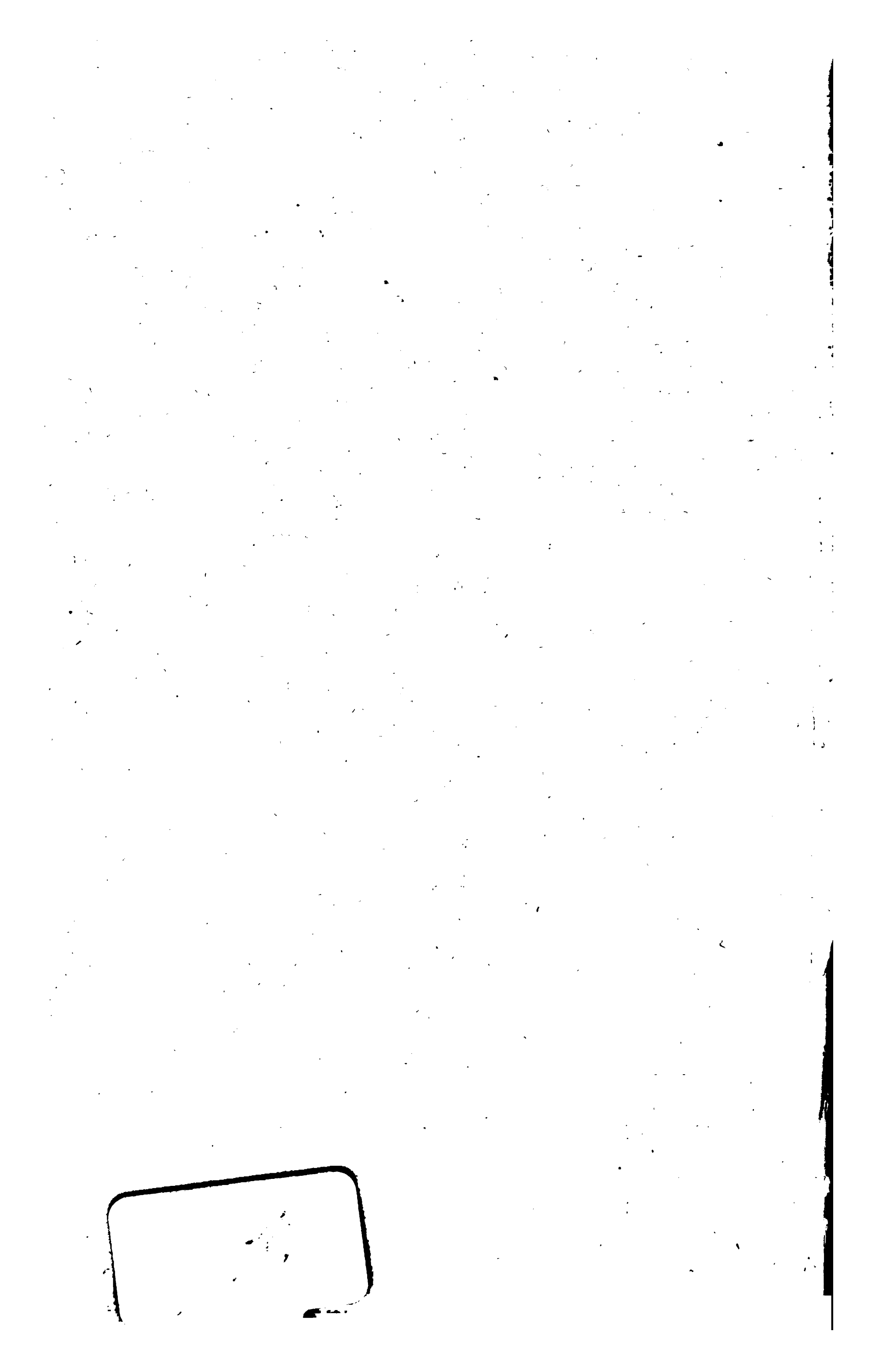
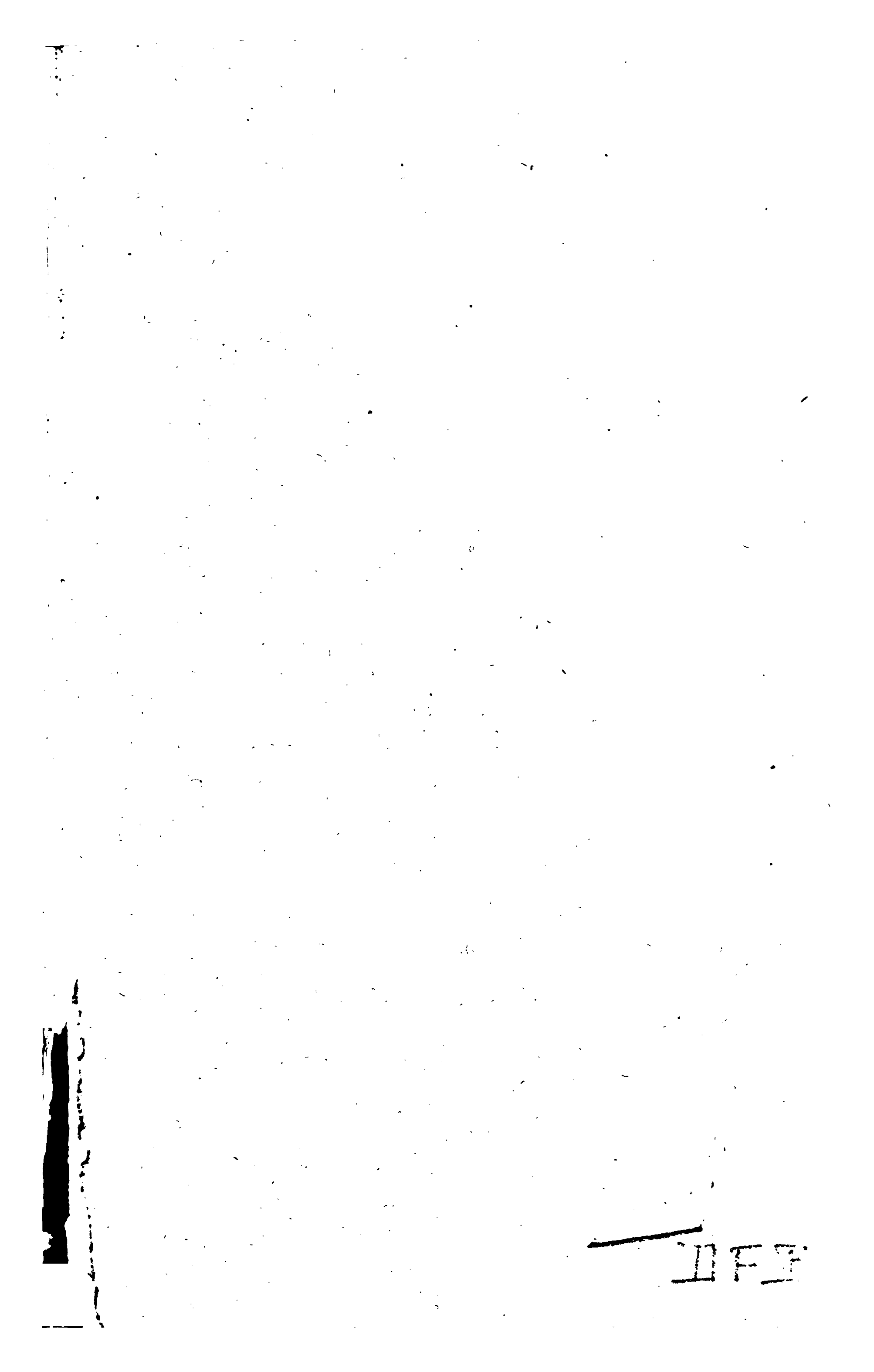




SOUVENIRS

DE MA VIE.

Cet Ouvrage se trouve pareillement à Londres :

Chez MM. Boosey, 4. *Old Broad Street;*
Gale, Curtis et Fenner, *Pater Noster Row;*
Payne et Foss, *Pall-Mall;*
Longman, Hurst, Rees, Orme et Brown, 39. *Pater Noster Row;*
Black, Parry et C°, *Leadenhal Street;*
Deboffe, 10. *Nassau Street Soho;*
Murray, *Albermale Street;*
Wite et Cochrane, 63. *Fleet Street.*

SOUVENIRS

DE MA VIE,

DEPUIS 1774 JUSQU'EN 1814.

PAR M. DE J***. Jullian, Pierre Louis Pas

PARIS,
BOSSANGE ET MASSON, IMP.-LIBRAIRES, rue de Tournon, n° 6.
LONDRES,
14. Great Marlbourough Street, aux Dépôts de Livres français établis par BOSSANGE ET MASSON, Impr.-Libr. à Paris; et par LEBLANC, Impr.-Libr. de la même ville.

1815.

AVERTISSEMENT.

CET ouvrage devoit être publié il y dix mois. La censure qui existoit alors, exigea des suppressions auxquelles l'auteur ne crut pas devoir consentir. Des considérations, qui ne lui étoient pas personnelles, s'opposèrent à ce qu'il vît le jour pendant les trois mois de la fatale apparition de Bonaparte. L'auteur n'y a apporté aucun changement; il n'a fait aucun sacrifice aux circonstances; il n'a pas même voulu effacer de son ouvrage quelques opinions dont l'application peut ramener à des réflexions affligeantes, sans doute, mais sur lesquelles il importe par cela même de méditer plus profondément. Tout Français doit abjurer aujourd'hui ces séduisantes et dangereuses théories qui ont coûté tant de sang et de larmes à l'humanité, et donné naissance à tant de crimes et de malheurs! L'auteur en donnera l'exem-

*

ple, lors même qu'il juge le maintien de ces opinions indispensable pour conserver le ton général de l'ouvrage. Après avoir contribué, de tous ses vœux et de ses foibles efforts, au grand événement qui vient de replacer dans la maison de Bourbon le sceptre antique que la trahison et la violence en avoient arraché pendant quelques instans, l'auteur de ces *Souvenirs* reconnoît hautement que ce n'est plus que de ce gouvernement paternel, rattaché par sentiment et par expérience à tous nos intérêts nouveaux, que la France peut espérer désormais la conservation de son indépendance et de ses libertés, dont le tyran, qui vient de disparoître enfin pour jamais, n'a cessé de se jouer jusqu'au dernier moment, avec une profondeur d'hypocrisie dont quelques Français ne sont peut-être pas encore assez désabusés, mais sur laquelle le jour de la vérité va bientôt briller de toutes parts.

AVANT-PROPOS.

En offrant ces Souvenirs au Public, je réclame son indulgence pour ceux qui, m'étant uniquement personnels, ne sauroient être que d'un foible intérêt pour lui : mais ils se lient à des époques qui me sont encore présentes et chères, et je ne me suis pas senti le courage d'en faire le sacrifice. On m'a donné sur cela des conseils dont j'ai reconnu toute la justesse, mais qui ne m'ont pas persuadé, parce que j'ai pensé que le plaisir que j'éprouvois à replacer sous mes yeux le tableau de mes premières années, seroit facilement excusé par le plus grand nombre de mes Lecteurs, qui ne sauroient être étrangers eux-mêmes à ce sentiment, et que rien ne forceroit le Public, plus sévère, à s'arrêter sur quelques circonstances qui lui paroîtront justement frivoles, pour arriver à la seconde partie de ces Mémoires, qui, selon moi, se lie nécessairement à la première, et n'auroit pu en être sé-

parée sans que le but de mon travail fût manqué. Je ne saurois convenir, d'ailleurs, que le tableau des vices d'une éducation presque exclusivement livrée à des étrangers, et foiblement surveillée par des parens trop confians, soit une leçon frivole ou inutile.

Quoi qu'il en soit, cet Ouvrage, avec moins d'incorrections, n'eût pas été le mien; et c'est le mien que j'ai voulu donner. Si les motifs qui, dans tous les temps, ont déterminé ma conduite, ont été souvent jugés, par quelques personnes, avec une rigueur peu éclairée, le récit que j'en fais n'éprouvera pas sans doute un autre sort auprès d'elles; mais je serai bientôt résigné à ce nouveau malheur, auquel quinze années d'injustices m'ont déjà préparé. Aussi, bien loin de prétendre à l'indulgence sous ce rapport, je déclare que je souscris d'avance à toute la sévérité des jugemens de ceux qui me liront; mais au moins serai-je sûr alors d'être jugé avec connoissance de cause, tandis que jusqu'ici je ne l'ai été, comme tant d'autres, que sur des préventions, tantôt absurdes, tantôt

odieuses, et toujours fausses ou injustes.

Le succès des ouvrages de faction a plus d'éclat sans doute qu'on ne peut s'en promettre d'un simple récit sans passion, ou de quelques observations fortes et hardies, où il n'en entre pas davantage. Cependant de tels succès n'ont qu'un temps, et ne survivent guère aux intérêts qui les font naître. Je ne me suis jamais senti la volonté de les obtenir : il sera aisé de voir que ce n'est pas d'un ouvrage du genre de ceux qui les procurent, que j'ai prétendu m'occuper.

J'ai porté, dans le jugement des événemens qui se sont succédés depuis vingt-cinq années, les mêmes sentimens et la même franchise qui dirigèrent toute ma conduite, lorsque ces événemens se passèrent sous mes yeux. J'ai voulu être vrai, sans examiner si je m'accusois ainsi moi-même au tribunal de quelques opinions, dont j'obtiendrai du moins l'estime, si elles me refusent leur suffrage ; car l'estime est un sentiment involontaire, qu'on accorde, malgré soi-même, aux intentions louables et à une conduite loyale.

C'est pour y acquérir un droit de plus, que je me suis défendu de toute provocation et de toute injure contre une puissance qui n'est plus, sans dissimuler cependant et ses fautes politiques, et les justes sujets de plaintes qui me sont personnels. Nul n'a été plus cruellement sacrifié que moi : mais c'est dans ses malheurs mêmes qu'un honnête homme, placé dans ma situation, doit trouver les motifs de son silence ; car, où il n'y a plus de courage, il y a nécessairement de la lâcheté. Je laisse, à ceux qui ont déjà parcouru cette carrière avec tant de succès, le soin d'achever leur ouvrage. Si celui qu'ils ne cessent d'attaquer aujourd'hui, avec aussi peu de danger que de gloire, s'efforçoit un jour de ressaisir un pouvoir si fatal aux Français, et si universellement abjuré par eux, il seroit curieux alors de savoir de quel côté seroient les hommes qui, au péril de leur propre vie, s'avanceroient les premiers sur le champ de bataille, pour le lui disputer ! Jusque-là, qu'on me permette de croire que le vrai courage ne consiste point à se jeter dans les routes

vulgaires, et à proscrire ce qui est proscrit (1). Ce n'est point à quelques pamphletaires, ce n'est pas même à des écrivains d'un ordre supérieur, qu'il peut maintenant appartenir de rendre une vie politique aux cendres de Bonaparte; un tel prodige ne pourroit plus être réservé qu'à quelques individus, si, placés près de l'autorité suprême, et dirigeant ses opérations, ils cessoient un seul moment d'avoir pour unique règle de conduite cette vérité, si démontrée à tous les esprits éclairés et sans passion : « Que la plus puissante, » et peut-être la seule garantie de la » force et de la durée du Gouvernement, est dans l'oubli de toutes les » haines, de tous les ressentimens, de » toutes les factions; dans l'union la » plus parfaite entre toutes les classes » de sujets; leur sécurité, leur con- » fiance et leur dévouement au Chef » de l'Etat, devenu enfin le père com-

(1) L'auteur doit reconnoître, avec d'autant plus de franchise l'erreur où il étoit en écrivant ceci (septembre 1814), qu'à l'instant même où cet ouvrage voit le jour (août 1815), l'Europe, mal éclairée par la plus terrible leçon, est encore sur le point de partager cette erreur déplorable qui vient de replonger la France dans un nouvel abîme, et de s'exposer ainsi elle-même à tous les malheurs qui peuvent résulter d'une générosité imprudente!....

» mun de tous les enfans de la même » famille. » Il ne faut point hésiter à le dire, parce que c'est un grand devoir, que l'intérêt de tous commande de remplir, et qu'aucune considération ne doit arrêter la manifestation des vérités importantes dont ne dépend pas moins le salut des rois que celui des peuples.

Si l'on s'abuse long-temps encore sur des dangers qu'on affecte de ne pas apercevoir; si l'on s'obstine, par une application fausse et incomplette des exemples qu'offre l'histoire d'Angleterre (1), à rejeter les terribles leçons de l'expérience, combien n'est-il pas

(1) C'est toujours l'histoire d'Angleterre dont on cite l'autorité toutes les fois qu'il s'agit de jeter des alarmes ou du découragement dans l'âme de tous les hommes qui ont servi la révolution. Dans ces manifestes journaliers, monumens d'imprudence et de haine, on a grand soin de présenter sans cesse les républicains anglais menacés, proscrits, et réduits à l'échafaud pour dernier asile! Mais pourquoi feint-on d'oublier qu'il ne s'écoula que trente-neuf ans entre la mort de Charles Ier, et l'appel de la maison d'Hanovre au trône d'Angleterre? Et quelle autre cause eut ce grand événement, si ce n'est l'absurdité, le délire, la violence des conseils qui ne cessèrent de présider aux règnes éphémères de Charles II, et de Jacques II son frère!......

à craindre que les Français, accoutumés à parcourir, en si peu d'années, tous les périodes des révolutions qui ont mis plusieurs siècles à changer la face de l'empire Romain, et celle de la Grande-Bretagne, ne se trouvent transportés tout-à-coup, par la seule force des événemens, par la prodigieuse mobilité de leur caractère, et presque sans y songer eux-mêmes, à cette époque si présente à tous les souvenirs, et qui a donné aux Anglais une charte constitutionnelle, et des monarques de leur choix (1).

J'oserai le dire, cependant : pourquoi, à ce premier des titres au respect de tout ce qu'il y a d'hommes éclairés et généreux en Europe, cette nation, si noble quand on la considère dans ses foyers, n'est-elle pas ja-

(1) Quiconque aura assisté à l'entrée du Roi dans la ville de Paris, le 8 juillet 1815, ne demandera plus si ce Prince, dont les droits commencent avec la monarchie, a été rappelé au trône par le choix *libre* des Français ; on ne peut comparer à l'ivresse avec laquelle il a été accueilli dans cette capitale, que les transports qui ont éclaté sur tous les points du royaume, à l'instant où l'on a appris que le trône de Bonaparte venoit, pour la seconde fois, de s'écrouler dans des torrens de sang français.

louse d'ajouter celui de bienfaitrice du Monde ? Pourquoi un des systèmes de sa politique semble-t-il être de maintenir exclusivement sa liberté, au milieu de l'esclavage universel des peuples qui l'entourent ; comme si le bonheur, la reconnoissance et les bénédictions des hommes n'étoient pas aussi des titres à la gloire ? L'Angleterre est-elle donc tellement avare du trésor qu'elle a conquis, qu'elle ne veuille le partager avec aucune nation ? Se juge-t-elle seule digne de le posséder ? J'ai une estime trop profonde, et pour ses citoyens, et pour quelques-uns des hommes illustres qui dirigent sa politique, pour le penser mais les meilleurs esprits de l'Europe, ceux-là même qui se réjouissent avec plus de sincérité de la gloire et des succès de la Grande-Bretagne, parce qu'ils aiment à trouver, dans ces succès et dans cette gloire, un gage à venir de la liberté du Monde, n'ont pu voir, sans inquiétude, quelques-unes des dernières mesures de son ministère dans l'ancien et dans le nouveau continent. (1) Les principes de la

(1) Je ne me pardonnerais pas de laisser sub-

liberté ne sont pas moins applicables d'une nation à une autre, que des princes aux sujets. Les droits des peuples entre eux sont également sacrés, et l'oppression de tous par un seul, ne pourroit pas être plus justifiée que la tyrannie d'un homme sur une nation. Quel plus grand exemple pourra jamais en offrir l'histoire, que celui dont nous venons d'être témoins! Je me borne à ce peu d'observations que les circonstances font naître, mais sur lesquelles

---

sister sans modification, après le 8 juillet 1815, les observations qui précèdent. Les craintes que je concevois alors, et que les affaires d'Amérique m'avoient inspirées, n'existent plus. Rien n'est plus beau, rien n'est plus noble que la conduite que vient de tenir l'Angleterre dans la seconde restauration. L'armée de ce grand peuple se montre digne de lui; pas une plainte ne s'est élevée parmi les Français contre les chefs et les soldats de cette armée. C'est véritablement à elle que la France, accablée sous un joug odieux, dont il n'étoit plus en son pouvoir de s'affranchir, doit son indépendance, sa liberté, son Roi. Quiconque ne se rendra pas à cette évidence sera nécessairement ou prévenu ou de mauvaise foi. Il est des aveux dont la franchise soulage et honore l'homme de bien. Je l'éprouve en donnant aux miens une publicité d'autant plus grande, que quelques-unes de mes erreurs ont pu être plus généralement partagées.

je pense que les peuples de l'Europe ne sauroient réfléchir trop sérieusement.

Pour nous, Français, si nous devenons dignes enfin d'obtenir le bienfait d'une sage liberté; si, sur-tout (ce qui est bien plus difficile que de le conquérir), nous nous montrons capables de le conserver; n'oublions pas, en admirant nos aînés, que nous n'avons à recevoir d'eux que des exemples, mais jamais des secours, que la politique rend souvent dangereux, et qu'elle fait toujours payer trop cher.

Je ne crois pas avoir besoin d'expliquer pourquoi, dans le cours de cet Ouvrage, je n'ai désigné qui que ce soit autrement que par des initiales. La première, la plus incontestable propriété d'une personne, c'est son nom : nul n'a le droit d'en disposer sans son consentement. Je n'ai pas dû, d'ailleurs, m'affranchir pour les autres d'une loi que je me suis imposée pour moi-même. Le même motif m'a porté à n'indiquer également le nom de quelques villes que par des initiales, quand j'ai pensé que leur désignation pourroit conduire trop facilement à la connoissance des personnes.

SOUVENIRS

DE MA VIE,

DEPUIS 1774 JUSQU'EN 1814.

Je ne partage point la prétention ridicule de ceux qui ont sincèrement pensé qu'en publiant les Mémoires de leur vie, ils transmettoient au Public, ou de graves leçons, ou d'importans exemples; qu'ils alloient probablement acquérir ainsi, eux-mêmes, un grand titre littéraire, ou que du moins un intérêt puissant et soutenu alloit s'attacher à leur ouvrage, et lui assurer un rang éminent parmi les productions de ce genre. C'est là une erreur commune, et dont le moindre écrivain ne manque pas d'être séduit. Mais, pour quelques Recueils de mémoires, qui même, pour la plupart, ne doivent leur réputation qu'aux noms de leurs auteurs, à l'époque à laquelle ils ont été composés, et la célébrité des personnages dont on y entretient le lecteur, quelle foule de romans, également dépourvus d'intérêt, de mouvement et de style, ont

été répandus de toutes parts dans la littérature ! Je vais donc expliquer franchement ce que je pense de mes Souvenirs ; je les écris pour moi, pour mes amis, et encore pour ceux qui, en examinant leur date, croiront y trouver quelques matériaux utiles, quelques anecdotes curieuses, qui pourront obtenir une place, un jour, dans des ouvrages d'un ordre supérieur. La curiosité d'une part, une grande liberté de l'autre, font presque tout le prix des ouvrages du genre de celui-ci. Le lecteur n'y doit apercevoir ni recherche, ni effort. Le style, toujours simple, n'y doit présenter ni affectation, ni étude. Si l'auteur s'écarte de ce plan ; s'il n'a pas soin de bien proportionner toutes les parties de son tableau ; s'il se trouve embarrassé dans son travail ; s'il songe à y introduire un ordre, une méthode dont ce genre n'est pas susceptible, qu'il y renonce ; son but ne sera pas atteint. Il pourra peut-être faire beaucoup mieux, s'élever beaucoup plus haut ; mais il ne sera pas propre au travail qu'il aura entrepris. Des Mémoires ne sont qu'une longue lettre confidentielle, dont le premier mérite est l'abandon et la vérité ; et c'est pour m'imposer encore de moindres obligations, que j'ai donné à ceux-ci le nom de Souvenirs. Sans doute, il est quelquefois permis à l'auteur d'élever son style avec le sujet

qu'il traite; mais que ce soit sans rien perdre de cette simplicité attachante qui unit, en quelque sorte, le lecteur à tous les intérêts, à tous les plaisirs, à toutes les peines, en un mot, à tous les événemens de la vie de celui dont il est devenu le compagnon et le confident, en commençant la lecture de son livre. S'il reconnoît quelquefois que l'intérêt de la discussion l'a entraîné un peu trop loin, il doit s'empresser de se faire pardonner cette excursion dans un domaine étranger, en rentrant au plus tôt dans ses limites. Ceux qui me connoîtront, ne me retrouveront peut-être pas, sans bienveillance, au milieu des événemens de mon enfance et de ma jeunesse; ceux qui ne me connoîtront pas, seront tentés de ne voir, dans ces Souvenirs, qu'un roman qui ne sera peut-être pas plus ennuyeux qu'un autre, et qui sera semé d'anecdotes amusantes, et quelquefois attachantes ou instructives.

J'APPARTIENS à une famille de finance et de robe. Mon père, que mon aïeul, fort dérangé, avoit laissé presque sans fortune, avoit été lié, dès son enfance, avec M. de C***, fils du conseiller de ce nom au parlement de T***, et avoit étudié en droit avec lui; mais il ne tarda pas à renoncer à une carrière que la médiocrité de ses ressources ne lui permettoit pas de

suivre. Il embrassa la finance; il y fit un chemin rapide, mais auquel la faveur n'eut aucune part. Il y porta un grand zèle, l'amour du travail, et une rare intelligence. C'étoit un homme droit, intègre, et obligeant; d'un sens très-juste, mais d'un esprit peu étendu. Par une suite d'opérations aussi honorables qu'heureuses, sa fortune se rétablit en peu d'années. Il fut nommé directeur des domaines du Roi, et partit pour Paris en 1772. Il avoit épousé, deux ans auparavant, Marie-Amable B***, dont le père, après avoir acquis dans le commerce une fortune considérable, et fait revivre ses droits à la charge de trésorier de France, qu'avoit occupée son aïeul, venoit de mourir depuis peu de temps. Ma mère avoit deux frères, dont l'un, du caractère le plus aimable, et de l'esprit le plus brillant, réussit à manger en peu d'années, auprès de madame la comtesse D***, fille de M. le maréchal de R***, alors commandant en L***, la fortune dont il avoit hérité de mon grand père. Mon oncle, très-assidu auprès de cette dame, et uniquement livré au soin de lui plaire, devint incapable de toute occupation. Il faisoit des vers charmans; il étoit de toutes les fêtes; il les ordonnoit, il étoit entraîné sans s'en apercevoir dans des dépenses excessives, et sans proportion avec sa fortune. A

tant de prodigalités il réunissoit la plus extrême délicatesse, une susceptibilité, peut-être exagérée, sur l'honneur. Madame D*** le questionna, le pressa souvent de lui faire connoître l'état de ses affaires dont elle savoit, d'ailleurs, tout le dérangement. Il refusa constamment de s'expliquer. Lorsqu'enfin elles furent sans ressource, il aima mieux se donner la mort, que de faire des aveux tardifs et humilians; il s'empoisonna. Cette perte fut très-sensible à madame D***, et à M. de R***, *qui* tous deux honoroient mon oncle d'une affection véritable.

Mon second oncle entra de bonne heure au service; il s'y conduisit bien; il y eut quelques affaires dont il se tira avec distinction. Successivement sous-lieutenant, lieutenant et capitaine au régiment de P***, il obtint la croix en 1774; il vit encore à l'instant où j'écris ces Mémoires; il est âgé de près de quatre-vingts ans, et loge avec sa sœur dans la maison de ses pères, à M****. Sa réputation, comme homme d'honneur, est presque passée en proverbe dans son pays. Si l'excès des qualités les plus parfaites est un défaut, c'est, je crois, le seul qu'on puisse lui imputer. Il a encore plus de susceptibilité que n'en avoit son malheureux frère. Il s'est brouillé avec d'anciens et d'excellens amis, qui ce-

pendant n'ont jamais cessé de lui rendre justice, en s'affligeant de cette exagération de délicatesse, qui trop souvent avoit troublé leur vieille union, et quelquefois même avoit fini par la rompre tout-à-fait.

Ma mère a le meilleur cœur du monde; mais son éducation, ainsi que toutes celles des jeunes personnes de ce temps-là, a été fort négligée. Une sœur aînée, avec laquelle elle a vécu jusqu'à son mariage, et qu'elle a perdu depuis, la tenoit dans une dépendance cruelle. Elle est timide, craintive, mais tendre et bonne au dernier point; elle a été constamment chérie de sa famille, de ses amis, de ses gens; elle a survécu trop long-temps à la perte de sa fortune, qu'elle ne regrette que parce qu'elle ne peut plus la partager avec moi; car ses besoins personnels sont peu considérables.

Assurément je ne séparerai point de ma famille cette bonne Suzon, qui a pris tant de soins de mon enfance, et dont la mort a été l'un de mes premiers et de mes plus vifs chagrins. Je l'ai perdue en 1789, lors du voyage que je fis en L***, où je me rendois pour y étudier en droit, et passer ensuite dans l'une des cours souveraines du Midi, les événemens de la révolution qui venoit d'éclater, peu de temps auparavant, ayant forcé mon père de

changer ses premiers projets sur moi, ainsi que je l'expliquerai plus tard.

Telles étoient les personnes dont se composoit ma famille, lorsque nous partîmes de M......, en octobre 1774, pour venir retrouver mon père.

Le voyage fut prompt et heureux; ma mère ne cessoit de répandre des larmes en quittant un pays qu'elle chérissoit, où elle étoit adorée, et qu'elle n'a pas cessé de regretter un seul jour pendant les quatorze années qu'elle a passées à Paris.

Je n'ai qu'un souvenir bien vague de mes premières années; elles n'ont qu'un foible intérêt pour moi-même; il est probable qu'elles n'en auroient aucun pour le lecteur; aussi passerai-je rapidement sur cette époque de ma vie, et n'en rapporterai-je que quelques anecdotes.

Nous descendîmes, à Paris, dans l'hôtel d'un de nos parens, M. de Ch***, conseiller à la chambre des comptes de M......; cet hôtel étoit vaste, bien distribué, et situé entre deux cours, dont l'une donnoit sur la rue Saint-Thomas-du-Louvre, et l'autre sur la Place du Louvre. Il n'existe plus; on a percé sur ses ruines une rue qui communique de la Place du Louvre à celle du Carrousel. Il m'est arrivé bien souvent, pendant les démolitions,

de m'arrêter sur ce même emplacement, et de sentir mes yeux se mouiller de larmes, en reconnoissant, sur les murailles, les papiers qui ornoient encore, à l'aile droite, la chambre de mes instituteurs et la mienne; et sur la gauche, une galerie assez étroite où ma mère avoit consenti, que nous fissions établir un petit théâtre. J'aurai soin d'en parler lorsque je rappellerai cette époque, qui m'est d'autant plus chère, que je la regarderai toujours comme la plus heureuse de ma vie. Je ne connoissois pas alors ces légers chagrins de l'enfance, dont le souvenir même devient une jouissance dans un âge plus avancé.

Un seul de ces premiers souvenirs est resté gravé dans ma mémoire; je me rappelle qu'étant allés nous promener, ma mère, Suzon et moi, au bois de Boulogne, des marchands présentèrent, à la portière de notre voiture, un beau carrosse de six pouces de longueur, avec un très-bel attelage à six chevaux. Le carrosse fut placé à terre, et se mit à tourner sur lui-même. Les six chevaux avoient pris le grand galop. Je n'avois jamais vu rien de pareil; je tombai dans un ravissement inexprimable; je me mis à crier, à rire aux éclats; je ne voulois plus m'éloigner du beau carrosse. Cette impression fut si vive,

qu'elle m'est encore présente. Suzon marchanda le carrosse, mais on en demanda un prix exorbitant, et il fallut y renoncer. Ce fut le premier chagrin que j'éprouvai à Paris. Quelques jours après on me fit présent d'une petite voiture, presque aussi jolie que celle que j'avois tant désirée; mais ce n'étoit plus la même, et d'ailleurs l'impétuosité de mes premiers transports étoit passée.

Mes promenades les plus habituelles étoient alors le bois de Boulogne, où j'allois presque tous les matins avec ma mère et Suzon; et le soir, les Tuileries, avec Suzon seule, qui ne manquoit jamais de mettre de belles robes à ramage, pour se distinguer, par sa parure, de la foule des bonnes d'enfans, qui se réunissoient d'habitude, tantôt sur le gazon qui longe à gauche l'allée du printemps, tantôt sur celui qui le suit, et qui est situé dans l'intérieur du bois; ces gazons sont depuis long-temps fermés au Public. On y voit de belles statues, et des groupes de marbre, qui n'ont jamais pu me faire oublier les gazons d'autrefois, et ces parties de barres, et ces Colin-Maillards, où le plus âgé d'entre nous n'avoit pas huit ans. Il y avoit alors des cafés établis sur ces gazons; les enfans y jouoient à toutes sortes de jeux. C'est là que, pour la première fois, j'ai goûté des glaces.

A plus de quarante ans, ces souvenirs d'enfance m'inspirent les émotions les plus douces. Hélas ! plus on avance dans la carrière de la vie, plus on aime à regarder derrière soi ; il semble qu'on y ait oublié le bonheur.

Le portier de la maison étoit alors un vieux valet de chambre de M. l'intendant de Guyenne, à qui avoit appartenu l'hôtel : on avoit donné à Picard la porte pour retraite ; il étoit âgé de soixante-dix ans ; et, comme on avoit une grande confiance en lui, on me confioit souvent à ses soins. J'aimois fort mes promenades ; Picard étoit bon homme, et n'avoit pas de volontés avec moi ; il me menoit à Montmartre, à Menil-Montant, à Belleville, aux Prés-Saint-Gervais ; il avoit chaud en arrivant ; il me demandoit la permission de se rafraîchir, en buvant d'un petit vin vert, auquel j'aurois fini par m'accoutumer, si l'état dans lequel Picard m'avoit ramené un jour, n'eût décidé Suzon à en instruire ma mère. Dès ce moment, les promenades avec Picard devinrent plus rares. Elles cessèrent enfin tout-à-fait ; j'en avois été d'abord affligé, mais je ne tardai point à m'en consoler.

Le pauvre Picard commençoit à ressentir des infirmités ; son régime, un peu trop bachique, finit par déranger totalement sa santé.

Il mourut peu de temps après; je n'avois nulle idée de la mort. La loge du portier étoit disposée de manière, que le lit du malade étoit presque en face de la fenêtre qui donnoit sur la cour. Je ne quittai point cette place de la soirée, quoiqu'on me rappelât à tout moment. J'observai attentivement les traits du mourant; je vis expirer Picard, et je demandai « s'il venoit de s'endormir? » On me dit; « que oui, et qu'il ne se réveilleroit pas de » long-temps. » Je demandai « si ce seroit » demain ? » On me répondit que non. — Ce sera donc après demain, répliquai-je? — Bien plus tard encore. Mes idées s'embrouillèrent alors; je ne comprenois rien à ce que l'on me disoit. Le lendemain, je vis placer Picard dans le cercueil; je devins fort triste; je pleurois sans avoir une seule pensée fixe, et parce que je voyois pleurer quelques domestiques; Picard partit, je l'oubliai....

Toutes mes journées se ressembloient; je jouissois de la douce monotonie du bonheur; Cet état dura jusqu'à ma neuvième année: ce fut alors qu'on commença à s'occuper de mon éducation. J'eus un répétiteur qui se rendoit habituellement chez moi. Il me montroit à lire et à écrire, et m'enseigna bientôt après quelques mots de latin. Cette langue ne lui

étoit guère plus familière qu'à moi : son nom étoit Mériel ; il étoit bien payé, souvent bien nourri, et ne m'apprenoit rien. Nous étions très-contens l'un de l'autre ; au fond, c'étoit un très-bon homme, et j'ai peut-être tort de m'égayer ainsi sur son compte.

C'est à peu près à la même époque que parut, à Paris, un ouvrage en forme de correspondance, intitulé le *Comte de Valmont ou les Egaremens de la Raison*, par l'abbé G*** ; cet ouvrage, où respirent le zèle d'un Apôtre, l'érudition d'un Père de l'Eglise, et le talent d'un profond dialecticien, eut un très-grand succès, et le méritoit. Je ne discute pas les points de controverse ; chacun porte son culte au fond de sa conscience. Je respecte, sans essayer de les approfondir, toutes les opinions religieuses ; il n'appartient aux hommes que de juger la morale. Celle du Comte de Valmont étoit pure, élevée, propre à former des hommes vertueux, de bons citoyens, et des sujets fidèles. S'il peut exister un homme parfait en tous points, cet homme étoit sans doute l'abbé G***. Il n'est plus, et cet éloge ne fera point rougir sa modestie ; mais il acquitte en quelque sorte la dette de la reconnoissance. Il m'aimoit avec tendresse ; je le chérissois de même. Il dirigea mes pre-

mières idées religieuses, et ne les changea pas. Ceci tient à une cause que je vais expliquer. Elle a décidé de l'opinion du reste de ma vie.

Dans la bibliothéque de mon père, qu'on tenoit cependant fermée avec soin, afin de ne pas m'en permettre l'entrée, étoient les Œuvres de Voltaire, de Rousseau, d'Helvétius, de Diderot, le fameux Système de la nature, du baron d'Holbach, et une foule d'autres ouvrages, qui traitoient des mêmes matières. En tenant la porte fermée, on n'avoit pas eu la précaution d'enlever la clef; elle restoit ordinairement suspendue à un clou, dans une première antichambre: il m'arrivoit souvent de l'enlever, lorsqu'à mes heures de récréation, les domestiques étoient occupés ailleurs. Je m'enfermois dans la bibliothèque; puis, après avoir rattaché la clef à sa place accoutumée, je refermois doucement la porte sur moi; personne ne pouvoit soupçonner où j'étois, et je m'occupois à lire pendant des heures entières.

Ces lectures secrètes duroient ainsi depuis près de deux ans. On étoit loin de penser qu'un enfant de mon âge choisît ce genre de récréation. L'idée n'en vint à qui que ce fût: c'est à cette époque que commencèrent mes conférences avec l'abbé G***. Quoique mes lectures fussent mal dirigées; que je n'eusse

tages sur lui. J'en profitai; il ne m'occupoit que de prières, de sermons, de lectures mystiques dont je ne me souciois guère. Il se désoloit du peu de succès de ses leçons; je n'apprenois rien. Le digne abbé G***, dont la liaison avec ma famille devenoit de jour en jour plus étroite, ne se le dissimuloit pas à lui-même, malgré l'affection qu'il portoit à l'abbé B***. Il en instruisit mon père: on songea, enfin, à me mettre au collége avec un nouvel instituteur; on débattit longtemps les inconvéniens et les avantages de l'éducation particulière et de l'éducation publique. Cette question fut examinée sous le double raaport des mœurs et de l'émulation. La tendresse de ma mère mettoit de grands obstacles à toute résolution qui devoit m'éloigner d'elle: j'étois moi-même vivement affligé de m'en séparer. Cependant ce parti parut le seul convenable; mon départ étoit à peu près décidé; il ne s'agissoit que d'obtenir le consentement de ma mère, lorsqu'une circonstance inattendue vint mettre fin à toutes les incertitudes.

Cette circonstance fut l'arrivée de mon oncle à Paris, où il vint passer six mois par congé. Le régiment de Piémont étoit alors en garnison à Toulon. Je demeurai un mois encore chez mon père. On comptoit beaucoup

sur

sur mon oncle, pour décider sa sœur à permettre mon entrée au collége; et d'ailleurs, il falloit me faire faire connoissance avec lui. C'étoit en 1781. Mon oncle, après beaucoup de difficultés, parvint enfin à persuader ma mère : il fut résolu que je serois mis au collége avec un instituteur ecclésiastique. On balança long-temps entre Harcourt, Louis-le-Grand, et le Plessis : on se décida enfin pour ce dernier; et l'abbé G***, qui avoit reconnu l'incapacité de l'abbé B***, proposa l'abbé R***. Cet abbé demeuroit déjà au collége du Plessis, où il s'occupoit de l'éducation d'un M. de Ch***, fort avancé dans ses études : homme, autant que je puis me le rappeler, froid, complaisant, et doucereux. Ce caractère convenoit à merveille à l'abbé R***, naturellement violent, emporté, et précisément l'opposé de l'abbé B***. Ce choix de l'abbé G*** étoit donc, par des raisons tout-à-fait contraires, aussi mauvais que le précédent. On perdit ainsi tous les avantages qu'on s'étoit promis de l'union des deux éducations. Ce système, très-sage en soi s'il est bien dirigé, n'exige, de la part de l'instituteur, ni moins de talens, ni moins de vertus, ni moins de surveillance, que celui de l'éducation particulière; souvent même il en exige davantage. En effet, les travaux et même les récréations

des élèves sont communs; on ne peut, sans de grands inconvéniens, les soustraire, à l'entrée et à la sortie des classes, aux communications avec leurs camarades; par là, on les rendroit odieux à ceux-ci, qui se trouveroient humiliés de la différence qu'on mettroit entre les uns et les autres, et ne laisseroient échapper aucune occasion de faire sentir leur mécontentement et leur jalousie. D'ailleurs, l'émulation elle-même ne se soutient que par un commerce continuel. Si une égale estime n'anime pas les concurrens; s'ils ne se connoissent pas; s'ils ne font, en quelque sorte, que s'apercevoir, sans qu'aucune liaison s'établisse entre eux, l'émulation diminue insensiblement, et finit par s'éteindre: il faut donc que les communications entre les élèves soient fréquentes, presque habituelles, intimes; et alors tous les abus qu'une sage et constante prévoyance, de la part de l'instituteur, peut seule écarter, ne se reproduisent plus. Aussi l'abbé R*** étoit l'homme du monde le moins propre au rôle d'un tel instituteur. Il nous laissoit seuls, tous les matins, pour aller dire sa messe à Saint-Etienne-du-Mont, et revenoit ensuite pour faire répéter les leçons qui, de ma part, n'étoient jamais sues. J'étois alors en sixième. J'avois pour voisin de chambre (car M. de Ch*** étoit un beaucoup trop grand person-

nage, pour que je pusse en faire ma société) un M. de Saint-S***, de Normandie, qui n'avoit que trois ans de plus que moi, et qui n'aimoit pas moins à jouer; car l'abbé C***, son précepteur, avoit aussi sa messe à dire. On a vu que, lorsque l'abbé R*** revenoit, je ne savois rien. Il n'y avoit point de travail préparé pour la classe. L'abbé entroit en colère; il me faisoit mettre à genoux, dire des prières. Je me moquois quelquefois de lui : il s'en apercevoit; il devenoit furieux, et me jetoit à la tête tout ce qui lui tomboit sous la main; écritoire, chaises, balais, tout voloit en l'air. Je me cachois sous les lits; quelquefois, quand j'en avois le temps, je m'enfuyois précipitamment dans les corridors, fermant la porte sur moi, et me sauvant à toutes jambes. Au reste, il avoit peu de rancune. J'entrois en classe : ma mémoire étoit heureuse; pendant qu'on répétoit une leçon, j'apprenois celle qui alloit suivre. J'y étois pris quelquefois, mais rarement : ma facilité naturelle m'a toujours beaucoup mieux servi qu'un travail assidu et forcé. Je suis né paresseux; cela alloit très-bien à mon ancienne fortune; j'ai dû changer avec elle. J'ai remarqué, depuis, qu'on s'accoutumoit au travail beaucoup plus aisément qu'on ne se le figure, d'ordinaire, dans les temps de a prospérité. C'est une ressource puissante

contre la mélancolie, l'ennui, et même contre la douleur, quand on en a surmonté les premières atteintes.

MM. de M***, de B*** et de B***; MM. de V*** et de F***, que j'ai retrouvés depuis en Italie, étoient alors mes camarades d'études au Plessis; ils étoient tous plus grands et plus avancés que moi. C'est à cette époque que je dois reporter ma liaison, qui depuis est devenue si intime, avec M. A. de L***, devenu depuis prince de B***. Il venoit souvent voir MM. de B*** et de B***, qui tous deux avoient pour instituteur l'abbé M***, l'homme le plus intraitable que j'aie jamais connu, et que j'ai vu ordonner à ses deux élèves, qui à la vérité étoient déjà d'assez mauvais sujets, de se prosterner la face contre terre, et de baiser le plancher, pendant une demi-heure, souvent même trois quarts d'heure de suite. J'avoue que je préférois dès-lors les coups de canne et l'artillerie des écritoires et des balais de l'abbé R***, au genre de supplice adopté par le tyran M***. Au reste, il faut bien que ce genre de punition ne soit pas un spécifique bien assuré contre l'instinct du mal et des dispositions dépravées, car tout le monde sait ce qu'avec un nom et de la fortune sont devenus MM. de B*** et de B***. J'ignore ce que je serois devenu moi-même, si l'on m'eût laissé long-temps

encore dans les mains de mon abbé. J'ose cependant compter sur mon naturel, qui n'a jamais été vicieux.

Le défaut de ces éducations se fait sentir assez de lui-même, pour que je ne m'attache point ici à le combattre. Si d'autres élèves, conduits par les mêmes principes, ne sont pas devenus aussi méchans, certes, ce ne sont pas leurs instituteurs qu'il faut en remercier : c'est à des penchans moins mauvais, au concours de différentes circonstances, qu'il faut attribuer des développemens plus heureux. Et, quoiqu'un homme de beaucoup d'esprit (M. Burke) ait prétendu (je suis loin d'affirmer que ce soit sérieusement) que les plus nobles penchans, les plus belles qualités, les plus rares talens, ne s'insinuent et ne se développent qu'à coups de bâton, il m'eût permis sans doute de ne pas ajouter une foi aveugle à sa maxime, et de croire qu'il est des méthodes plus sûres et surtout plus douces de former le cœur et l'esprit des hommes.

Un jour qu'A*** dînoit à la maison avec son gouverneur, il nous arriva une aventure qui eût pu devenir tragique pour tous deux, et particulièrement pour moi. J'avois fort mal étudié toute la matinée; l'abbé R*** vouloit m'en punir en ne me menant point dîner chez mon père; mais nous étions attendus, et il

se borna, en arrivant, à porter ses plaintes contre moi. Mon père, dont le front étoit naturellement sévère et soucieux, en avoit pris beaucoup d'humeur, et me la témoignoit. Le dîner étoit triste; on ne parloit point; je ne sais à quelle demande de l'abbé je répondis par une impertinence. Mon père m'ordonna de sortir de table; je me levai avec impatience, et en ricanant; A***, en loyal camarade, voulut partager ma disgrâce, se mit à pleurer, et me suivit. Dans notre désespoir, nous allâmes nous enfermer dans un cabinet, où ma mère cachoit avec soin, et loin de tous les regards indiscrets, d'excellentes topettes de liqueur de Languedoc et des îles. Nous jugeâmes, A*** et moi, que, pour calmer notre douleur, nous n'avions d'autre parti à prendre que de nous enivrer. Nous y avions complètement réussi, quand il me passa par la tête de descendre, au moyen d'une corde, par la fenêtre d'une garderobe, située à une assez grande hauteur, et donnant dans une arrière-cour. Ivre au point où je l'étois, je devois tomber mille fois, et me mettre en pièces. A***, qui ne s'étoit pas soucié de me suivre, me regardoit gravement descendre du haut de la fenêtre, où il étoit resté. Quand on sortit de table, que l'on aperçut les flacons vides et épars, qu'on vit

l'état où étoit A***, et qu'on apprit par lui quelle route j'avois prise, ma mère jeta des cris épouvantables, et devint furieuse contre le pauvre abbé, première cause de tout ce bruit, et qui, muet et consterné, ne savoit encore s'il devoit en croire ses yeux.

Quelques jours avant que j'entrasse au collége, arriva le terrible incendie de l'Opéra, alors situé à l'extrémité du Palais-Royal, sur l'emplacement du Lycée et de la rue de ce nom. Ce spectacle fit sur moi une impression très-forte, que le temps n'a presque point affoiblie. C'étoit le vendredi, 8 juin 1781, à neuf heures et un quart; on mettoit le couvert lorsque je vis monter, de l'air le plus effaré, le valet de chambre de mon père, qui demanda à celui de mon oncle : « M. le » chevalier n'est pas rentré? — Non, pas » encore; l'Opéra n'est pas fini. — C'est pour » cela même que je voulois savoir s'il étoit » ici; le feu est à l'Opéra : entendez-vous crier » dans la rue? voyez déjà la flamme qui se » réfléchit sur les cheminées. » En effet, l'incendie commençoit à peine, et déjà les progrès étoient effrayans. Il redoubloit de moment en moment. L'effroi étoit au comble; toutes les communications étoient interceptées; on n'entendoit que des cris de désespoir. Des toiles, des cartons enflammés, étoient

poussés dans les airs par ce nouveau volcan, et menaçoient, à de grandes distances, tous les édifices qui l'environnoient; on couvroit les toîts de draps mouillés; la pluie, qui avoit commencé presqu'en même temps que l'incendie, et qui sembloit redoubler avec lui, étoit une circonstance bien heureuse; grâces à elle, les draps placés sur les maisons ne cessoient pas d'être trempés. Les matières enflammées qui tomboient de toutes parts, venoient s'éteindre sur ces draps. Cette précaution a peut-être sauvé les quartiers voisins. Il est impossible d'imaginer un spectacle plus épouvantable à la fois, et plus magnifique: on me fit monter dans le grenier le plus élevé de l'hôtel, pour en jouir. Lorsque le vent varioit de direction, et portoit les flammes de notre côté, il falloit se retirer; on étoit dévoré par une vapeur brûlante; une pluie de feu sembloit tomber du ciel, chaque goutte d'eau paroissoit être une étincelle. La teinte de l'atmosphère changeoit d'un moment à l'autre. La différence des élémens dont se composoit l'incendie, donnoit aux flammes des nuances diverses qui se réfléchissoient sur les nuages. L'instant où le plafond de l'édifice s'abîma, fut plus horrible et plus magnifique encore. Des cris d'épouvante se firent entendre de tous côtés. Des millions d'étin-

celles s'élevèrent à une hauteur infinie, et se mêlèrent à celles qui sembloient sortir des nuages. A tout instant, ceux qui échappoient à cet affreux désordre, malgré les précautions prises par l'autorité publique pour utiliser tous les bras, racontoient les détails les plus déplorables, et même les plus exagérés. On disoit que le feu, qui n'avoit pris heureusement qu'après le spectacle, et lorsque la salle avoit été presque entièrement évacuée, avoit éclaté pendant la représentation, et que tout le monde avoit péri. Chacun trembloit pour les siens; nous étions dans les alarmes les plus vives pour mon oncle, que nous savions être à l'Opéra, et dont, à dix heures trois quarts, nous n'avions encore aucune nouvelle. Enfin, à onze heures on frappa, à coups redoublés, à la porte de la rue; on se précipite pour ouvrir; c'étoit lui. Il n'avoit couru aucun danger; il attendoit sa voiture sous le péristile avec tout le monde, lorsque des cris, partis de l'intérieur de la salle, avoient annoncé que le feu venoit d'y prendre. Toutes les portes étoient ouvertes; comme l'issue étoit assurée, et qu'il commençoit à pleuvoir, personne ne s'étoit pressé de sortir, dans l'espérance que ce ne seroit qu'une fausse alarme, ou que le mal ne seroit pas considérable. On a su depuis, que

les seules victimes de ce terrible événement avoient été quelques danseurs, surpris dans les loges où ils se déshabilloient, et quelques hommes employés au service des machines, dans le cintre et dans les caves, parce que le feu s'étant communiqué rapidement à toutes les parties du théâtre, les escaliers avoient été embrasés en peu de temps, et n'avoient laissé à ces infortunés aucun passage pour s'échapper. Un seul danseur eut le courage de se précipiter d'un troisième étage, et le bonheur inouï de n'éprouver d'autre mal qu'une foulure; son domestique qui l'accompagnoit, n'ayant osé se précipiter avec lui, fut, un moment après, englouti par les flammes, à la vue d'un peuple immense rassemblé dans la Cour-des-Fontaines, et sans qu'il eût été possible de lui porter aucun secours.

Mon oncle arriva dans un état qu'il est aisé de se peindre. Si un instant de gaîté eût pu trouver place au milieu de la terreur universelle, rien n'eût été plus propre à la faire naître, que la vue seule de son accoutrement. Il eût pu se soustraire facilement à l'ordre donné d'employer tout ce qui se trouvoit là, au service des pompes, ou à faire passer les seaux de main en main; car les gens de la police et du guet n'arrêtoient point les personnes décorées, ni celles au costume des-

quelles on pouvoit reconnoître qu'elles étoient peu propres à un semblable travail. Il ne s'étoit pas trouvé une seule goutte d'eau dans les réservoirs de l'Opéra, lorsque l'incendie avoit commencé ; mais la pluie, qui tomboit par torrent, en eut bientôt formé sur la place du Palais-Royal. Mon oncle n'avoit pas voulu se retirer, et s'étoit réuni à ceux qui venoient offrir leurs secours, ou qu'on forçoit à les donner. Enfin, épuisé de fatigue, il avoit cédé sa place, et pouvoit se soutenir à peine quand il rentra. Il portoit un bel habit brodé, de velours d'été, qui n'avoit plus ni forme, ni couleur ; son épée rompue, et dont il ne restoit plus qu'un tronçon, étoit suspendue derrière lui ; son chapeau, à plumet blanc, et qu'il avoit mis sur sa tête, étoit rempli d'eau et de boue, et lui tomboit sur les deux oreilles. Sa bourse étoit perdue, et les cheveux des boucles et de la queue, trempés et flottant sur son dos et sur ses épaules, lui donnoient quelque ressemblance avec le roi *Léar*. Il changea de tout, et ma mère exigea qu'il se mît au lit.

L'incendie s'apaisa dans la nuit. Le plus grand danger, celui des communications, n'existoit plus : de toutes parts l'édifice avoit été isolé, autant que cela avoit été possible en si peu de temps. On savoit, avec assez de pré-

cision, le nombre des personnes qui avoient été victimes de ce malheur. Il y en avoit très-peu de connues. On en parla quelques jours encore; on l'oublia bientôt, comme tout s'oublie à Paris.

L'éducation que je recevois au collége du Plessis ne satisfaisoit ni mon père, ni mon oncle, ni le respectable abbé G***. On avoit voulu souvent me faire parler sur la manière dont j'étois traité; mais la crainte de m'attirer de nouvelles violences, de la part de l'abbé R***, m'avoit toujours fait garder le silence. Je contai cependant un jour mes peines à Suzon : celle-ci n'eut rien de plus à cœur que de faire part de ma confidence à ma mère. J'ai lieu de croire que, pour se convaincre de la vérité, on avoit envoyé plusieurs fois des domestiques au Plessis. Ils m'avoient trouvé en larmes. On prit d'autres informations. L'abbé Dupuis, alors principal du collége, me fit un jour appeler chez lui : il me questionna; je lui dis tout. Il alloit souvent chez mon père : dès-lors il fut résolu qu'on m'ôteroit à l'abbé R***. Je n'ai jamais bien su comment tout cela s'étoit passé : mais quelques jours après j'avois quitté le collége du Plessis, où j'avois fait un séjour de six à sept mois. Mes adieux à l'abbé R*** ne furent pas plus tendres que les souvenirs que j'emportois de lui.

De retour dans la maison paternelle, il fallut songer au choix d'un nouvel instituteur. J'ai toujours ignoré qui avoit présenté l'abbé B***, auquel il convenoit beaucoup mieux alors de recevoir un instituteur que d'en servir. Il n'avoit pas plus de vingt-quatre ans. Je crois qu'il étoit maître des cérémonies à Saint Germain-l'Auxerrois. Nous étions ensemble à peu près comme je l'avois été, plusieurs années auparavant, avec le bon Mériel. L'abbé ne songeoit qu'à plaire à ma mère et à moi : il étoit aimable, complaisant, et toujours aux plus petits soins. Il ne savoit rien, ne m'apprenoit rien, se prêtoit à tous mes caprices, et ne m'occupoit que de théâtre et de littérature.

C'est peut-être à cette époque et à ce vice de mon éducation, que j'ai dû depuis le goût excessif que j'ai pris pour ce genre d'occupation. J'ai souvent vivement regretté que la carrière du théâtre ne fût point honorée dans l'opinion publique, comme le sont les charges de l'épée ou de la magistrature. J'avois peu réfléchi encore sur les causes si naturelles de cette opinion ; je n'avois pas assez reconnu que tout métier qui soumet, à prix d'argent, celui qui l'exerce aux caprices de la multitude, est essentiellement servile ; que ce n'étoit pas assez qu'une carrière fût ennoblie par

réhabilité que jusqu'à un certain point dans l'opinion.

C'est avec ces raisonnemens, que l'expérience de chaque jour appuyoit de nouvelles preuves, que je combattois mon chimérique enthousiasme pour une profession à laquelle il ne m'étoit pas permis de songer sans désespérer ma famille. Je dois dire, à mon honneur, que ces combats n'ont été ni longs, ni violens. L'exemple même d'un jeune insensé, d'un nom illustre (1), qui avoit vivement frappé mon imagination, ne m'a plus ébranlé un seul moment, du jour où ma résolution a été fermement arrêtée. Quelque passion que j'eusse pour le théâtre, je n'ai plus songé à la satisfaire qu'avec mes amis.

A*** étoit celui qui la partageoit le plus avec moi; nous passions notre vie ensemble. Nous allions deux fois par semaine, dans la loge de son oncle, à la Comédie française; nous étions de véritables habitués de coulisses. Le célèbre auteur Molé, dont il avoit, ainsi que moi, reçu des leçons, nous y faisoit placer; et certes, nous n'aurions cédé à aucun prix, cette éclatante marque d'honneur. Ainsi se développoit en nous ce goût passionné

(1) M. de la T***, fils du premier président d'une des cours souveraines de France.

pour

pour le théâtre, qui ne nous a plus quittés depuis, et qui faisoit alors notre unique pensée, et notre plus chère occupation.

Depuis long-temps, A*** avoit fait construire chez lui, avec quelques planches, un théâtre de deux pieds de large, sur trois de profondeur. Les décorations en étoient magnifiques; il y en avoit sept à huit; les trappes, les gloires, les enfers, et les cieux, rien n'y étoit oublié; c'étoit un aperçu complet de l'univers. Polichinelle et Pierrot, Arlequin et Gilles, se voyoient dépouillés, en quittant la boutique du marchand, de leurs vêtemens ordinaires, et obligés de prendre les nobles costumes de Jupiter, de Neptune, ou de Pluton, qui n'alloient pas précisément à l'air de leur visage. Nous avions dans ce temps-là un même maître de musique, nommé M. Rey, de l'Opéra; non celui que Rousseau désignoit sous le nom de Bûcheron de l'orchestre, mais un chanteur de chœur, dont la formidable voix se faisoit entendre du milieu de la rue, lorsque, dans les leçons qu'il nous donnoit, il lui arrivoit quelquefois de déployer toute la force de ses poumons. M. Rey nous enrichissoit de toutes les dépouilles de rebut des héros de l'Académie royale de musique; casques, lances, flambeaux d'Hymen, torches de Furies, tout cela nous arrivoit tôt ou tard, pour faire

donner au diable le valet de chambre d'A***, ou ma pauvre Suzon, qui nous croyoit ensorcelés. L'Opéra nous payoit une autre rétribution par M. Nivelon, notre maître de danse, père de l'agréable danseur de ce nom. Les dons de ce dernier étoient beaucoup moins nobles, mais beaucoup plus gracieux, que ceux du chanteur. C'étoient de jolies houlettes, des rubans, des fleurs artificielles. Je ne suis pas bien sûr de n'avoir pas hérité, une fois, d'un costume nouvellement fait pour Endymion ou Adonis, et que Nivelon, gros et gras, plus qu'il n'appartient de l'être à un berger d'opéra, avoit fait éclater en quatre, le jour même où on le lui avoit apporté, et à l'instant de la représentation. Toutes ces frivolités n'étoient que pour préluder à de plus nobles plaisirs, l'instant où nous allions remplacer nous-mêmes, sur un théâtre de quelques pieds de plus, Polichinelle, Jupiter, Gilles, et Pluton.

Il arriva enfin, ce jour de bonheur, où ma mère voulut bien consentir à faire le sacrifice de cette galerie, dont j'ai eu occasion de parler au commencement de cet ouvrage, en décrivant la maison que nous occupions : elle nous fut abandonnée en toute propriété. Aussitôt un menuisier, un serrurier, un décorateur, ou plutôt un colleur de papier, et un

barbouilleur d'enseignes, furent appelés ; chacun reçut ses ordres, et eut soin de se renfermer dans ses attributions.

Il fallut 15 jours, au plus, pour mettre tout en état; acteurs, actrices, tout fut convoqué, tout fut réuni. Il me seroit fort difficile de dire où nous déterrâmes les uns et les autres; mais ce dont je me rappelle fort bien, c'est qu'il y avoit au nombre de nos actrices deux jeunes créoles fort jolies, qui depuis ont péri misérablement dans l'incendie du Cap, ou du Port-au-Prince. Il n'y avoit, entre les coulisses, que l'espace étroitement nécessaire pour passer un à un; les changemens de costumes, quand ils avoient lieu pendant la pièce, se faisoient sous le théâtre, et l'on juge que les loges des acteurs n'y étoient ni séparées, ni éclairées. C'étoit sans doute une contrariété ; mais aucun de nous n'a jamais songé à s'en plaindre. Cela donnoit lieu quelquefois aux plus étranges méprises, et ces folies souterraines rendoient plus gais, et plus piquans encore, les plaisirs de la Scène.

Une plaisante aventure pensa tout-à-coup mettre fin à ces plaisirs. Afin que tout se fît en règle, je ne manquois pas, à chaque représentation, de faire venir des casernes de Courbevoye, un Suisse bien épais, et bien gauche, à qui ses larges moustaches donnoient l'air

le plus imposant. J'avois trouvé le premier qu'on m'avoit envoyé tellement à ma convenance, que je n'en voulus point d'autre à l'avenir. Il n'entendoit rien, ne comprenoit rien : c'étoit un vrai Suisse. Si je m'étois présenté à lui sans billet, l'instant après lui avoir parlé, il m'auroit impitoyablement refusé la porte, et aucune puissance humaine ne lui eût fait entendre raison. Jamais une sentinelle n'a eu une plus grande et plus haute idée du mot *Consigne*, que mon Suisse. On va voir jusqu'à quel point cette vertu, portée en lui jusqu'à l'excès, a failli nous devenir fatale.

Le spectacle étoit commencé depuis long-temps. Nous donnions *les Fausses Infidélités* et *l'Epoux par supercherie*. Le Public étoit attentif et enchanté : un silence profond régnoit dans l'assemblée. J'étois tout préoccupé du destin de ma troupe, des entrées, des sorties, du souffleur, du machiniste, de l'orchestre, quand tout-à-coup j'entends un grand bruit à l'extrémité de la galerie, précisément à l'entrée de la salle où j'avois posté mon maudit Suisse : je prête un instant l'oreille, et je frémis, en reconnoissant la voix de mon père, qui n'avoit pas eu soin de se munir d'un billet, et que l'inexorable Suisse ne vouloit laisser entrer à aucun prix. J'eus beau lui crier, du théâtre de ma gloire, qui n'étoit plus

que celui de ma confusion, « que c'étoit mon » père; qu'il laissât entrer », mes cris étoient perdus; le malheureux s'obstinoit à ne voir ni n'entendre. « Point billet, point entrer », répétoit-il sans cesse. Enfin mon père, qui sentit bien qu'à moins de jeter le Suisse par la fenêtre, ce qui ne lui eût pas été facile, il n'y avoit rien à en espérer, prit le parti de se retirer dans le salon, et d'y attendre la fin de la représentation.

Qu'on se fasse une idée de ma frayeur; je tremblois de tous mes membres. Je ne perdis cependant pas tout-à-fait courage; je soutins jusqu'à la fin, mon rôle de directeur et d'auteur, quoique je prévisse bien l'orage qui alloit éclater, et que je redoutasse sur-tout qu'on ne me prononçât le fatal arrêt de la clôture du théâtre. Je croyois ma cause si mauvaise, que je la regardois comme perdue : mais pendant cette tempête, dans la crainte du désastre dont nous étions menacés, et nous regardant sans oser ne nous interroger que des yeux, le Ciel avoit amolli le cœur de mon père.

J'entrai donc plus mort que vif dans le salon, où mon père s'entretenoit d'un nouveau plan de finance avec je ne sais quel ennemi des beaux arts, qui préféroit sa conversation à la nôtre. Cette circonstance m'est présente : j'étois tout oreille. « Eh bien, Monsieur, me

» dit-il, vous donnez d'étranges consignes à » la porte de votre théâtre! Votre imbécille de » Suisse vient de m'en refuser l'entrée. Que » cette plaisanterie-là ne se renouvelle plus, » ou bien ce sera moi qui chasserai le Suisse et » les acteurs. » Je promis tout, trop heureux d'en être quitte à si bon compte. J'étois ivre de joie : je baisai la main de mon père, et j'allai rendre au tripot comique la paix et l'espérance. Acteurs, actrices, nous avions tous perdu la tête; nous étions fous de bonheur. L'imperturbable Suisse reçut ses 4 fr. et sa gratification ordinaire, qui consistoit en une bouteille de vin, nous demandant, de l'air le plus satisfait de lui-même, « si nous ne trou- » vions pas qu'il eût bien fait son devoir ». Nous n'hésitâmes pas à l'assurer « que jamais » consigne n'avoit été mieux remplie. » Il se retira très-content, nous protestant bien « qu'il » en feroit toujours de même. »

Qu'on me pardonne de rappeler ici un de mes souvenirs de cette époque, qui déjà n'étoit plus l'enfance, mais qui n'étoit pas encore la jeunesse : je veux parler de nos parties de chasse. Je ris encore, en pensant à ces folies qui me rendoient si heureux alors. D'ordinaire, nous étions quatre. Un de nos plus intrépides chasseurs étoit C. de L***, fils du marquis de L***, gouverneur du Louvre et

notre voisin. Ce pauvre jeune homme, bon camarade, et tout aussi fou que A*** et moi, a péri dans l'émigration, à la suite d'une affaire d'honneur. Tous ceux qui l'avoient connu lui ont donné des regrets.

Or, maintenant il faut expliquer ce que c'étoient que ces parties de chasse. Quatre ou cinq chats, animaux très-domestiques, et les meilleures gens du monde, en faisoient les frais. Ces pauvres bêtes trouvoient commode de former leurs établissemens dans les caves de la maison, et sous les remises, où elles grimpoient de voiture en voiture, quand par malheur on oublioit de les fermer. Nous nous assurions d'abord que les chats étoient dans leurs domiciles accoutumés; puis nous calfeutrions avec grand soin les portes de l'écurie, les soupiraux des caves, et la grande grille de fer qui donnoit sur la place du Louvre. Nous y placions des factionnaires, armés de fouets de poste, de bâtons, et de broches. Quand ces préliminaires étoient achevés, on donnoit le signal de la chasse. Ceux qui étoient destinés à dépister les chats (et alors les enfans des voisins, et ceux des domestiques, étoient admis pour servir de traqueurs), sautoient d'une voiture sur l'autre, au risque de se rompre le cou, en poussant tantôt des cris d'alerte, tantôt des chants de victoire. Le

pauvre chat, ainsi poursuivi, se présentoit à tous les passages, et y étoit vigoureusement reçu par ceux qui les gardoient. Cet exercice duroit ordinairement une heure ou deux, et ne finissoit que lorsque le chat tomboit épuisé de fatigue; car, il faut l'avouer à notre gloire, nous n'étions jamais rendus les premiers. Nous usions alors du triomphe en vainqueurs généreux; et je crois que, pendant plus d'une année qu'ont duré ces jeux, un seul chat a péri, victime de sa témérité, pour avoir voulu franchir une barrière défendue par un chasseur armé d'une broche. Je ne sais pas même si la mort de ce malheureux chat nous doit être imputée; car je crois me rappeler que le héros du poste étoit beaucoup plus effrayé que le chat lui-même, qui, dans sa fureur aveugle, se précipita sur le chasseur, lequel le frappa sans le voir et en détournant la tête. Comme il étoit rare que, dans ces parties de chasse, il n'arrivât pas d'accidens, et que nous en rapportions presque toujours quelques contusions, on jugea à propos de nous les défendre, et de nous réprimer le cours de nos plaisirs paisibles.

Ainsi s'écouloient doucement les premières années de ma vie, depuis 1774 jusqu'à 1784. L'abbé B*** continuoit à diriger mon éducation, *avec les mêmes soins;* et cependant

quelques succès qui n'étoient dus qu'à ma facilité naturelle, donnoient de ses connoissances et de ses talens une opinion assez avantageuse : c'étoit un compagnon aimable et attentif, mais un détestable instituteur. Depuis quelques mois on s'étoit décidé à me faire suivre le cours des classes du collége Mazarin. J'y étois entré en quatrième, et M. D***, qui professoit cette classe, me donnoit les soins les plus particuliers. Je n'étois qu'un écolier assez médiocre ; je n'obtins qu'une fois, pendant les compositions de cette année, *la troisième place*, qu'on désignoit, sous l'ancienne Université, par le nom de *premier consulat* ; mais aussi je ne suis jamais descendu au-dessous de la *douzième*. L'extrême dissipation dans laquelle je vivois, n'étoit guère compatible avec des études sérieuses. Tout le monde le sentoit, mais personne n'eût voulu en parler. Mon père, occupé de ses affaires, croyoit sur parole tout ce qu'on lui disoit, et n'avoit pas d'ailleurs les connoissances nécessaires pour s'assurer par lui-même qu'on ne lui en imposoit point. Je portois dans mes classes, au milieu de mes études, ma passion pour le théâtre ; qui toutefois n'étoit plus dangereuse que par l'éloignement qu'elle m'inspiroit pour des occupations plus sérieuses. Cette passion m'avoit

donné le goût de l'éloquence et de la composition françaises. Les grands modèles de la chaire, du barreau, et du théâtre, étoient devenus mes lectures familières. Les études des classes inférieures me donnoient peu de moyens de satisfaire ces goûts ; aussi mes professeurs de quatrième et de troisième, tout en me témoignant beaucoup de mécontentement du peu d'attention que je donnois à leurs leçons, et du peu de fruit que j'en retirois, s'accordoient-ils à dire que j'aurois plus de succès dans les classes supérieures, parce que, l'éloquence et la littérature françaises formant une des branches principales de l'instruction qu'on y recevoit, je serois à portée de cultiver mon goût dominant, et de m'y perfectionner, en m'y livrant sans réserve : on verra, par la suite, que cette espérance n'a pas été tout-à-fait trompée. Je suis loin cependant d'excuser, par mon exemple, la conduite de ceux qui voudroient en user comme moi. Je me suis convaincu depuis, qu'il étoit impossible d'obtenir des succès solides dans la littérature et les arts, si l'on ne s'étoit d'avance pénétré des préceptes et des exemples des anciens. Les siècles modernes en offrent mille preuves. Combien de réputations brillantes, et qu'on croyoit fermement établies, ont été ébranlées et renver-

sées du premier choc, dès qu'on a voulu les soumettre à quelque examen. C'est qu'elles n'avoient d'autres bases que l'intrigue, et la protection de quelques bureaux d'esprit, ou de quelques sociétés prétendues littéraires, auxquelles des femmes à la mode donnoient le ton pour tout homme qui aime à rechercher dans les formes ce qui est beau et bon. Ce qui résulte de l'abandon des première études, c'est la nécessité de se donner à soi-même une seconde éducation, qui devient d'autant plus difficile et plus douteuse, qu'on a *négligé* d'ouvrir dans le premier âge les canaux par lesquels on devoit ensuite recevoir l'instruction. Mais je m'aperçois que j'entre ici dans la discussion d'un objet qu'il n'est point dans mon plan de débattre, et sur lequel il ne reste d'ailleurs rien à dire de nouveau; cette matière ayant été discutée et approfondie, par des écrivains de premier ordre, et toutes les idées qui s'y rapportent, fixées invariablement.

L'année 1785 amena pour moi de nouveaux changemens; nous allions, presque toutes les semaines en été, passer deux ou trois jours à une maison de campagne à deux lieues de Paris. Cette maison appartenoit à ce même M. de C***, fils du conseiller au parlement de T....., et ami de mon père

depuis plus de quarante ans; j'en ai parlé plus haut. M. de C*** avoit deux nièces, la plus jeune, nommée L***, étoit belle comme les anges, et avoit quelques mois de plus que moi. L'habitude de vivre ensemble avoit formé entre nous la liaison la plus intime. A cette époque de notre vie, cette liaison n'étoit encore qu'une tendre amitié; mais il eût été difficile, en nous voyant ensemble, de ne pas prévoir qu'un jour cette amitié céderoit la place à un sentiment plus tendre. Si L*** n'a pas été la première femme qui m'ait rendu heureux, elle a été bien certainement ma première pensée d'amour. Je n'ai éprouvé qu'une autre fois, et avec plus de force peut-être, ce que j'éprouvois alors pour elle : ainsi j'aurai fini ma vie par le même sentiment qui l'aura commencée; car je n'appelle plus vivre, traîner dans les infirmités et dans l'abandon les derniers restes d'une végétation pénible, dont le terme a été hâté par la douleur. Sans savoir si j'aimois L***, j'étois jaloux de tout ce qui l'environnoit. Dans les beaux jours, elle n'avoit d'autre bras que le mien pendant nos promenades. Quand il pleuvoit, c'étoit toujours moi qui faisois sa partie de volant dans le salon; sans que peut-être nous y songeassions l'un et l'autre, nous ne cessions pas d'être ensemble. Je ne sais quel

hasard m'amenoit toujours où elle étoit ; tous les hommages s'adressoient à elle ; mais elle n'en distinguoit qu'un, si toutefois il y avoit, dans ma manière d'être avec elle, quelque chose qui ressemblât à un hommage ; les parties de volant me faisoient sur-tout perdre la raison. Quand on laissoit tomber le volant, j'embrassois ; quand je le laissois tomber, j'étois embrassé. Pendant des heures entières, c'étoit à qui se surpasseroit en maladresse.

L'abbé B*** m'accompagnoit toujours pendant ces petits voyages ; c'étoit alors qu'il me déplaisoit davantage par son assiduité ; son âge lui donnoit sur moi une supériorité dont j'étois humilié, et ce n'étoit que devant L*** que j'éprouvois ce sentiment. Mon instinct jaloux me faisoit haïr tout ce qui approchoit d'elle. Je ne sentois que trop que j'étois encore un enfant ; tout ce qui me le rappeloit auprès de L***, m'étoit insupportable ; je voyois à tout une raison d'exclusion pour moi, et de préférence pour les autres ; et cependant toutes ces craintes n'avoient ni raison, ni prétexte ; un autre ne s'y seroit pas mépris ; mais je n'avois encore ni l'expérience de l'amour, ni celle de moi-même.

Un jour, c'étoit le... janvier 1785, fête de la Saint-Charlemagne, nous badinions, L*** et

moi, dans le jardin, avec de petites baguettes dont nous cherchions l'un et l'autre à nous toucher. Dans la crainte de la blesser, je reculois toujours; très-occupés de notre jeu, ni elle ni moi n'apercevions un puits presqu'à fleur de terre, qui n'étoit pas à deux pieds derrière moi; j'y tombe tout à coup. La pauvre L*** jette des cris épouvantables; l'abbé, qui n'étoit pas éloigné, accourt aussitôt; un garçon jardinier se trouvoit heureusement près de nous. On vole au puits, qui n'avoit pas plus de vingt pieds de profondeur, et qui ne contenoit d'eau que ce qu'il en falloit précisément pour amortir l'effet de la chute. On s'approche, on m'aperçoit, au fond de ce puits, debout et fort tranquille, quoique un peu étourdi du coup. J'avois eu, aussitôt après avoir repris mes sens, ce qui fut l'affaire d'un moment, assez de présence d'esprit pour m'attacher à la corde et au seau qui étoit au fond, tandis que l'autre seau restoit suspendu à moitié chemin. Ce qu'il y eut de merveilleux, c'est que, dans la chute, je ne me fusse ni fracassé la tête, ni les membres, en rencontrant l'un de ces deux seaux, qu'il étoit presque impossible d'éviter à la fois, ou en me frappant contre la muraille; car le diamètre du puits n'étoit guère que de quatre pieds.

Je fus remonté par le secours du garçon jardinier; car l'abbé avoit éprouvé une si forte émotion, qu'il ne pouvoit être d'aucune utilité. Je n'eus pas plutôt mis pied à terre, que je me mis à courir de toutes mes forces vers la maison. La première personne qui m'aperçut fut Suzon. Elle s'écria, en me voyant : « Ah ! » mon Dieu ! comme il est en eau ! Est-il pos- » sible de suer ainsi ! » Tout saisi que j'étois encore, je ne pus m'empêcher d'éclater de rire à cette exclamation. Par bonheur, ma mère étoit dans le village ; elle ne me vit point. Je montai dans ma chambre. Suzon apprit tout. On me fit coucher, et l'on convint sur-tout de ne pas parler de cet accident à ma mère. On se contenta de lui dire, à son retour, que j'avois beaucoup couru, beaucoup transpiré, et qu'on m'avoit fait mettre au lit pour me reposer.

Nous retournâmes à Paris le soir. J'étois à merveille; mais je me trouvois fort bien de tous les soins dont j'étois environné ; et d'ailleurs, je n'étois pas fâché de les prolonger, en faisant durer un peu la maladie qui me procuroit un jour ou deux de congé : car, en arrivant à Paris, ma mère ayant compris, par quelques chuchoteries, qu'il y avoit quelque chose d'extraordinaire, il avoit bien fallu lui tout raconter. Quoique l'accident n'eût eu

aucune suite, et qu'il n'y en eût aucune à craindre, les médecins furent appelés. Je fus condamné à garder le lit pendant quelques jours, réduit à me désespérer, et à me repentir ainsi de ma supercherie.

L'abbé B*** éprouva, dans cette circonstance, l'injustice ordinaire des hommes : il fut renvoyé pour un tort qu'il n'avoit point eu. On le rendit responsable d'un événement qu'il n'étoit pas en son pouvoir d'empêcher; car, à moins de me tenir avec des lisières, il ne pouvoit pas, lors de l'accident, être plus près de moi qu'il ne l'étoit. On prétendit cependant que tout cela étoit de sa faute. L*** et moi, nous eûmes beau protester du contraire, et expliquer comment la chose s'étoit passée, le pauvre abbé fut sacrifié aux alarmes à venir de ma mère. Il reçut son congé peu de jours après, et fut immédiatement remplacé par un certain M. G***, qui sembla se trouver là tout exprès. Il est à croire que, sans cette circonstance, on auroit réussi à ramener ma mère sur le compte de l'abbé, et que l'affaire se seroit arrangée.

Depuis long-temps l'abbé G*** s'étoit retiré à la campagne, et ne venoit plus à Paris que rarement. Il s'occupoit alors d'un second ouvrage plus important que le premier, mais que la gravité du sujet ne mettoit pas également

ment à la portée de tout le monde, et qui, par conséquent, eut moins de réputation. Il avoit pour titre : *Lettres d'un Père à son Fils sur l'étude de l'Histoire*. L'abbé vivoit alors à Passy. Le peu de succès de ses premières recommandations l'avoit découragé d'indiquer de nouveaux sujets pour diriger mes études. Quoi qu'il en soit, il n'eut pas plus de part au choix de M. C***, qu'il n'en avoit eu à celui de l'abbé B***. M. C*** fut le premier laïc aux soins duquel je fus confié. C'étoit un auteur dans toute la force de ce mot. Il travailloit à une *Histoire des Révolutions d'Angleterre*, lorsqu'il entreprit de se charger de terminer mon éducation. On verra que cet honneur ne lui étoit pas encore réservé. Tous les choix faits jusqu'à ce moment avoient été plus mauvais les uns que les autres. Il n'eût tenu qu'à moi, pendant que j'étois avec M. C***, d'apprendre à fond l'histoire d'Angleterre ; il ne rêvoit et ne me parloit d'autre chose. Il me lisoit habituellement des fragmens de son ouvrage, qui n'étoit qu'une vaste compilation de tout ce qui avoit été écrit jusque-là. Le style étoit digne du plan : pas une idée neuve, pas un trait d'éloquence, pas une réflexion forte. Tout ce qu'il mettoit à contribution, pour arriver à ses quatre ou cinq volumes, ne sauroit se concevoir : il pilloit

par-tout, et son brigandage n'étoit pas heureux. Comme je m'étois aperçu, depuis longtemps, que, lorsque je m'extasiois d'admiration sur ce qu'il me lisoit de son histoire, j'en étois beaucoup plutôt libre, et que même, ces jours-là, pour me récompenser de la justesse de mon jugement, il me menoit au spectacle ou dans d'autres lieux de plaisir, je ne manquois jamais d'applaudir d'avance à toutes les belles choses qu'il alloit dire; et j'avois tellement réussi à m'emparer de lui par l'endroit le plus sensible, c'est-à-dire, par l'amour-propre, que j'étois devenu tout-à-fait maître de son esprit, et que mon père ne me jugeoit plus que par ce que j'engageois M. C*** à lui dire de moi. Dès-lors je m'occupois uniquement de compositions françaises : et il est fâcheux que M. C***, qui professoit dans ce temps-là la seconde à Mazarin, donnât aussi peu de soin à ses élèves ; car je ne doute pas qu'avec un meilleur professeur je n'eusse fait, en peu de temps, les progrès les plus rapides. M. C*** étoit un homme de beaucoup d'esprit et de talent, mais à qui une chaire ne convenoit point. Il aimoit la table et les bons mots. Souvent toute la durée de la classe se passoit, de sa part, à en raconter. On arrivoit quand on vouloit, on étoit toujours bien reçu, à moins qu'il n'eût de l'humeur : alors il distri-

buoit à profusion les coups de gaule; les empereurs et les consuls n'en étoient pas plus exempts que les autres (1). Un samedi, cette humeur alla si loin, au sujet d'un évangile grec que personne n'avoit appris, parce que chacun en sentoit l'inutilité (attendu qu'on étoit accoutumé à lire les leçons sous les yeux mêmes du professeur, qui n'y faisoit aucune attention), qu'il envoya chercher les correcteurs, ce qui étoit inouï en seconde, et fit appliquer des férules à toute la classe. Elle s'en vengea cruellement quinze ou vingt jours après; c'étoit le jour de la fête de M. C***. Il étoit d'usage, ce jour-là, de placer dans la chaire une gaule neuve, entourée de rubans, avec un manche de velours cramoisi : nous nous gardâmes bien de manquer à ce devoir; mais je ne sais quel méchant garnement s'avisa de frotter ce manche d'une matière qui n'entre point dans la composition des bouquets, et qui, dès l'entrée de la classe, répandoit une odeur si épouvantable, que le professeur fut un des premiers à s'en apercevoir. Il jugea bien que c'étoit une vengeance qu'on vouloit prendre des férules qu'il avoit fait donner

(1) On sait que, par cette désignation, on entendoit, sous l'ancienne Université, les quatre premières places de la classe.

quinze jours auparavant, et entra dans une terrible colère, parce qu'il crut la conspiration générale. Il ordonna à chaque écolier de dénoncer ce qu'il savoit sur l'attentat de lèse-université commis en sa personne. Pas un ne répondit; mais on avoit grand'peine à se retenir. Enfin, un grand éclat de rire partit, à la fois, de tous les coins de la salle : la colère du bon C*** se change alors en fureur; il ne se possède plus. Il remonte dans sa chaire avec autant d'impétuosité que le lui permet son énorme corpulence, et saisit la gaule redoutable...... Qu'on se figure, s'il est possible, la rage et l'indignation du professeur, quand il reconnoît, à des signes qui ne sont plus équivoques, et qui se manifestent à la fois à tous ses sens, qu'il a dans les mains la preuve la moins douteuse du crime qu'il poursuit!...... Jamais il ne fit un plus terrible emploi de nos présens; il frappoit de toutes parts, sans rien ménager : empereurs, consuls, sénateurs, se culbutoient les uns sur les autres. Heureux ceux qui, placés plus près de la porte, reconnurent ce jour-là que la gloire ne fait pas la sûreté, et purent prendre la fuite les premiers! Mais bientôt la porte elle-même fut fermée, et la fuite impossible. Plus le professeur s'échauffoit dans sa robe, plus une odeur fétide se répandoit autour de lui : c'étoit la guerre et la

peste réunies. Il s'arrêta enfin, épuisé de fureur et de fatigue; et, quoiqu'il fût à peine neuf heures et quart, et que la durée ordinaire de la classe fût de deux heures, s'y voyant presque seul, il prit le parti de sortir et d'aller se purifier.

Ainsi finit la scène la plus indécente et la plus burlesque. Si, parmi les lecteurs de ces Souvenirs, il se trouve un de mes contemporains de cette époque, il ne l'aura pas oubliée plus que moi. J'ignore qui d'entre nous fut assez lâche pour dénoncer un de ses camarades; mais j'ai su, dans le temps, qu'un écolier externe, qui avoit passé pour convaincu d'être l'auteur de cette inexcusable polissonnerie, avoit été chassé du collége.

Me voilà bien loin de M. C*** et de ses Révolutions d'Angleterre; j'y reviens.

L'abbé B*** avoit été congédié, parce que, disoit-on, sa surveillance n'étoit pas assez active; avec M. C***, je jouissois d'une bien autre liberté. Un domestique m'accompagnoit tous les jours au collége, et revenoit m'y chercher. Souvent il arrivoit le soir; et, au lieu de rentrer à la maison, j'ordonnois à ce domestique de dire que mon gouverneur étoit venu me prendre. Il fit d'abord quelques difficultés de se prêter à ce mensonge, et prétexta son devoir et sa délica-

tesse; mais un écu, mis dans sa main, fut un argument auquel sa délicatesse et son devoir ne résistèrent pas. M. C***, de son côté, se rendit d'autant plus facilement à mes propositions, que cet arrangement le laissoit libre pendant des soirées entières; qu'on ne s'informoit point où j'étois, du moment qu'on me savoit avec lui; et qu'enfin nous ne manquions pas de nous donner rendez-vous dans tel ou tel lieu, à une heure indiquée, afin de rentrer ensemble.

Deux années se passèrent ainsi, pendant lesquelles j'allois régulièrement deux fois par semaine au spectacle, ayant grand soin de n'y être aperçu de personne, et d'être placé par l'officieux Molé dans une coulisse d'avant-scène où j'étois à peu près seul, et uniquement occupé des acteurs. Avant et après la pièce, je m'établissois dans sa loge, et j'y raisonnois avec lui sur le rôle qu'il alloit jouer. Je l'apprenois souvent, et le récitois devant lui, en lui demandant ses conseils. C'étoit assister véritablement aux leçons d'une école dramatique. C'est ainsi que j'ai successivement appris les rôles du Misantrope, du Glorieux, du Méchant, du Séducteur, de l'Inconstant, du Dissipateur, de Béverley, et une foule d'autres, que j'ai eu ensuite occasion de jouer. J'ai déjà dit que ma mémoire étoit heureuse.

Bien convaincu qu'il n'y avoit rien de plus absurde que de prétendre jouer la tragédie sur des théâtres de société, d'abord parce que les dimensions de ces théâtres ne sauroient jamais convenir à l'idée que nous nous formons de la majesté des palais, et à celle de l'action qu'on y représente; puis, parce qu'il est très-difficile de rencontrer une réunion suffisante de personnes assez exercées dans l'art dramatique, pour consolider, à la représentation, l'ensemble et l'harmonie nécessaires, et ne pas produire des incohérences frappantes, qui ne manquent jamais de détruire toute sorte d'effet théâtral. Je m'étois donc borné à apprendre par cœur presque tous les chefs-d'œuvres de nos grands maîtres tragiques, bien résolu de ne jamais les compromettre sur la Scène. J'ai dû encore, à ces premières études de ma jeunesse, mes consolations les plus douces, au milieu des amertumes de ma vie. Totalement négligé par mon gouverneur, qui n'étoit occupé que de ses éternelles Révolutions, je n'avois garde de m'en plaindre; mais j'étois heureux d'être dominé par une seule passion qui excluoit toutes les autres, car je ne devenois ni libertin, ni joueur, et je n'ai jamais aimé le vin, dont je n'ai fait un moment quelque excès, plus encore par mode que par goût, qu'à mon retour d'Angleterre,

où mon père m'avoit permis, vers la fin de l'année 1787, d'accompagner mon gouverneur, qu'une affaire y avoit appelé.

Je ne dirai rien sur ce voyage qui n'a point fait époque dans ma vie; j'étois trop jeune pour observer. M. R***, qui dirigeoit alors mon éducation, reçut des lettres de recommandation avant de partir de Paris. Je ne le quittois point pendant mon séjour à Londres. J'y fis quelques connoissances que j'ai retrouvées depuis, à Paris et à M.....; ce voyage ne m'a laissé que quelques souvenirs de localités. Rien de ce que j'aurois à en dire, ne seroit d'un grand intérêt pour mes lecteurs et pour moi-même.

Mon oncle revint, cette année, passer quelques mois à Paris. Il vit M. C*** et moi, et ne fut satisfait ni du maître, ni de l'élève. J'avois pris ce ton assuré, tranchant et dogmatique, si déplacé à tous les âges, et qui alloit plus mal encore au mien. Il vit à quel point mon éducation étoit négligée, et ne le cacha point à mon père. Je continuois mes études au collége Mazarin. Je commençois alors ma rhétorique. La crainte de voir nos habitudes découvertes nous rendit, M. C*** et moi, beaucoup plus circonspects. Mon oncle, très-répandu à Paris, avoit pris une loge à la Comédie française, et m'y menoit souvent

avec lui. Dans ce cas, j'avois à peine un moment; souvent alors il me falloit employer divers prétextes pour rendre une courte visite à Molé. Le charme de mon indépendance avoit disparu. Cependant mon oncle voyoit, avec plaisir, combien je me plaisois aux représentations des meilleurs onvrages. Il rendoit justice à la sagacité de mes observations. Il remarquoit que je ne prêtois qu'une attention médiocre aux pièces modernes auxquelles le Public couroit en foule; mais que les chefs-d'œuvres de Corneille, Racine tout entier, plusieurs belles tragédies de Voltaire, Molière, et quelques pièces de Regnard, excitoient toute mon admiration, ou m'inspiroient une joie franche : il en conçut les présages les plus favorables. Par malheur, les autres parties de mon éducation y répondoient mal. Je n'avois guère d'autre instruction que celle que je me donnois à moi-même, par la lecture de la bibliothéque de mon père, dont on me laissoit jouir, seulement avec quelque restriction. Le séjour de mon oncle à Paris ne faisoit que fortifier, en l'éclairant, mon goût pour le théâtre : quoique j'aimasse beaucoup à jouer la comédie, plaisir dont j'étois privé alors, je donnois une préférence marquée aux représentations tragiques; et, parmi celles-ci, je mettois

Britannicus au-dessus de tout, soit que, malgré le peu de facilité que j'ai toujours eue pour apprendre la langue latine, ou le peu de soin avec lequel j'ai été dirigé dans cette étude, la lecture de Tacite me fût cependant assez présente et assez familière, pour retracer à mon imagination, qui en étoit déjà frappée, les malheurs de la famille d'Auguste; soit que je trouvasse dans la couleur générale de cet ouvrage, dans la force et la vérité historique des caractères, dans la justesse, l'énergie et l'élégance de l'expression, ou, si l'on veut encore, dans une connoissance approfondie de toutes les convenances locales, un attrait que je n'avois rencontré nulle part, à un degré aussi prodigieux. Alors, et depuis, les deux chefs-d'œuvres de la Scène française ont été incontestablement pour moi *Britannicus* et le *Misantrope*. On imagine bien que j'ai une trop juste défiance de mes propres lumières, pour donner cette opinion comme un jugement littéraire; à peine oserai-je dire que ce soit le mien. La supériorité que j'accorde à ces deux ouvrages, sur les productions même de ces deux grands hommes, qui seront éternellement la gloire de leur patrie et l'étonnement du monde, est pour moi-même plutôt un objet de sentiment, qu'une vérité

de démonstration. Je suis transporté à leur lecture, *plus* encore qu'à leur représentation (*puisqu'il* est incontestable que l'ensemble des *sujets* qui remplissent les rôles, ne sauroit jamais s'élever à la hauteur de ces créations sublimes), d'un charme de même nature, quoiqu'il soit incomparablement plus fort que celui que j'éprouve à l'aspect d'une de ces belles conceptions de Michel-Ange, ou de Raphaël. C'est avec l'instinct, beaucoup plus qu'avec les connoissances régulières de l'art, qu'on juge le génie. L'œil n'aperçoit en *lui ni* proportions, ni règles, ni dimensions; mais de ce qu'elles ne se montrent point, il faut bien se garder de conclure qu'elles n'existent pas en effet. Ce qui ravit sur-tout notre admiration dans ces productions immortelles, c'est que les ressorts, les moyens par lesquels elles pénètrent les âmes, les remuent, les ébranlent, les entraînent et les subjuguent, ne sont ni plus courus, ni plus susceptibles de l'être, que ceux par lesquels la Providence elle-même maintient l'harmonie de l'univers. Quel peintre ne préfère pas le mouvement involontaire de cet enfant qui accourt lever le voile qui couvre un panier de fruits, ou l'élan de cet oiseau qui se précipite, pour la becqueter, sur la toile qui représente une corbeille de raisins, au plus

brillant éloge du plus rare connoisseur?..... Le génie naît de l'inspiration, et ne peut être bien jugé que par elle. Si elle refuse son suffrage à la production la plus renommée, tous les autres deviennent justement suspects. Je ne sais si cette opinion tient au sentiment profond de ma foiblesse, mais tout l'a confirmée en moi depuis que je me connois. N'ayant jamais eu assez de lumières pour prononcer dans les arts avec les règles qui leur sont propres, je les ai toujours jugés avec mon instinct et mon cœur, et le plus souvent j'ai vu mes jugemens confirmés par les artistes les plus habiles.

Satisfait de mes progrès sous quelques rapports, mécontent sous beaucoup d'autres, mon oncle, depuis son arrivée, n'avoit cessé de prendre, sur ma conduite et sur celle de mon gouverneur, tous les renseignemens dont il avoit besoin pour fixer son opinion, et la faire connoître à mon père. Il ne falloit pas long-temps pour tout cela; il n'y avoit que mes parens dont les yeux fussent fermés. J'ai déjà dit que je faisois alors ma rhétorique; les deux professeurs de cette classe, étoient MM. C***, recteur de l'Université pendant cette année, et G***, qui avoit succédé à Fréron dans la rédaction du journal connu sous le nom d'Année littéraire. Ce dernier

professeur, avec lequel je n'avois rien à démêler, professoit la chaire de grec et de poésie latine, et je ne m'occupois ni de l'une ni de l'autre étude. Il dit à mon oncle, « qu'il » ne savoit pas pourquoi je venois en classe; » que je n'y faisois rien; que c'étoit un temps » tout-à-fait perdu. » Il avoit raison; mais on auroit pu lui demander pourquoi, venant dîner régulièrement tous les samedis chez mon père, il ne s'étoit pas expliqué plutôt avec cette franchise? M. C***, au contraire, parut beaucoup plus satisfait de moi. Il professoit la classe d'éloquence latine et française; j'étois assez foible sur les compositions latines, mais j'obtenois des succès constans dans les compositions françaises, nommées au collége *amplifications*. Le témoignage de M. C*** raccommoda un peu mes affaires, que celui de M. G*** avoit fort gâtées; mais on eut la preuve que c'étoit à moi, presqu'à moi seul, que je devois mes succès dans les compositions. A la suite des informations que l'on prit, on reconnut toute l'insuffisance de M. C*** pour des fonctions dont il s'étoit chargé, sans autre motif probable, que celui de recevoir, en attendant la fin de ses interminables Révolutions, un asile, la subsistance, et quelque supplément de bien-être. Je le vis partir avec un peu de peine; je ne pouvois espérer au-

tant de facilité, à me permettre de satisfaire tous mes goûts, de la part de son successeur; mais je m'en consolois en pensant que dans peu je jouirois de ma liberté, et qu'il ne me restoit guère plus de deux ans de contrainte à supporter.

Il me semble qu'un certain chevalier de M*** fit connoître à mon oncle M. R***, qui remplaça M. C***, et fut mon dernier gouverneur. Mon oncle le proposa à mon père: il fut accepté tout aussi légèrement que l'avoient été ses prédécesseurs. Il ressembloit presque en tout à M. C***, à cela près qu'il n'avoit aucune histoire en tête. Nous fûmes bientôt le mieux du monde ensemble; car il ne m'entretenoit que de théâtre, d'éloquence et de poésie françaises. Il avoit vu Lekain, et m'en parloit avec enthousiasme. Il n'en falloit pas tant pour exciter le mien. J'avois tous nos chefs-d'œuvres dans la mémoire; je ne cessois de les lui répéter. Il me conseilloit, me reprenoit, m'approuvoit: j'étois docile à mon nouveau maître, et enchanté de ses leçons.

J'entrois dans ma seizième année, et je terminois ma rhétorique. Cette époque alloit décider de ma carrière future. Mon père vouloit me faire entrer dans la magistrature; sa fortune étoit considérable. Mon oncle désiroit qu'il achetât pour moi une sous-lieutenance

aux Gardes Françaises. Le comte de R***, capitaine aux Gardes, et leur ami commun, offroit toutes les facilités pour cela : mon père, sans se décider encore, ne rejeta point ses offres; mais rien ne paroissoit pressé. Deux années d'études me restoient à faire, la logique et la physique : ce furent deux années absolument perdues, du moins pour les études auxquelles elles étoient consacrées. C'étoit un petit malheur, quant à la première. Cette prétendue logique, dans les colléges, n'est autre chose qu'une argumentation ridicule, qui *réussit* presque inévitablement à rendre l'esprit faux : c'est l'art d'embarrasser les questions les plus simples, et de les rendre tout-à-fait inintelligibles. Quant à la physique, il n'y a pas de cabinet où le moindre démonstrateur n'en enseigne plus, en huit jours, que ne peut en apprendre, en un an, au collége, le plus savant des professeurs.

Je venois de faire une perte sensible : l'ami de mes premières années venoit de partir. Il avoit quatorze ans, et s'alloit marier, dans un royaume voisin, avec une personne qu'il n'avoit jamais vue. Tous les plaisirs partirent avec lui. Sans cesser de nous aimer, nous ne nous sommes jamais écrit pendant cette absence, qui a duré plus de dix ans : les circonstances avoient rendu toute correspondance

impossible. Cette partie des premiers temps de notre liaison, qui se rattache à notre enfance, m'a laissé des souvenirs ineffaçables : mais j'en ai déjà rappelé un si grand nombre, que je craindrois d'abuser de la complaisance de mes lecteurs, si je les retenois plus long-temps sur ces époques de ma vie, dont les détails peuvent sans doute amuser quelques momens, mais qui ne manqueroient pas de fatiguer, s'ils étoient prolongés indiscrètement. J'ai éprouvé les émotions les plus douces à me les représenter; mais ceux qui me liront, n'éprouvant pas au même degré des impressions semblables, auroient probablement moins d'indulgence. Je ne veux donc pas abuser de celle que je leur ai demandée en commençant cet ouvrage. Je vais passer à ces années de ma jeunesse où l'on m'a accordé une sorte d'indépendance, quoique cette indépendance fût encore loin d'être celle dont j'ai joui depuis.

M. R***, qui jusqu'alors avoit eu auprès de moi le titre et les droits de gouverneur, n'eut plus dans la maison, après mon année de logique, et à notre retour d'Angleterre, d'autre qualité que celle d'ami, qu'il a depuis bien mal justifiée. C'est sous cette dénomination seule qu'il m'accompagna, deux ans après, dans le voyage que je fis en L. . . . . avec ma mère : j'en parlerai bientôt. Les deux

années

années qui s'écoulèrent, depuis le moment actuel jusqu'à ce départ, ont influé trop fortement sur le reste de ma vie, pour que je ne leur accorde pas, dans ces Souvenirs, une place particulière. En cherchant à amuser et à plaire, je n'ai pas dû renoncer à être utile. Je le serai peut-être par mes fautes, mes malheurs, et mon expérience : mais ce sera surtout dans la seconde partie de ces Mémoires qu'on pourra le reconnoître. J'ai promis d'être sincère par-tout, et je ne le serai pas moins lorsqu'il s'agira de me montrer tel contre moi-même, que je ne l'ai été dans les moindres circonstances de ces Souvenirs, que je pourrois appeler désormais, à plus juste titre, *des Confessions*, puisque le lecteur pénétrera le fond de mes pensées comme moi-même, et jugera, par elles, du but que je me suis proposé dans toute ma conduite, au milieu des malheurs qui, depuis vingt-cinq ans, ont accablé la France, et sont devenus la source des miens.

Pendant les deux années dont je vais parler, et qui vont en quelque sorte lier les époques de mon enfance et de ma jeunesse au reste de ma vie, j'ai été presque entièrement livré à moi-même.

Mon oncle venoit de quitter Paris pour retourner à son régiment. M. R*** n'étoit

avec moi, ainsi que je viens de le dire, que comme ami. Mon père m'avoit assuré une pension de 300 louis. Je n'avois aucune dépense à faire ; mes chevaux, mon cabriolet, étoient entretenus ; mes domestiques et mes fournisseurs de toute espèce payés. Je devois hériter d'une assez grande fortune ; on le savoit. Je me trouvai jeté en peu de temps, et sans m'en apercevoir moi-même, dans le tourbillon le plus brillant de Paris. Je me dispenserai de parler de cette foule d'aventures qui font le sujet ordinaire de beaucoup de Mémoires, et dont le souvenir est si peu flatteur pour l'amour-propre et la délicatesse ; ou, si j'en dis un mot, ce ne sera que pour les indiquer comme la cause des folles dépenses que j'ai faites dans ce temps-là. Et cependant, je dois le répéter encore, même au milieu de mes erreurs, je ne me rappelle pas de m'être jamais dégradé par mes choix ou par mes excès. Lors même que je contractois des dettes, qui, depuis vingt ans, font le tourment de ma vie, je calculois, avec une attention presque scrupuleuse, le capital de la fortune de mon père ; ce que j'aurois à retrancher de ce capital, pour les acquitter, lorsque j'hériterois ; et enfin, quelle seroit alors la somme que j'aurois à prélever pour les intérêts du capital. Je pouvois compter raisonnable-

ment sur un revenu de plus de soixante mille livres de rente, à l'époque où j'aurois le malheur de perdre mon père : tout annonçoit même que ma fortune, aidée de ses économies, surpasseroit de beaucoup ce revenu, pour peu que sa vie se prolongeât de quelques années. Je ne manquois donc ni de délicatesse, ni même de prévoyance, en réfléchissant dès-lors qu'une somme de cent mille francs, retranchée dans dix ans de mes capitaux, ne changeroit presque rien à l'état de ma fortune, et ne m'imposeroit que de très-foibles privations. Comment prévoir les calamités inouïes dont nous étions menacés? Certes, je ne prétends point justifier ces profusions de ma jeunesse; je les blâme, et je m'en accuse. J'en recueille des fruits trop amers, en songeant que quelques-uns de mes créanciers ont pu, depuis tant d'années, souffrir de mes dissipations, et recevoir quelque dommage des retards que les circonstances m'ont forcé, trop souvent, d'apporter dans le paiement des intérêts des sommes qui leur sont dues. Mon unique consolation est de penser que ce qui me reste de fortune, s'il n'est pas dissipé inconsidérément en poursuites, en frais de justice, et au détriment même de ces créanciers, est beaucoup plus que suffisant pour faire honneur à tous les engagemens que j'ai contractés. Chacun con-

noît assez les conséquences d'un premier dérangement, même dans les temps ordinaires : qu'on se figure ce qu'elles doivent être au milieu du renversement universel de l'ordre social, lorsque les ressources du débiteur s'affoiblissent, s'anéantissent de toutes parts, et que les besoins des créanciers augmentent par les mêmes motifs et dans les mêmes proportions; car, qui n'est pas à la fois débiteur et créancier? Le bouleversement de la fortune publique entraîne toujours, et par les conséquences les plus nécessaires, celui de toutes les fortunes particulières; et celles-ci ne sauroient se rétablir avec la même facilité, ou plutôt avec la même apparence de facilité, que la fortune de l'Etat; parce qu'enfin de nouveaux impôts, de nouvelles charges, des créations d'offices, de grandes suppressions, quelque oppressifs que soient les uns, quelque injustes que soient les autres, peuvent sans doute exciter quelques instans de vives réclamations, mais sont toujours justifiés aux yeux des gens de bien et des bons esprits, par la nécessité, le besoin, et souvent le salut de la chose publique, dont chacun sent bien que le sien dépend. Mais le particulier, isolé, foible, inconnu, qui vient à son secours? quelle force a-t-il pour repousser les injustes prétentions qui ne manquent jamais d'assaillir le malheur? Les lois mêmes,

qui fléchissent, et se modifient devant les grandes considérations d'intérêt public, s'élèvent plus rigoureuses et plus inexorables contre lui; comme si toute prétention d'être payé sans délai et sans accommodement, ne devenoit pas injuste et insoutenable aux yeux de la raison et des lois, du moment où le débiteur peut démontrer, avec bonne foi, l'impossibilité absolue où il est maintenant, par une cause indépendante de sa volonté ou de ses efforts, de s'acquitter envers ses créanciers! Et combien cet argument n'acquiert-il pas plus de force, lorsque cette impossibilité prend sa source dans les malheurs publics, le discrédit des valeurs nationales, la violation des titres les plus sacrés du droit de propriété, et la déloyauté du Gouvernement!

Je me jetai donc, avec toute la vivacité et toute l'imprévoyance de mon âge et de mon imagination, dans cette route de la vie, ornée alors de tant de fleurs, et qui dans peu alloit se trouver hérissée de tant d'épines. Je donnois des fêtes à la campagne; j'y invitois beaucoup de monde. Mon cœur n'étoit lié par aucun engagement: je n'en étois que plus dissipé et plus prodigue. Je prêtois à mes amis; et, pour achever ce tableau de mes folies, sans aimer le jeu, je me mis à jouer. Il existoit alors à Paris, sur les théâtres, et dans quelques so-

ciétés, une classe de femmes dont l'espèce est presque perdue aujourd'hui. C'étoit les femmes entretenues. Je crois les définir d'une manière assez juste, en les plaçant entre les femmes galantes et les filles publiques. Il y avoit entre elles de grandes nuances. Leur existence dans le monde dépendoit du choix de la société qu'elles réunissoient chez elles. Le petit nombre de celles qui faisoient une grande fortune, avoit ordinairement de l'esprit et le ton de la meilleure compagnie. C'étoit là sur-tout que, par le jeu, les présens, et l'assemblage de tous les genres de séduction, un jeune homme riche et sans expérience se ruinoit en peu de temps de fond en comble. Toutes les chroniques d'alors en présentent d'illustres et de nombreux exemples.

Ces sociétés, où je fus jeté par mes amis, augmentèrent mon goût pour la dissipation et les folles dépenses. Des avantages personnels, de l'esprit, de la gaîté, l'amour du plaisir, et, par-dessus tout, une facilité extrême, m'y firent accueillir avec empressement. Comme je ne négligeois pour cela aucun de mes devoirs; que je ne suivois pas avec moins d'assiduité mes cours de logique et de physique; que je rendois toutes les visites d'obligation, et que d'ailleurs mon père, absolument livré au soin de ses affaires, n'avoit l'habitude de me

voir qu'une ou deux fois par jour, et ne me demandoit aucun compte de ma conduite, ne se mêlant, lui-même, de rien de ce qui regardoit l'intérieur de sa maison, que M. R*** dirigeoit presque exclusivement, je n'éprouvois ni remontrances, ni reproches. Mes facilités à trouver à emprunter augmentoient tous les jours; et les gens d'affaires regardoient leurs placemens sur moi comme trop avantageux, pour ne pas garder le silence sur les engagemens ruineux qu'ils me faisoient contracter. Une seule fois, je ne sais par quelle méprise, une lettre-de-change de deux mille francs, au lieu de m'être présentée, le fut à mon père. Il refusa de l'acquitter, me fit appeler, et m'adressa quelques reproches. Je me justifiai le moins mal qu'il me fut possible. Je demandai, et j'obtins du porteur, quelques jours de délai, que j'employai à calmer mon père; et, lorsque ce délai fut expiré, il ne fit aucune difficulté d'acquitter la lettre. Je ne sais si ce n'étoit pas des fournitures de sellerie; mais je me rappelle fort bien que la somme étoit exorbitante pour le nombre d'objets fournis, et plus encore pour la qualité de ces objets. Cette circonstance me rendit plus circonspect, et je mis de jour en jour plus de mystère dans ma conduite.

Un des hommes avec lesquels je m'étois le

plus étroitement lié, quoiqu'il y eût entre nous une très-grande différence d'âge, étoit le comte de L***, connu par l'humiliante aventure qui lui arriva à l'un des bals de la Reine, d'où le Roi (à qui il n'avoit pas encore été présenté, quoiqu'il fût de naissance à l'être, et qu'il dût l'être en effet sous peu de jours) lui fit ordonner de sortir. On soupçonna bien alors qu'il y avoit quelque autre cause à une si extrême rigueur. Je l'ai toujours ignorée. Quoi qu'il en soit, et quelques torts qu'on ait pu imputer à M. de L***, il les a bien réparés, par la noblesse et la fidélité de son dévouement envers le Roi, lorsque des malheurs inouïs et si peu mérités sont venus frapper cet excellent Prince. J'appris, par M. de L*** lui-même, les nobles, mais infructueux efforts qu'il avoit tentés. L'estime de tous les gens de bien dut lui prouver qu'il étoit beaucoup plus grand d'oublier une offense, que de s'en venger. Je l'ai souvent entendu s'affliger de sa malheureuse affaire avec le comte de T***, qu'il avoit tué en duel quelques années auparavant. On avoit parlé très-diversement de cette affaire, et la réputation de M. de L*** en avoit beaucoup souffert.

M. de L*** étoit aimable, spirituel, de très-bonne compagnie, mais sans fortune, et rempli de tous les goûts ruineux. Il m'entraî-

noit à de grandes dépenses, auxquelles je n'étois que trop naturellement porté : mais j'étois si volontairement son complice, qu'il ne m'appartiendroit pas de l'en accuser.

Parmi les hommes dont j'apprécioìs le plus la société, je ne puis oublier M. de M***, maître des requêtes, qui, déjà dans un âge assez avancé, avoit conservé tous les goûts de la jeunesse, l'esprit le plus aimable et le plus brillant, et sur-tout la passion des femmes. Il entretenoit alors une petite actrice fort jolie du théâtre Beaujolois, au Palais Royal. Elle se nommoit Sara. Il m'en avoit parlé avec tant de feu, que je lui avois demandé de la connoître, ce qui, avec elle, étoit l'équivalent de tout autre chose. Il m'y mena : nous fîmes quelques soupers dans la charmante maison du D***, puis d'autres à Paris. M. de M*** étoit de la société intime de M. le duc D'***. Je l'ai revu à mon retour à Paris, en 1791 : il avoit perdu presque toute sa fortune. Pendant le cours de la révolution, il étoit resté fidèle à ses devoirs et à ses sermens, et s'étoit éloigné de son ami, dès que celui-ci avoit commencé à méconnoître les siens.

J'aurois beaucoup de peine à dire quelle impression faisoient sur moi tous les discours qui se tenoient dans le salon de mon père, et les événemens qui dès-lors préparoient la

chute de la monarchie. Il ne m'en est resté qu'un souvenir vague. J'étois jeune et Français : tout ce que j'entendois m'étoit étranger. En Angleterre, où l'esprit national est porté au plus haut point, l'étude des intérêts politiques et commerciaux forme une branche essentielle de l'éducation de tous ceux qui, par leur fortune, leur naissance, leur rang dans l'Etat, doivent un jour prendre une part active aux affaires. Ceux-là même qui, nés dans une classe subalterne, ne seront probablement jamais appelés au Gouvernement, se considérant à juste titre, par la nature de leurs institutions, comme les surveillans nécessaires des ministres, ne s'occupent pas avec moins de soin des matières politiques que ceux à qui le maniement des affaires doit être un jour confié. C'est ainsi que se forme, s'entretient et se perpétue cet amour du pays, si fort, si puissant, si exclusif en Angleterre, qui fait, à un degré égal, la sûreté du trône et celle des sujets. Mais cet esprit ne fut jamais connu en France.

Lorsque les premiers germes de la révolution, qui s'est développée depuis, vinrent à éclater, on y aimoit le Roi, on se plaignoit universellement de la cour et de la plupart des ministres; on admiroit ce qu'on appeloit alors l'héroïque résistance des Parlemens. Chacun

sembloit pousser de toutes ses forces au renversement de l'ordre établi ; et cependant on ne parloit que d'améliorations, d'économies, de sages limites à poser à l'autorité ministérielle. Tel étoit l'esprit public d'alors. Le caractère connu du Roi étoit, pour les cœurs qui s'ouvroient le plus difficilement à l'espérance, le gage de la félicité publique. Il n'y avoit, à cet égard, que peu de partage dans les opinions et dans les sentimens. Les plus clairvoyans commençoient cependant à craindre l'excès de sa confiance en des hommes réprouvés par l'estime nationale. Ses qualités les plus précieuses devenoient elles-mêmes, dans ces temps si difficiles, de justes sujets d'alarmes. Quelques choix ministériels les confirmèrent et les rendirent générales. Une fermentation universelle régnoit dans toutes les classes, et s'étendoit jusqu'aux extrémités du royaume. Elle y étoit entretenue par quelques assemblées d'États, tous les Parlemens, et presque tout ce qui appartenoit à la classe non privilégiée. L'armée, bonne jusque-là, commençoit à se diviser; il en étoit de même dans le clergé et dans la noblesse. Ceux qui devoient donner spécialement l'exemple de la fidélité, s'ébranlèrent. Dès ce moment, on dut croire que tout étoit perdu. Les grandes mesures qui

furent adoptées depuis coup sur coup, la convocation des Notables, celle des États-Généraux, ne laissèrent plus ce problème incertain que pour un petit nombre d'hommes de bonne foi, dont l'ordre public est le premier besoin, et qui n'aiment point à lire dans l'avenir ce qui pourroit troubler leurs jouissances et leur repos. Les esprits éclairés ne se firent point d'illusion, et jugèrent que l'époque d'une grande révolution étoit arrivée. Cette certitude étoit devenue dès-lors le sujet de tous les entretiens, de toutes les craintes, de toutes les espérances.

Je n'ai placé ici cette digression que parce qu'elle se lie à quelques circonstances de ces Mémoires, et que les événemens, qui se pressoient, décidèrent mon départ pour le L....... Mon père avoit une opinion fort modérée. Il portoit un tendre attachement au Roi, et s'affligeoit profondément des atteintes injustes dont on s'efforçoit, avec trop de succès, d'ébranler son autorité. Mon oncle, élevé dans les principes de l'obéissance, de la fidélité et de l'honneur militaires, portoit une exagération excessive dans toutes ses idées. C'étoit de ces élémens que se formoit l'opinion du salon, où il y avoit ordinairement assemblée les mercredis et les samedis. Les plus exaltés de ces

principes, que j'entendois débattre tous les jours, étoient devenus les miens; je m'y étois fermement attaché.

On a vu plus haut que mon père balançoit à me placer dans la magistrature ou au service, et que mon oncle et M. le comte de R*** insistoient fortement auprès de lui, pour le décider à m'acheter une sous-lieutenance aux Gardes. Les dangers auxquels il étoit facile de prévoir, dès ce temps-là, que le Roi pourroit bientôt être exposé, m'enflammoient du désir d'entrer à son service. Mon père n'hésita plus. C'étoit en mai 1789. Il y eut beaucoup de démarches à faire. Il falloit trouver une sous-lieutenance vacante, s'accorder sur les prix, et faire quelques autres arrangemens : tout cela ne put être l'affaire d'un jour. Enfin, à l'instant où toutes les difficultés étoient sur le point d'être aplanies, et qu'il n'y avoit plus en quelque sorte qu'à faire expédier le brevet, éclata la terrible journée du 14 juillet. Alors il fut impossible de songer à donner aucune suite à ce qui avoit été fait jusque-là; il fallut attendre. Mais très-peu de temps après, le régiment des Gardes Françaises ayant été licencié, toutes mes espérances s'évanouirent en un moment.

Il falloit cependant s'occuper du choix d'un état. Mon père revint à ses premières idées,

et il fut décidé que je partirois très-incessamment pour le L...... avec ma mère, qui depuis très-long-temps avoit le désir de revoir M....... ; que j'y ferois mon droit, afin de me mettre en état d'entrer dans une cour souveraine, et que l'on me laisseroit ensuite le choix de celle à laquelle je préférerois d'appartenir.

Nous partîmes en effet vers le milieu de l'année 1789. Je me résignai, sans peine, à suivre une carrière que je n'aurois pas embrassée d'inclination. Mais, avant de partir, il me restoit un aveu terrible à faire à mon père; c'étoit celui de mes dettes. La somme en étoit effrayante. Je m'adressai à son ami, M. de C*, qui commença par me dire, avec une sorte d'effroi, « qu'il n'oseroit jamais aborder cette » question. » Il le falloit cependant. Je le ramenai peu à peu : nous entrâmes en matière; je l'instruisis des offres des créanciers, dont pas un ne demandoit un remboursement immédiat, mais seulement des titres reconnus par mon père, des sûretés, et sur-tout le paiement des intérêts. J'étois épouvanté à la seule idée de faire moi-même un tel aveu. Mes dettes, en deux ans, s'étoient élevées à un capital de 104,000 fr. Près de quinze jours se passèrent après que j'eus fait, pour la première fois, cette ouverture à M. de C***, sans

que j'osasse lui en reparler. Je m'y décidai enfin. Sans me le dire, cet excellent ami avoit déjà fait auprès de mon père une tentative infructueuse; et, avant de m'en instruire, il vouloit en essayer une nouvelle, dont il espéroit plus de succès. Je ne m'apercevois que trop, depuis quelque temps, que le front de mon père étoit sévère et sombre : mais, comme j'ignorois qu'il eût été jusque-là question de rien qui me fût personnel entre son ami et lui, j'attribuois sa mauvaise humeur à une tout autre cause. Mon erreur ne fut pas de longue durée. Un jour, après dîner, M. de C* et lui me prirent à part. Je fus saisi d'un tremblement si violent, que mes jambes conservoient à peine assez de force pour me soutenir. Je sentois bien que l'orage alloit éclater : je m'efforçai de me raffermir, et de faire bonne contenance.

« J'aurois dû m'apercevoir plutôt, me dit » mon père avec le ton le plus sévère, de » toutes vos impardonnables extravagances. » Ce mot d'extravagances me rendit un peu de courage : c'étoit nne expression de colère, mais non pas d'indignation. « Je n'ignorois » pas votre conduite : je ne l'ai malheureuse- » ment connue que trop tard pour y mettre » ordre. Je ne vous ferai pas maintenant d'inu- » tiles reproches : le mal est fait; il est irrépa-

» rable. Mais je veux bien que vous sachiez, » qu'en faisant honneur aux engagemens que » vous avez pris, je ne prétends pas m'incom- » moder moi-même. Je verrai vos créanciers; » je prendrai avec eux le temps et les moyens » qui me seront nécessaires. Si mes proposi- » tions ne leur conviennent pas, je vous en- » verrai à L....... (C'est une terre fort triste, » et presque sans habitation, située en L.....) » Vous y passerez quatre ou cinq ans, avec » une pension de 600 liv., et vous irez ensuite » à M......., où j'ajouterai 600 autres livres à » celles-là. Avec 1,200 liv., vous aurez tou- » jours le nécessaire, étant d'ailleurs logé chez » votre mère, à qui je défendrai expressément » d'augmenter d'un sou votre pension. Je n'ai » rien de plus à vous dire : je vous ai parlé » sans colère. Mais vous devez sentir qu'il n'est » pas juste que, parce que j'ai eu le tort, inex- » cusable à la vérité, de placer en vous beau- » coup plus de confiance que vous n'en mé- » ritiez, je me trouve aujourd'hui victime de » cette même confiance. J'ai fait appeler vos » créanciers : leur réponse décidera de la » mienne. »

Il ne fut pas en mon pouvoir de proférer une seule plainte; je n'en avois ni le droit, ni la force. Je me retirai les larmes aux yeux, espérant toutefois que ce ne seroit là

qu'un

qu'une vaine menace, et que mes créanciers aimeroient beaucoup mieux de s'arranger à l'amiable avec mon père, que d'élever des difficultés qui l'auroient irrité sans rendre leur paiement plus prompt. Ce que j'avois prévu arriva. Après beaucoup de réclamations, on accéda à toutes les propositions qui furent faites par M. R***. Dix mille francs furent acquittés de suite, et mon père s'engagea à payer annuellement la même somme, au 1er juillet, jusqu'à l'entière extinction de mes dettes. Cet accommodement n'a eu son exécution que pendant quatre années. La chute rapide du papier-monnoie; l'effrayante diminution qu'ont éprouvée les propriétés territoriales; l'élévation des impôts, sans proportion avec les revenus; les opérations financières des assemblées; une confiance mal placée en quelques hommes qui, chargés de la construction d'une saline sur des terrains acquis à grands frais, se ruinèrent eux-mêmes, et entraînèrent en même temps mon père dans des dépenses qui excédèrent deux cent mille francs: tant de malheurs réunis, qui furent presque immédiatement suivis de sa mort, ne permirent pas de remplir les engagemens qui avoient été pris. Depuis cette époque, ils se sont aggravés de jour en jour, par l'effet des circonstances, et du discrédit

toujours croissant de quelques propriétés, dans lesquelles mon père avoit placé ses espérances, et ce qui lui restoit, il y a quinze ans, d'une grande fortune.

J'ai déjà dit que nous avions quitté Paris vers le milieu de l'année 1789. Un peu avant ce départ, M. R***, dont le frère étoit négociant à M....., avoit, sous quelque prétexte, prié mon père de lui prêter une somme de 75,000 francs, pour le compte de ce frère; faisant entrevoir que les intérêts en seroient exactement servis, et que le capital tout entier seroit remboursé avant la fin de l'année. Mon père ne fit aucune difficulté de faire ces avances, quelques considérables qu'elles fussent. Il est difficile de justifier un tel excès de confiance envers un inconnu, et sur la recommandation d'un homme dont on avoit beaucoup à se plaindre, car c'étoit évidemment à lui qu'il eût appartenu d'ouvrir les yeux de mon père sur ma conduite. La confiance dont il jouissoit dans la maison; le traitement qu'il y recevoit; la surveillance qu'il y exerçoit, lui en imposoient l'obligation plus particulièrement qu'à personne. Mon père, dont la bonté pour lui alloit jusqu'à l'aveuglement, ne fut frappé d'aucune de ces considérations. M. R*** ne fut point fidèle à ses engagemens; les intérêts annuels ne furent

point payés; et, lorsque l'époque du remboursement du capital fut échu, il trouva mille raisons pour l'éluder, et obtenir du temps. Mon père ne s'y refusa jamais. Enfin M. R*, qui ne m'avoit point encore quitté à M....., pria instamment ma mère de permettre qu'il se rendît auprès de son frère à M...., afin de presser auprès de lui la restitution des 75,000 francs; j'ai lieu de croire, par tout ce qui s'est passé depuis, qu'à cette époque les sieurs R*** ayant réussi à assurer cette somme, et n'ayant plus à craindre qu'à la suite des recherches qui auroient pu être ordonnées, si mon père eût jugé convenable de porter plainte contre eux, on en découvrît les traces, se réunirent, et vécurent ensemble des bénéfices de leur vol. Six ans après, lorsque je vins à M..... avec un caractère qui, sans être tout-à-fait public, me donnoit cependant une assez grande autorité, je trouvai dans cette ville, et je reçus dans une audience particulière, le S[r] R***, frère, celui-là même que je ne connoissois pas, et au nom duquel l'emprunt avoit été fait. Il étoit encore accusateur public près un tribunal de sang, de l'institution du comité de salut public; poursuivi comme terroriste, il étoit réduit alors à implorer ma protection, qu'il ne méritoit pas. J'avois depuis long-temps la preuve qu'il

étoit un voleur, et je venois d'acquérir celle qu'il étoit un assassin. La crainte de paroître à mes propres yeux céder au besoin de venger une offense personnelle, me rendit beaucoup plus indulgent à son égard, que je ne l'aurois été sans cette considération. D'un mot j'aurois pu le faire justement jeter dans les cachots; mais je n'avois pas des preuves suffisantes pour le convaincre de son crime envers mon père, et j'étois environné de tant d'hommes publics aussi coupables, que je ne crus pas devoir faire tomber sur lui le choix d'un exemple.

Peut-être remarquera-t-on, dans la suite de ces Souvenirs, un peu plus d'ordre dans les dates, que je n'en ai mis dans cette première partie. Quant à celui du travail, je n'y changerai rien; car je pense que la méthode, si indispensable dans des ouvrages didactiques, n'est pas même un mérite dans des Mémoires, qui, ainsi que je l'ai dit en commençant ceux-ci, ne sortent presque point du genre épistolaire, et n'ont, ainsi que lui, d'autre prix que la franchise et la liberté. Je regrette cependant de n'avoir pas sous la main quelques matériaux importans d'une histoire de Bonaparte que j'avois commencée il y a trois ans, dans un esprit beaucoup moins modéré que je ne la poursuivrois au-

jourd'hui. Ces matériaux sont restés en Italie, où je les ai fait redemander. J'avois mis à profit les derniers mois de mon séjour dans ce beau pays, pour y rédiger, avec une *liberté* qu'on ne trouvoit plus en France, la plupart des souvenirs que j'ai conservés de nos deux derniers gouvernemens. J'ai vu les événemens d'assez près, avec assez d'impartialité et de clairvoyance, pour garantir l'authenticité parfaite de mes récits. Je reviendrai plus tard sur ce travail, que son extrême intérêt ne me permet pas d'abandonner. Dans celui dont je m'occupe en ce moment, les notes dont je parle me sont moins nécessaires, parce que, n'ayant à placer dans ces Mémoires que ce qui peut se rattacher à moi d'une manière plus ou moins directe, j'aurai toujours, parmi ceux des événemens que j'ai recueillis, assez de matériaux pour ne pas recourir à des Mémoires secrets, qui seront publiés dans d'autres temps, et ne doivent point trouver leur place ici. Le lecteur observera plus particulièrement, dans la suite de ces Souvenirs, combien je me suis attaché à porter, dans le récit des affaires et des événemens politiques au milieu desquels je me suis trouvé comme auteur et comme témoin, l'expression des mêmes sentimens qui m'animoient alors, et des motifs qui déterminoient

mes démarches, auxquelles il me semble qu'aujourd'hui encore, si j'étois placé dans des circonstances pareilles, je n'aurois rien à changer.

Mon oncle quitta Paris un mois après nous. Il venoit de donner sa démission, et se retiroit dans une maison de campagne qu'il venoit d'acquérir, à trois lieues de M...... Avec des principes tels que les siens, il ne lui étoit plus possible de demeurer au service. Si l'état de sa fortune le lui eût permis, il étoit alors dans la ferme intention d'émigrer. Il s'étoit expliqué souvent avec moi sur ce point, et m'avoit inspiré la même envie. Je n'en ai jamais parlé à mon père. Seulement je me rappelle que je lui en écrivis de M...... Il eut la sagesse de me répondre : « Que, n'étant lié en aucune manière, et par aucun serment, au seul Prince » qui alors eût quitté la France, mon devoir » étoit de rester fidèle au Roi et à mon pays ; » et que la manière de leur prouver cette fidélité n'étoit pas de s'éloigner d'eux. Que, si » j'avois appartenu au service du Prince que » sa sûreté personnelle avoit peut-être forcé » de prendre la fuite, il n'étoit pas douteux » que l'honneur ne m'ordonnât de le suivre : » mais que, dans la position où je me trouvois, » sous la puissance paternelle, sans pouvoir » disposer de ma fortune, et sans expérience,

» il étoit convenable que je ne me séparasse » point de lui. Que d'après ces observations de » sa part, j'étois le maître de prendre la réso- » lution que je voudrois ; mais qu'une fois » parti, je ne devois plus compter sur ses » secours. »

Cette lettre, que je communiquai à mon oncle, mit un peu de froid entre lui et mon père. J'en fus vivement contrarié moi-même : mais il n'hésita point à me conseiller d'obéir ; et je demeurai.

Je faisois alors mon droit. En arrivant à M....., j'avois été présenté chez M. le comte de P***, dont mon père, et sur-tout mon oncle, étoient connus. Il me traita avec toute la bonté d'un père ; je me dévouai à lui avec une tendresse filiale. Je ne passois pas un jour sans le voir : sa table étoit la mienne. Ma jeunesse, mon enthousiasme, mon attachement à la cause du Roi ; les preuves que je ne cessois d'en donner, au risque de ma sûreté, et, bientôt après, de ma vie, augmentoient de plus en plus l'intérêt que daignoit prendre à moi ce noble et respectable vieillard. Il ne seroit pas en mon pouvoir de dire jusqu'où alloit pour lui mon tendre dévouement. Il redoubloit tous les jours, à l'aspect des humiliations dont quelques-uns des chefs de l'anarchie s'efforçoient de l'accabler. J'en étois le

témoin : j'aurois voulu en être le vengeur! Je ne concevois pas qu'on pût se faire un jeu cruel d'insulter, en un seul homme, tout ce que l'honneur, la fidélité, la noblesse, la bonté, réunissoient de plus sublime et de plus touchant. Ce souvenir émeut encore mon âme d'une généreuse indignation. Je la soulage, en donnant un libre cours à mes sentimens.

M. de P*** n'avoit ni un esprit brillant, ni un grand caractère; mais il étoit doué d'un sens très-droit, et d'une grande pénétration naturelle; toutes ses idées étoient justes. Il eût eu de la fermeté, si la Cour le lui eût permis. Je l'ai entendu, et sans doute quelques personnes, en lisant ces Mémoires, se le rappelleront avec moi, déplorer la foiblesse, l'inconséquence, l'insuffisance des mesures que ne cessoit de prendre et d'ordonner le Gouvernement, dans les dernières années de son existence. Sans doute il eût fallu savoir fléchir quelquefois; la prudence, la nécessité, les circonstances, l'ordonnoient ainsi : mais il ne falloit pas commencer par se laisser avilir. On s'en aperçut trop tard : il n'étoit plus temps.

Lorsque, six mois après la mort du Roi, je revoyois à Paris M. de P***, je ne pouvois me défendre de répandre des larmes. On avoit bien pu le dépouiller de ses grandeurs, de sa fortune, de son éclat, mais jamais de sa bonté,

Je l'ai vu dans les prisons de la Force, quelque temps avant que je fusse précipité moi-même dans les cachots de la terreur : son front avoit le même calme, son âme la même sérénité, que lorsqu'il présidoit les États d'une province où il étoit universellement chéri de tout ce qu'il y avoit d'hommes de bien. Ah! si cette ombre révérée et chérie peut m'entendre encore, je suis sûr qu'elle reçoit avec bonté ce foible hommage d'un cœur reconnoissant! Il est doux de louer les morts : rien de vil, rien d'intéressé, ne se mêle aux larmes qu'on répand sur leur tombe, et n'altère la pureté des regrets que l'on donne à leur mémoire!

Je reçus de M. de B***, alors Intendant de L......, l'accueil le plus flatteur. Madame de B*** étoit remplie d'attentions, de prévenances, de bontés, pour ceux qu'elle recevoit chez elle. Sans être belle, sa tournure étoit élégante, et il étoit impossible d'avoir dans l'esprit plus de grâce et d'amabilité. On ne pouvoit pas, à cet égard, réunir des droits plus incontestables à la succession de son oncle, M. de C***. Les cercles du Gouvernement et de l'Intendance offroient les plus brillantes réunions; l'étiquette n'en bannissoit pas la liberté. Il étoit difficile de rencontrer, ailleurs que dans des pays d'États, autant de richesses et d'éclat. Ces deux maisons étoient ouvertes

deux fois par semaine ; mais elles n'étoient pas les seules : celles de l'Évêque, du Premier Président de la Cour des Comptes, du Trésorier-Général des Etats, du Président G***, et plusieurs autres, dans la noblesse et le commerce, contribuoient à faire de la ville de M......, pendant l'hiver, et sur-tout pendant la tenue des Etats, l'une des villes de France les plus brillantes, et de la meilleure compagnie.

Mes études en droit n'étoient qu'une formalité inutile quant au fond, mais indispensable quant à la forme. Mon professeur, M. V***, me parloit beaucoup, et dans toutes les langues ; car, dans sa conversation, il mêloit alternativement le français, le latin, et le patois du pays. Je l'écoutois peu, et ne retenois rien. Nos conférences étoient semées d'anecdotes, de bruits de ville, de contes de toute espèce. Enfin, arriva l'époque où il fallut soutenir thèse pour prendre les grades. A trois ou quatre définitions près, je n'avois pas l'idée de ce que j'allois dire. J'exprimai mes craintes à M. V***, qui me rassura par ces seuls mots : « Bon, bon ; je serai là. » Il y fut en effet, et bien m'en prit, car ce fut lui qui soutint la thèse. Cette circonstance fut trop remarquable, pour que je n'en donne pas ici quelques détails. J'aurai désormais si peu d'occasions de dérider le front de mes lecteurs,

que je ne veux pas laisser échapper celles qui se trouveront au bout de ma plume. C'est encore une de ces dates qu'on me pardonnera facilement d'avoir oubliées. Il n'y avoit pas un an que j'étois à M...... C'étoit en 1790.

J'arrivai à huit heures aux écoles. J'attendis un quart d'heure mon professeur : assez inquiet de l'issue de l'exercice, je faisois diverses questions aux portiers, aux gens de la maison, sur la manière dont on procédoit à l'examen. Je cherchois à me rassurer ; enfin parut M. V***, et, peu de momens après, je vis se rassembler mon aréopage. Il n'y avoit parmi ces messieurs rien de noir que leurs habits. Leurs figures étoient riantes; j'en conçus un bon augure. M. V*** parloit à chacun d'entre eux ; je m'imaginai qu'il leur confioit le secret de mon ignorance ; je m'en trouvois un peu humilié, mais cependant plus à mon aise. J'ai lieu de croire que je ne me trompois pas dans mes conjectures. Je montai, enfin, sans trop d'émotion, dans ma chaire, ayant derrière moi mon fidèle professeur. On me fit quelques questions sur les points qui m'étoient un peu moins étrangers; je répondis avec mes définitions. Je fus fort applaudi; cela me donna du courage. J'éprouvai éminemment alors, que l'habitude de jouer la comédie, et, par conséquent, celle

de parler en public, m'étoient d'une très-grande utilité, en m'inspirant de la confiance. L'unique différence étoit, qu'au lieu de voir ici mon souffleur devant moi, je l'entendois derrière; j'étois bien sûr qu'il ne me laisseroit pas dans l'embarras. Lorsqu'on m'eut questionné sur le peu que je savois, on se mit à me porter des argumens sur ce que je ne savois pas; ici, M. V*** déploya la plus savante tactique. J'ouvrois à peine la bouche pour répondre, bien ou mal, à la question qui venoit de m'être adressée, que M. V*** prenoit la parole pour dire : « Attendez, » messieurs, voici comment la question doit » être posée; » et il la posoit en conséquence, puis il poursuivoit, faisant tout à la fois la demande et la réponse : « A cela, messieurs, » nous répondrons que, etc., etc., » Je n'avois qu'un signe de tête à faire, pour prouver que j'adhérois, sans restriction, à la réponse de mon professeur. La thèse, soutenue de part et d'autre, en fort mauvais latin, dura un peu plus d'une heure, sans qu'il y ait eu le moindre changement dans cette marche. Lorsqu'elle fut terminée, je descendis de la chaire aux grands applaudissemens de MM. les professeurs. M. V***, d'un air triomphant, vint me trouver, et me demanda « si je n'avois pas été fort content

» de moi? Je l'ai sur-tout été de vous, » lui répondis-je en riant. Comme il me parut enfin que tout cela se disoit fort gravement, je pris le parti d'être aussi fort content de moi-même; je ne crois pas qu'il soit possible de rien imaginer de plus plaisant que cette scène. Jesus depuis que les professeurs avoient publié par-tout, « que j'avois soutenu mon » examen avec beaucoup de distinction, et » qu'assurément je serois un jour un très- » bon magistrat. » J'avoue que je ne savois que penser de ces éloges; tout me prouvoit que ce n'étoit point une dérision, et cependant je ne pouvois me dissimuler à moi-même combien ils étoient peu mérités. Poison mortel de la flatterie, il est donc vrai que, depuis le trône jusqu'à la chaire du bachelier, vous pouvez corrompre les naturels les plus heureux! J'avois fini, à force de l'entendre répéter, par être bien persuadé que j'étois injuste envers moi-même, et que je m'étois jugé beaucoup trop rigoureusement. Le croira-t-on? ces éloges que, dans les premiers jours, je n'avois reçus qu'avec une sorte de honte, avoient tellement fini par me paroître légitimes, que je me croyois offensé d'entendre dire par des amis plus sincères, « qu'on » avoit été *assez* content de moi. » S'il est vrai qu'un intérêt s'attache à tout ce qui

appartient à l'étude du cœur de l'homme, pourquoi dédaigneroit-on des détails qui le peignent si bien ?

Je crus avoir pris une grande passion pour mademoiselle J. L***; ce dont je suis bien sûr, aujourd'hui encore, c'est de n'avoir jamais rien vu de plus joli, à seize ans. J'ai su depuis, par une de ses amies, que, sans lui avoir inspiré d'éloignement, elle n'avoit cependant jamais eu de goût pour moi. Le mien fut traité d'enfantillage. La suite a prouvé, pour cette fois, qu'on ne se trompoit guère. Lors de cette première effervescence de mes sens (car je mettrai de la franchise à ne pas lui donner un autre nom), une de mes plus vives jouissances étoit, lorsqu'à la fin du spectacle ou des assemblées, J*** rentroit chez elle, de m'esquiver quelques momens après, et de suivre les chaises ou la voiture; j'étois presque toujours en habit habillé, mais ce n'étoit pas un obstacle. Elle logeoit à un rez-de-chaussée, sur une des promenades les plus fréquentées de la ville; les fenêtres étoient défendues par de larges barreaux de fer. On oublioit souvent de fermer les volets dans l'intérieur; ou, si l'on y songeoit, on laissoit les fenêtres entr'ouvertes. C'étoit en été; j'accourois furtivement, et je montois sur le rebord de la fe-

nêtre, en me cramponnant fortement aux barreaux, pour assister à la toilette du soir. Elle duroit souvent une demi-heure. Vous qui me lisez, et qui avez eu dix-huit ans, aucun souvenir ne vous donne-t-il quelque idée de mes jouissances ? Je ne finirois point si j'expliquois tous les détails de ces toilettes, auxquelles ne se mêloit aucune contrainte. C'étoit pour moi un long délire ; il n'est pas douteux que je n'aie été aperçu quelquefois, quoique la promenade fût à une distance des fenêtres de vingt à vingt-cinq pas. Combien je maudissois les clairs de lune ! il falloit alors avoir les yeux par-tout, et cette précaution même étoit souvent insuffisante. Jamais je n'ai fait une lecture plus assidue des almanachs. Mon imprudence m'exposa, un jour, à un danger dont je permets de rire à mon lecteur, mais qui fut très-sérieux pour moi.

J'étois à mon poste ordinaire; il faisoit fort noir. La toilette du soir commençoit ; j'entendois avec inquiétude une voiture s'avancer; la crainte qu'elle ne s'arrêtât à la porte, et celle d'être surpris, me préoccupoient au point de ne pas voir ce qui se passoit dans la chambre à coucher. Tout à coup on s'avance précipitamment du côté de la fenêtre, où il est presque impossible que je n'aie été aperçu, et on la ferme avec violence. La surprise et

l'effroi me font abandonner les barreaux ; je tombe à la renverse, et à deux pas de la voiture, dont les chevaux étoient presque arrivés sur moi. J'ai dit que le temps étoit sombre ; cependant j'avois pu être distingué par le cocher, parce que la réflexion de la lumière de l'intérieur de l'appartement avoit jusque-là donné sur le chemin. Je fus debout presque aussitôt que renversé. Je crois qu'on avoit arrêté les chevaux, mais je ne fus pas tenté de m'en assurer. Je me sauvai comme un voleur, par les rues détournées ; mon épée s'étoit brisée dans ma chute, mais sans me blesser ; mon chapeau étoit resté sous les pieds des chevaux ; je l'y oubliai, et ne m'en aperçu que lorsque je me trouvai trop loin pour revenir sur mes pas. Je ne sais comment tout cela s'étoit fait ; en y repensant depuis, je n'ai jamais pu le concevoir. Presque mort de frayeur, et roué de la chute, j'arrivai à la maison, où je n'eus garde de parler à personne de ma mésaventure : je n'ai point ouï dire qu'il en ait été question, et moins encore qu'on ait porté aucun soupçon sur moi. Je crois inutile d'ajouter que jamais secret n'a été mieux gardé de ma part. Cependant, depuis cette époque, les fenêtres ont été soigneusement fermées ; et si, une ou deux fois, l'excès de la chaleur a forcé de les laisser

laisser entr'ouvertes, les rideaux ont toujours été exactement tirés, et attachés avec des épingles.

L'année 1790 fut très-heureuse pour moi, à M......; j'y satisfis mon goût le plus cher; celui de jouer la comédie. Deux troupes s'étoient formées presque en même temps: l'une, dans la société du commerce; l'autre, dans celle de la noblesse. Mes amis et moi, appartenions à toutes les deux. Les événemens politiques se précipitoient alors avec une si effrayante rapidité, que la première de ces sociétés ne put donner que quatre représentations, et la seconde, deux seulement. Les assemblées populaires, qui prenoient tous les jours de nouvelles forces et plus d'audace, nous menacèrent, et nous dénoncèrent comme formant des rassemblemens dangereux. L'un de nous, M. de B***, fut gravement insulté en se rendant un soir au théâtre de la noblesse, qui fut fermé dès le lendemain; et, quoique quelques-uns des directeurs des mouvemens populaires appartinssent à la classe des négocians, le théâtre du commerce eut le même sort peu de jours après, parce que les opinions de mes amis et les miennes étoient en opposition avec celles des dominateurs du jour. Nous jouâmes au théâtre du Cannau, dans l'hôtel de M. le procu-

reur-général, le *Mariage secret*, et une folie de *Collé*, intitulée, *Cocatrix*; et, sur celui de madame de P***, l'*Inconstant*, le *Barbier de Séville*, les *Fausses Infidélités*, *la Dot*, la *Fausse Magie*, *Renaud d'Ast*, et quelques autres pièces. Cette dernière troupe étoit excellente. Des répétitions plus nombreuses avoient sur-tout développé les talens de nos actrices à un point surprenant. C'est particulièrement dans ce genre d'amusemens, qu'on peut remarquer combien l'intelligence des femmes est supérieure à la nôtre en finesse et en grâce. Tous nos plaisirs finirent avec celui-là. Il n'y eut plus que quelques froides réunions; encore même ne se soutinrent-elles pas long-temps. Toute conversation y devint impossible, parce que les hommes qui avoient le pouvoir ou l'influence ne souffroient plus qu'on pensât ou qu'on s'exprimât autrement qu'eux.

Nous étions un soir chez M. le comte de P***. Arrive le chef du parti populaire, que je ne désignerai point autrement. On ne l'attendoit pas. Il apportoit ses journaux, ses nouvelles, et l'impudence accoutumée de ses manières. « Savez-vous bien, M. le comte, » dit-il tout-à-coup, que votre autorité est » f...., et qu'il ne vous reste rien de mieux à » faire que de f..... le camp? » Tout le monde

resta interdit à cette sortie. Nous voulions jeter l'orateur par les fenêtres : M. de P*** s'opposa à toute violence, et répondit, avec une modération admirable : « Je partirai, » quand le service du Roi n'exigera plus ici » ma présence, et que ses ordres me rappel- » leront. » Le misérable qui l'avoit insulté resta confondu, et ne sut que répondre. Il se retira quelques momens après. Tout le monde avoit imité la sagesse de M. de P***, et gardé le silence.

Peu de jours s'étoient écoulés depuis cette scène de scandale, lorsque M. de P*** reçut les ordres qu'il attendoit. Il partit aussitôt, laissant la province abandonnée à l'influence de quelques hommes insensés, égarés, ou méchans.

Peu de temps après ce départ, commencèrent à s'organiser, sur tous les points du Midi, et spécialement dans la ville de M......, ces compagnies d'hommes, ou fanatiques, ou scélérats, connues sous le nom dérisoire de *Pouvoir exécutif.* Rien n'étoit sacré à ceux qui en faisoient partie. Comme ils se plaçoient par la force au-dessus des lois, les lois étoient sans action sur eux. Les asiles, les propriétés, la sûreté des personnes, ils violoient tout. Ils commettoient les excès les plus horribles, au milieu de la voie publique.

Ce n'étoit pas assez pour ceux qui dirigeoient ces coupables mouvemens, qui jusque-là n'avoient été que partiels; ils voulurent en exciter un qui fût général, afin de rendre la terreur universelle, et forcer à la fuite ou au silence les citoyens dont ils redoutoient le plus le courage ou la fermeté. Pour y réussir, on affecta des craintes sans fondement. On prétendit que les royalistes et les aristocrates formoient des rassemblemens, qu'il falloit prévenir. Cette tactique coupable a toujours réussi. On doubla les postes; on provoqua ceux-là même dont on affecta d'avoir tout à craindre; et, vers la fin de mai ou les premiers jours de juin 1791, plusieurs citoyens irréprochables furent désignés à la proscription. De ce nombre étoit le Président de B***, avec lequel j'étois étroitement lié. Il reçut, en se retirant chez lui, un coup de feu, qui, tiré de très-bas, et de nuit, lui brisa la cheville, lui traversa le pied, et l'estropia pour le reste de sa vie. Cet infortuné jeune homme n'a pas survécu long-temps à ce premier malheur. Destiné à hériter d'une fortune de cinquante mille écus de rente, il a péri, deux ans après, sur l'échafaud : digne des regrets de tous ceux qui l'avoient connu; digne sur-tout des miens, par le tendre attachement qu'il avoit toujours eu pour moi.

Depuis quelque temps, j'étois prévenu que je courois des dangers; que je devois être attaqué dans les rues, sur la route de la maison de campagne de mon oncle, chez lequel j'allois deux fois par semaine, ou même dans la propre maison de ma mère. Je n'avois pas attaché une grande importance à ces avis, quoiqu'ils me fussent donnés par des personnes à portée d'être bien instruites, et qui, malgré la différence de nos opinions, me témoignoient un attachement sincère. Cependant ces avis se multiplièrent à un tel point, ils furent tellement circonstanciés, tout concourut tellement à me démontrer que ma vie en dépendoit, qu'il n'y eut plus à balancer. Ma mère me pressa instamment de partir. Sa tendresse pour moi étoit à une épreuve cruelle : elle le sentit, et n'hésita pas.

Un de mes amis, le chevalier de N***, se rendoit alors à Paris, où il ne devoit s'arrêter que peu de temps, pour passer ensuite à l'armée des Princes. Nous convînmes de faire route ensemble, avec nos domestiques. Je laissai peu de regrets à M...... Les excès qui se commettoient tous les jours sous nos yeux, ceux, plus grands encore, dont on y étoit menacé, devoient nous faire considérer comme un moment de délivrance celui où nous quitterions le L...... Nous pressâmes donc nos

préparatifs. Ils furent terminés le 15 juin, et le 17 nous partîmes. J'eus un vif chagrin de m'éloigner de ma mère, que l'habitude de vivre ensemble, dans une intimité plus grande encore qu'elle ne l'avoit été dans ma première jeunesse, m'avoit rendue plus chère de jour en jour. Le plaisir de retourner à Paris, quelque attrait qu'il eût pour moi, ne me faisoit point oublier la perte que j'allois faire; mais, peut-être, en affoiblissoit-il le sentiment. J'étois loin, cependant, de me livrer à mes chimères de bonheur, comme cela m'étoit ordinaire. Je ne sais si les évènemens passés, et ceux qui s'annonçoient dans l'avenir, n'influoient pas déjà sur mon caractère; mais j'avois perdu une grande partie de mon enjouement.

Notre voyage s'annonçoit heureusement. Le chevalier étoit beaucoup plus gai que moi. Nous nous arrêtions le soir, et pour dîner. Nous faisions fort bonne chère. On ne nous avoit demandé qu'une seule fois nos passeports, au Saint-Esprit. Nous avions passé Lyon, et nous traversions la Bourgogne, lorsque, à Chagny, nous remarquâmes un grand mouvement. Tous les corps-de-garde étoient sur pied; une grande agitation se peignoit sur les visages; la garde nationale occupoit tous les postes, et les habitans se portoient, avec

une curiosité inquiète, sur le passage des voitures, pour y examiner les voyageurs. Comme nous arrivions du Midi, nous inspirâmes moins de défiance : aussi se contenta-t-on d'exiger la présentation de nos passe-ports, de nous demander si l'on étoit tranquille sur la route? d'où nous venions? où nous allions? qui nous étions? si nous étions patriotes? Il avoit fallu nous arrêter, jusqu'à ce que nos passe-ports, qui avoient été portés à l'hôtel-de-ville, eussent été visés, et nous fussent rendus. Nous attendîmes une heure au moins. Enfin, des membres de la société populaire nous les rapportèrent. La qualité de Capitaine de Cavalerie, et celle de Chevalier de Malte, exprimées sur le passe-port de N**, n'étoient pas des recommandations très-patriotiques, et avoient excité de violens soupçons. Le maire avoit refusé de les viser, si nous ne nous présentions nous-mêmes. On vint nous faire l'invitation de nous rendre à la société populaire, où le maire les avoit apportés. N*** me dit alors : « Tu parleras » pour nous deux : je ne saurois que dire à » ces b......-là. Que veulent-ils de nous? » Je l'engageai à se contraindre, et à me laisser faire. J'affectois de la tranquillité, quoique mon inquiétude fût extrême. La correspondance de N*** étoit dans la voiture; elle pou-

voit nous perdre : un habit d'uniforme de l'armée de Condé étoit enfermé dans la vache. Si nous n'eussions payé d'effronterie, avec les dispositions que nous remarquions dans les esprits et sur les visages, nous n'eussions pas échappé à une perquisition, et nous aurions été infailliblement mis en pièces par le peuple. Nous nous laissâmes donc conduire à la société populaire, en nous faisant raconter tous les détails du départ du Roi et de son arrestation, que nous ne savions que depuis quelques momens.

Lorsque nous arrivâmes dans la salle, toute discussion fut interrompue. Le président nous répéta les mêmes questions qui nous avoient été adressées à la poste. Nous y répondîmes avec le même sang-froid, en y mêlant quelques-uns de ces mots qui ajoutent une si grande énergie à la conversation. La direction que nous suivions indiquoit assez qu'on ne devoit pas nous considérer comme des gens qui prenoient la fuite par suite des derniers événemens, puisque, au contraire, c'étoit à Paris que nous nous rendions. La proposition fut faite, devant nous, de faire la recherche de nos papiers; mais elle n'eut aucune suite. On trouva que nos passe-ports étoient en règle, que nos réponses étoient satisfaisantes, et que notre patriotisme étoit suffi-

samment prouvé. On nous invita même aux honneurs de la séance. Nous frémissions, N** et moi, d'être forcés de les accepter; mais il ne nous convenoit pas de nous en défendre. Nous observâmes seulement à un voisin : « Qu'il étoit bien tard; que les voyageurs ont » rarement du temps à perdre; que nous nous » tenions très-honorés de l'accueil de la so- » ciété, et de la distinction flatteuse qu'elle » vouloit bien nous accorder. » Ce voisin se montra le plus obligeant des hommes, en faisant part à l'assemblée de notre sensibilité et de notre embarras. On décida, sur sa proposition, que nous étions autorisés à continuer notre voyage. On nous pria d'accepter deux diplômes, en nous engageant à ne jamais nous mettre en route sans nous être munis de ceux de la société à laquelle nous appartenions. Nous le promîmes de grand cœur. L'essentiel étoit de nous sauver promptement du guêpier dans lequel nous avions été jetés. Enfin, on nomma quatre commissaires, qu'on chargea de nous ramener à notre voiture; de demander pour nous au peuple passage, sûreté et protection, et de nous faire donner des chevaux. Nos gens nous assurèrent, lorsque nous fûmes de retour, qu'il étoit temps que nous arrivassions; que déjà le peuple commençoit à s'impatienter; qu'il disoit : « Que nous étions

» des scélérats, complices de la fuite du Roi; » qu'on nous interrogeoit à la société popu- » laire; et que, si nous étions coupables, on » feroit bonne justice de nous, et des coquins » qui nous accompagnoient. » John (c'étoit le valet de N***,) et Lapierre (c'étoit le mien,) étoient mourans de peur, quand ils nous revirent; et l'escorte d'honneur qui nous accompagnoit, leur avoit fait croire, au premier moment, que c'en étoit fait d'eux et de nous. Un instant suffit pour les désabuser.

Le reste de notre voyage fut parfaitement tranquille. Nos passe-ports ne nous servirent plus à rien; à peine nous les demandoit-on : mais nos diplômes nous assurèrent par-tout respect et protection. L'empire de la loi étoit méconnu universellement. Dès ce moment, jusqu'à leur destruction totale, l'autorité n'a plus cessé de résider, exclusivement par le fait, dans les sociétés populaires.

Nous arrivâmes à Paris le 25 juin au soir; nous trouvâmes la ville sombre, morne et silencieuse; les événemens qui venoient de s'y passer, y avoient produit une impression douloureuse et sinistre. C'étoit le troisième acte de la terrible tragédie qui se jouoit alors, et qu'on peut diviser en cinq actes. Le 14 juillet; le 5 et 6 octobre 1789; le 21 juin 1791; le 10 août 1792, et le 21 janvier 1793.

J'eus un grand plaisir à revoir mon père, mais je le trouvai plongé dans l'abattement, l'inquiétude et la douleur. Le sort du roi l'alarmoit vivement. Quoique les sentimens de la majorité de l'assemblée fussent connus, il étoit difficile de prévoir jusqu'à quel point les factieux, dont l'audace et l'influence croissoient de jour en jour, auroient le pouvoir de porter l'effervescence populaire. Mon père donna à N*** un appartement auprès du mien. Nous passâmes ensemble quelques semaines; il régla ses affaires, et partit pour l'Allemagne. Sa destinée fut étrange; après avoir fait long-temps la guerre dans l'armée des princes, il trouva, en 1795, les moyens de rentrer en France. Il y épousa une veuve, jeune et jolie, qui possédoit des biens considérables dans l'Inde. Il en fit le voyage avec elle, et devint propriétaire d'une grande fortune; mais à son retour, et lorsque rien ne manquoit à son bonheur, il mourut sur le bâtiment qui le ramenoit en Europe.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE.

SECONDE PARTIE.

Ecrire ses souvenirs pendant les révolutions, dans les temps qui les suivent, ou même pendant les agitations des gouvernemens régulièrement constitués, n'est pas toujours une démarche sans but, sans intérêt, sans utilité. C'est une sorte de testament politique dans lequel chacun peut consigner ses actions, ses faits justificatifs, ses pensées et ses erreurs, pour en rendre juges ses contemporains, et transmettre à ses enfans, à sa famille, ou à ses amis, un héritage honorable. N'est-on pas, d'ordinaire, mal jugé dans les révolutions ? L'ordre des idées n'y est-il pas interverti comme celui des choses? Les faits, les démarches les plus simples, souvent même les plus nobles, n'y sont-ils pas sujets aux interprétations les moins favorables, quelquefois les plus perfides, presque toujours les moins justes ? Combien de gens, tranquilles au fond de leurs cabinets, dont ils ne sont jamais sortis, au milieu de nos troubles civils, attentifs aux événemens ! Résignés et dociles à tous les gouvernemens qui se sont

succédés pendant vingt-cinq années! Toujours prêts à justifier les hommes en pouvoir; à les honorer et même à les servir, n'accusoient-ils pas dès-lors d'exagérations, d'imprudence, de coupable audace, et presque de conspiration, quelques hommes énergiques, qui ne se montroient, dans ces temps de danger, imprudens, insensés, ou audacieux (ainsi qu'il plaisoit à la timidité de les appeler), que parce que, au péril de leur propre tête, ils vouloient préserver du retour d'un régime abominable, ceux-là même qui les proscrivent aujourd'hui, avec autant d'ingratitude que d'injustice. Mais pourquoi s'en étonner ? chacun prononce d'après ses intérêts personnels, et ses passions particulières, lorsque toutefois c'est d'après lui-même qu'il prononce. Le plus souvent, les jugemens que l'on porte sur les hommes que l'on connoît peu, se forment de l'opinion d'autrui. A ces époques éloignées, les premières impressions se reproduisent; on ne sait à qui on les doit; avec le désir d'être juste, on est dans l'impossibilité de l'être, parce qu'il ne dépend plus de soi de bannir des préventions qu'on a reçues dès long-temps, qui se sont fortifiées, qu'on croît être le résultat d'un corps de preuves puissantes, lorsque souvent elles ne furent, dans leur principe, que l'effet d'un moment

d'humeur, de jalousie, de rivalité ou d'erreur, de la part de celui qui les a communiquées. Plus la personne qui a reçu ces impressions premières a d'influence, d'alentours et de pouvoir, plus le mal acquiert de consistance et d'étendue; et tel est souvent injuste pour celui qui n'est plus, parce qu'il ne l'a connu que par la clameur publique, qui lui eût accordé toute son estime, s'il eût été à portée de le juger sur des faits constans et des preuves irrécusables. C'est ce qui me fait attacher une grande importance personnelle à la seconde partie de ces Mémoires. Si les explications que j'aurai lieu d'y donner, ne détruisent pas, jusques dans leur racine, une foule de bruits aussi absurdes qu'odieux, créés par la méchanceté, et propagés par l'ignorance et par l'erreur, je me sens tout le courage, toute la force d'âme nécessaires pour m'élever au-dessus d'eux, et mépriser une opinion injuste, qui ne pourra plus m'atteindre, du moment où il ne tiendra qu'à ceux qui me liront, de connoître la vérité. S'ils persistent dans une erreur volontaire, leur suffrage cessera d'être de quelque prix pour moi. Je suis assuré que, pour être bien jugé, je n'ai besoin que d'être bien connu; mais c'est là précisément que sera toujours la difficulté. Le fanatisme de la prévention

conduit nécessairement à celui de la haine, et la haine n'examine rien, ou plutôt elle admet tout ce qui accuse, et rejette tout ce qui justifie. L'amitié, quand elle est sans courage (et presque toutes les amitiés deoe temps n'ont pas d'autres caractères), ou se borne à gémir sur l'injustice, ou se laisse entraîner par elle, et finit quelquefois par la partager, sans oser se l'avouer à elle-même. Elle est ainsi beaucoup plus funeste que la haine, parce que ceux qui veulent juger sans prévention se défient de celle-ci, et attendent, pour fixer leur opinion, que l'amitié ait parlé à son tour; mais si alors l'ami timide, dans la crainte de se compromettre lui-même avec une opinion puissante, dont il connoît cependant toute l'injustice, se tait, ou ne défend que pour ne pas paroître manquer à un devoir, l'homme impartial, et qui veut être équitable, ne doit-il pas indispensablement conclure de cette conduite équivoque, si peu digne d'un caractère élevé, que celui qu'accuse l'opinion est coupable en effet, puisque l'amitié elle-même le sacrifie? Qu'on suive, sans frémir, s'il est possible, les conséquences d'une telle foiblesse, et qu'on dise si l'amitié qui abandonne n'est pas mille fois plus dangereuse, en ce cas, que la prévention ou la haine qui poursuivent! Vous tous qui, à quelques

époques et dans quelque rang que ce soit, avez été tour à tour, et dans tous les partis, victimes de l'injustice de l'opinion, réunissez-vous pour me répondre, et dites si, dans des situations diverses, vous n'avez pas éprouvé, une fois au moins dans votre vie, le besoin de repousser des préventions injustes ou des bruits calomnieux, en vous montrant tel que vous êtes à l'opinion publique.

Il m'étoit impossible, à mon retour à Paris, de songer au choix d'un état. L'ordre social ancien étoit détruit; celui qu'on croyoit élever, n'existoit pas encore. L'armée, la magistrature, la finance, n'offroient qu'un chaos impénétrable à toute idée de raison et de justice. Une constitution avoit été donnée à la France, au milieu des convulsions de l'anarchie; mais le roi et quelques hommes de bien, quoiqu'ils en sentissent toutes les imperfections, étoient peut-être, dans le royaume, les seuls qui en désirassent sincèrement l'exécution, parce qu'ils la considéroient comme une digue au débordement des systèmes, des vengeances et des prétentions. Les personnes exagérées dans tous les partis la rejetoient unanimement; les uns n'y voyoient plus la royauté; les autres n'y apercevoient pas encore la république. Au milieu de tant de mouvemens contraires, les gens de bien se bor-

noient

noient à aimer, à plaindre, à environner le roi. Il étoit impossible que le spectacle de ses malheurs et de sa résignation n'exaltât point, jusqu'à l'enthousiasme, l'attachement qu'on lui portoit. Jeune, plein d'ardeur et de sensibilité, je l'éprouvois plus que personne. Son palais étoit ouvert à tout le monde; des misérables abusoient de ce privilége pour venir l'y insulter. Ces affronts, qui se renouveloient tous les jours, inspiroient l'indignation la plus profonde à tous ceux qui n'avoient pas perdu tout sentiment d'humanité et d'honneur : à la vue de tant de bassesse, on rougissoit d'être Français. De là se formèrent sans projet, sans dessein, sans autre but que d'entourer le roi de surveillance et de dévouement, ces réunions de sujets fidèles qu'on n'eut pas honte de dénoncer *au peuple* comme des rassemblemens coupables, armés contre lui. De là, ces journées fatales où tant de violences furent exercées, dans le palais et sous les yeux du roi, contre les plus dévoués de ses amis et de ses serviteurs. Depuis mon retour, j'avois l'honneur de partager leurs dangers. L'infortuné monarque avoit daigné m'apercevoir, et distinguer mon zèle. Dans ce cas, l'expression de son regard devenoit plus touchante. Il sembloit dire: « Vous m'ai» mez donc, malgré mes malheurs? » Je ne

H

manquois pas, un seul jour, de me trouver à son passage et à sa messe. Il est impossible d'avoir approché Louis XVI dans ces derniers temps, et de n'avoir pas conservé pour sa mémoire la vénération la plus religieuse. On juge bien que toute étiquette étoit bannie de sa Cour, ou plutôt il n'y avoit plus de Cour. Ce n'étoit plus qu'un père malheureux, au sein d'une famille éplorée. Pour lui appartenir, il suffisoit de montrer une âme sensible. Le respect de la dignité, à qui l'infortune imprimoit un caractère presque divin, ne permettoit pas de parler; mais chacun s'efforçoit de faire comprendre, par ses regards, ce qui se passoit dans son âme. Il étoit rare qu'on ne fût pas entendu. Ce langage muet avoit reçu, de la nécessité, une étonnante perfection. Qu'elles sont loin de cet hommage que les cœurs généreux rendent à l'infortune auguste, ces démonstrations exagérées d'un zèle feint, dont de lâches flatteurs ne cessent d'enivrer le pouvoir absolu!

Ce fut vers le milieu de l'année 1791, que se forma une liaison très-étroite entre le marquis de C*** et moi. Nous nous trouvions habituellement au théâtre de Monsieur. Nous avions la même passion pour la musique italienne, les mêmes opinions politiques, et presque le même genre de vie. Un peu plus tard,

nous nous rencontrâmes à l'imprimerie du *Journal de la Cour et de la Ville*, dans lequel nous faisions, l'un et l'autre, insérer un grand nombre d'articles. M. de Saint-M**, si connu par son *Agonie*, et qui mérite de l'être davantage par la noblesse de son caractère et son esprit aimable et enjoué, étoit un de nos commensaux littéraires. C*** donnoit chez lui des concerts charmans, les jeudis de chaque semaine. Mandini, Viganoni, Simoni, venoient y déjeûner : ils y chantoient. Il n'y avoit là ni prétentions, ni rivalités. M. de R*** y assistoit quelquefois; alors les déjeûners étoient précédés de lectures : on sait quel étoit le charme des siennes. Pour rendre ces réunions plus fréquentes, je pris aussi un jour : ce fut le samedi. Elles se composoient des mêmes personnes, et duroient ordinairement de midi à cinq heures. Nous apprîmes à connoître ainsi, par fragmens, tous les chefs-d'œuvres de la musique italienne. Je les ai reconnus depuis, pendant les deux années que j'ai passées dans leur belle patrie; mais rien n'a pu effacer le souvenir de ces premières impressions : d'ailleurs, l'Italie n'a plus de talens comparables à ceux des artistes que je viens de nommer; il sera même fort difficile de trouver à l'avenir une réunion aussi parfaite.

Lorsque le théâtre de Monsieur s'étoit formé à Paris, la société existoit encore dans tout son éclat. Les entrepreneurs de cet établissement, bien sûrs de leur succès, n'avoient épargné ni dépenses, ni sacrifices, ni voyages, pour réunir sur un seul point les artistes italiens les plus habiles, qui étoient alors dispersés en Europe. Ils avoient réussi au-delà de leurs espérances; le théâtre de Monsieur devint supérieur à tous les théâtres de l'Italie, et acquit une grande et juste célébrité. Il s'est soutenu à Paris aussi long-temps que les arts ont pu s'y soutenir eux-mêmes. Lorsqu'enfin la barbarie les a compris dans la proscription générale, ils ont quitté la France. Quelques années après, les artistes italiens ont été rappelés par le Gouvernement consulaire, et se sont établis successivement sur le théâtre Olympique, et sur celui de la rue de Louvois: mais ces nouvelles troupes étoient loin de valoir celle de 1791. Celle qui les a remplacées aujourd'hui paroît supérieure à tout ce qu'on a vu en France depuis cette époque; mais elle ne fera jamais oublier les prodigieux talens des Mandini, des Viganoni, Raffanelli, Simoni, Morichelli, etc., etc. Puissent-ils renaître en Italie, par le retour des Gouvernemens sous lesquels ils s'étoient formés!

La vie que je menois à Paris étoit beaucoup

plus heureuse qu'on ne pourroit se le persuader, en se rappelant les circonstances où l'on se trouvoit. Mon père, au milieu de ses craintes, agissoit comme s'il n'en concevoit aucune. Il ne prenoit point de précautions pour sauver sa fortune : il n'achetoit rien : il calculoit la ruine prochaine de l'État, et plaçoit encore dans les fonds publics. Ma pension étoit alors de trente louis par mois, uniquement applicables à mes menus plaisirs. Je ne jouois point, je ne faisois point de dettes. Les anciennes étoient successivement payées, d'après les arrangemens pris avec mes créanciers. Je vivois quelquefois chez le restaurateur. J'avois deux chevaux et un carrick : c'étoit là ma seule forte dépense. Celle du spectacle est peu considérable pour toute personne très-répandue à Paris : tous les jours, elle a plusieurs loges à sa disposition. J'usois peu des miennes, parce que nous allions régulièrement, C*** et moi, à l'exception des deux jours de la semaine qui étoient réservés à la Comédie Française, au balcon du théâtre de Monsieur, qui, depuis le départ de ce Prince, avoit pris le nom de *Théâtre Feydeau*.

Paris offroit alors un assez étrange phénomène : c'étoit celui d'un assez grand nombre de jeunes gens, qui, souvent sans autre nom que celui qu'ils usurpoient, et sans autre res-

source connue que celle du jeu, faisoient une dépense annuelle de 2 à 300,000 fr. A ces aventuriers s'étoient jointes des personnes de marque, mais diffamées, qui, trouvant le métier assez bon, se livroient au même genre d'industrie. L'Assemblée Constituante, pour mieux assurer l'exercice de la liberté individuelle, avoit fini par dissoudre tous les liens sociaux, en détruisant l'autorité tutélaire d'une sage police. Il n'existoit plus ni surveillance, ni moyens de répression. C'étoit donc sur les faux assignats que cette association avoit fondé sa fortune. Il a été prouvé depuis qu'il en existoit une fabrique à Passy, une à Vincennes, et d'autres encore. On a évalué à plusieurs millions les sommes de cette fausse monnoie qui ont été mises en circulation. MM. de B***, de M***, de K***, de W***, n'avoient pas d'autres moyens d'existence; et personne n'ignoroit que le plus riche d'entre eux ne jouissoit pas de plus de 1,200 liv. de revenu. Je ne me départirai point, même à leur égard, du système général que j'ai adopté dans tout cet ouvrage : ceux de mes lecteurs qui auront vécu avec eux dans ce temps-là, les reconnoîtront sans doute aux initiales de leurs noms : je ne les indiquerai pas autrement, par considération pour leurs familles. Ceux que je viens de désigner ont tous péri

sur l'échafaud, convaincus du même crime. Ce n'est que long-temps après leur mort que j'ai appris les causes de leur opulence. Il faut avouer, cependant, qu'on avoit peu d'estime pour eux dans la bonne compagnie. Ils vivoient presque toujours entre eux, chez des filles entretenues, et dans des maisons de jeu justement suspectes.

Dans un club de Paris, où se réunissoient, sans acception d'opinion, les personnes les plus distinguées par leur nom, leur état dans le monde, et leur fortune, je rencontrois habituellement M. de M***, avec lequel je formai une liaison particulière. Sa fortune étoit immense. Il étoit banquier, et associé de la maison T***, de Londres. Quoiqu'il ne fût pas marié, sa maison et sa table étoient les meilleures de Paris. De jour en jour, l'émigration devenoit plus effrayante. Par crainte ou par nécessité, on s'éloignoit de Paris, où l'on présageoit, à tout moment, de grands malheurs. On refluoit dans les provinces, où bientôt l'on n'alloit pas trouver plus de sûreté. De M*** étoit propriétaire au B...-M... d'un très-bel établissement, connu sous le nom de *la Verrerie*. Nous songions déjà à nous y retirer, si les événemens nous forçoient un jour de quitter Paris, et comme si alors il pouvoit être possible d'espérer quelque part

un asile contre les violences qu'on auroit à redouter dans la capitale.

Ainsi se passoit ma vie. Mon père, dont les opinions étoient bien connues, et se trouvoient en opposition avec le parti dominant, éprouvoit tous les jours, dans l'administration des domaines, des désagrémens qui, joints à la tournure que prenoient les affaires, le décidèrent bientôt à donner sa démission, et à se retirer en L....... Cette démission ne fut point acceptée. Il jouissoit, dans cette administration, et dans le public, d'une réputation de délicatesse et d'honneur trop méritée et trop bien établie; ses services, d'ailleurs, étoient trop anciens et trop distingués, pour que l'administration ne sentît pas combien cette retraite, dont les motifs n'étoient point ignorés, lui seroit injurieuse. On offrit donc à mon père la place équivalente à celle qu'il occupoit à Paris, en L........ Par là, son but lui parut rempli. Il se rapprochoit de sa famille et de ses biens: il accepta, et partit.

Je restai donc seul à Paris. Je crus que mon indépendance alloit gagner beaucoup à quitter l'hôtel que j'avois occupé avec ma famille depuis mon enfance. Je cessai de l'habiter, et je pris un logement à l'hôtel d'Angleterre, dans la même rue, et à très-peu de distance.

Je continuois à voir quelquefois mon ancienne amie, L. de C***, qui s'étoit mariée pendant mon absence, et pour laquelle j'avois conservé les sentimens les plus tendres. Cependant l'aspect de Paris devenoit tous les jours plus sombre; on ne se voyoit que pour se communiquer ses alarmes ou ses malheurs particuliers. L'Assemblée Constituante, en terminant sa session, avoit légué à la France l'effroi de l'Assemblée qui alloit lui succéder, la banqueroute, et la dissolution du corps social. On s'attendoit aux événemens les plus funestes; et déjà on les voyoit se réaliser. Toutes les autorités étoient sans force; le roi lui-même n'en étoit plus une. La domination des sociétés populaires étoit universelle, et ces sociétés n'avoient d'autre plan que de détruire. L'ignorance des hommes qui, pour la plupart, les dirigeoient, ne permettoit pas d'attendre d'eux, même dans leur sens, une seule idée utile. Il n'y avoit d'autre patriotisme que celui d'outrager le roi, la reine, leur sœur, leurs enfans. Le temps, qui, dans l'Assemblée, auroit dû être employé à des discussions utiles, se consumoit en dénonciations générales ou personnelles. Le crédit et la confiance étoient épuisés. Les factieux, qui ne cessoient de dénoncer le Roi, ne cessoient aussi de conspirer contre lui, et lui im-

putoient, aux yeux du peuple, tous les malheurs qui étoient leur ouvrage. On préparoit ainsi l'opinion à la catastrophe qu'on méditoit.

J'ai dû entrer dans quelques-uns de ces détails, quoiqu'ils se rencontrent à chaque page dans les histoires de ces temps désastreux, parce qu'on verra bientôt à quel point ils ont influé sur le reste de ma vie. Plus je voyois avec évidence les machinations horribles des conjurés, dont quelques-uns osoient se vanter hautement de leurs exécrables projets, plus j'aurois voulu pouvoir redoubler de dévouement et de zèle pour l'infortuné Monarque. Ces sentimens n'étoient pas seulement en moi l'effet d'un enthousiasme irréfléchi; je chérissois en lui le meilleur et le plus à plaindre des hommes. J'avois entendu deux misérables (Ch*** et B***), vils scélérats, qui n'avoient que l'instinct du crime, sans en avoir le génie, méditer de se faire tirer un coup de pistolet, dussent-ils en être blessés, dussent-ils même en perdre la vie, afin de rejeter ensuite ce forfait sur la Cour. Les témoins de ce que j'avance existent; je pourrois les nommer. Je doute que le fanatisme du crime ait jamais été plus loin. Qu'on juge de l'effet que devoient produire tant d'horreurs sur une âme honnête! Je révélai ce funeste secret. Mais il

sembloit qu'un génie ennemi, dont il n'est que trop à craindre que l'influence fatale ne plane encore sur la France, présidât dès-lors à la destinée du plus infortuné des rois : je n'ai vu, autour de lui, qu'un très-petit nombre de conseillers éclairés et fidèles; tout le reste n'étoit occupé que du soin de satisfaire ses passions personnelles, et de se disputer les débris de la puissance royale, et les lambeaux de la liste civile. Pour s'exclure du partage des largesses, on ne cessoit de se dénoncer mutuellement : le sort de la monarchie, et les jours du Monarque, étoient la proie de quelques misérables. Le Roi le sentoit mieux que personne, et n'avoit aucun moyen d'y remédier. J'en parlai plusieurs fois à M. de P***. Il en convenoit; mais il ne voyoit point de ressource : peut-être en effet n'y en avoit-il déjà plus !.....

Sur ces entrefaites, arriva la journée du 20 juin 1792; je me rendis au château comme tant d'autres, et aussi inutilement qu'eux. L'histoire a déjà consacré la noble résignation du roi; comme monarque, il ne pouvoit plus être grand; comme homme, jamais on ne le fut davantage. Les factieux de l'assemblée étoient divisés dès-lors, comme ils l'ont été depuis, sur l'issue de cette coupable journée, qui, pour les plus violens, devoit

avoir la mort du roi pour résultat ; et se borner, pour les plus modérés, à les forcer de condescendre à leurs projets ambitieux, et à le remettre entre leurs mains. La contenance ferme et calme du roi en imposa aux plus féroces de ces brigands. La faction modérée réussit à ne faire nommer, parmi les députés qui furent envoyés au château, que des hommes à elle. Cette circonstance sauva le roi ; ceux qui étoient chargés de l'exécution du crime, ne reconnoissant aucuns de leurs chefs dans cette députation, et ne recevant point de signal, n'osèrent rien entreprendre. Le plan fut ajourné à quelques jours, et le 10 août éclata. Cette journée devoit décider du destin de la monarchie et de la vie du roi, s'il n'eût pas suivi le conseil qui lui fut donné de se rendre à l'assemblée : il ne lui restoit, ce jour-là, d'autre alternative, que de remonter sur le trône, ou de mourir ; et l'on sait qu'il lui eût suffi de *laisser* vouloir, pour que le sort de sa couronne eût été à peine hasardé.

Ce n'est que comme témoin oculaire que je parle ici de ces grands et terribles événemens ; ils sont consignés par-tout. Aussi je retrancherai de mon récit tout ce qui n'est ignoré de personne, pour ne parler que des faits qui sont à ma connoissance particulière.

Le roi ne craignoit pas la mort ; nul ne l'a mieux prouvé ; mais il frémissoit à la seule idée de faire verser une seule goutte de sang. Cette crainte, selon moi, ne résultoit pas moins de l'extrême bonté de son âme, que de son organisation personnelle. Il avoit reçu du ciel toutes les vertus du martyr ; mais la nature et son éducation ne lui avoient donné aucune de celles du héros.

Dans la nuit qui précéda le 10 août, je montai au château ; j'y trouvai, au milieu de beaucoup d'autres, M. le prince de Saint-M*** que je voyois habituellement au club des cinquante, et ailleurs. On n'y savoit rien de ce qui se passoit dans les faubourgs Saint-Marceau, Saint-Antoine, et aux Ecoles de médecine, section du Théâtre français, où l'on avoit alors établi le quartier-général des Fédérés de Bretagne et de Provence. Nous offrîmes, M. de Saint-M*** et moi, de nous y rendre, et de faire un rapport fidèle de ce qui s'y passoit ; nous fûmes acceptés : il partit pour le faubourg Saint-Antoine, et moi pour la section du Théâtre français. Là, je vis dix pièces de canon prêtes à être attelées ; une distribution de mille fusils, et de plusieurs milliers de piques, et quatre à cinq cents hommes au plus, dont les discours annonçoient assez les desseins. Des pains, des jambons, des cerve-

las, et plusieurs tonneaux de vin étoient mis à la disposition des soldats et du peuple. Il étoit onze heures du soir; on devoit partir à trois heures du matin, pour se trouver à quatre, en ordre de bataille, sur la place du Carrousel, et commencer immédiatement l'attaque du château, si le roi refusoit l'abdication qui devoit lui être demandée par le chef des insurgés. J'en savois assez; je revins aux Tuileries; je traversois le Pont-Neuf; minuit sonnoit. J'entendis aussitôt le bourdon de Notre-Dame, donner le signal du tocsin. Toutes les églises du faubourg Saint-Germain le répétèrent, et celles des autres quartiers, situés sur la rive droite de la Seine, leur répondirent; le silence de la nuit sembloit avoir redoublé, il n'étoit interrompu par le passage d'aucune voiture. Les airs n'étoient frappés que des sons de l'airain funèbre. Seulement, de temps en temps, on reconnoissoit le bruit du roulement éloigné des pièces d'artillerie; puis, tout rentroit encore dans le silence. Quelques curieux, mais en petit nombre, parcouroient les rues; la nuit étoit belle, et n'en paroissoit que plus sinistre. Un assez grand nombre de personnes étoient rassemblées sur les parapets du Pont-Royal. A mon retour, elles avoient les yeux fixés sur le balcon de l'appartement qu'occupait alors, au Pavillon de Flore, madame

Elisabeth. On voyoit paroître, par intervalles à ce balcon, des individus qu'on cherchoit à reconnoître, et que l'obscurité de la nuit ne permettoit pas de distinguer. En rentrant au château, je racontai ce que je venois de voir; le Roi étoit dans une salle qui, je crois, porte le nom de salle des Gardes; il s'écria: » Toujours du sang! et c'est moi qu'ils accu- » sent! » Je n'ai jamais oublié cette parole, que j'ai souvent eu occasion de rappeler depuis, et qui n'a été que trop justifiée par l'événement.

A une heure arriva M. de Saint-M***, revenant des faubourgs St.-Antoine et St.-Marceau; j'étois descendu avec quelques personnes (du nombre desquelles étoit l'estimable chevalier de C***, capitaine aux Gardes suisses), sur la terrasse du château. Quelqu'un vint dire que M. de Saint-M*** étoit de retour. Nous remontâmes; il étoit entré chez le Roi; il en sortit une demi-heure après. Il avoit annoncé, « que l'on couroit de » porte en porte dans les faubourgs; qu'on y » réveilloit les ouvriers; qu'on leur distri- » buoit des armes, en leur disant de se tenir » prêts avant la pointe du jour; qu'il avoit » trouvé un grand nombre de groupes déjà » formés dans quelques rues; qu'on y disoit » qu'il falloit s'armer à l'instant, parce que,

» avant le jour le château devoit faire mar-
» cher les suisses contre les faubourgs, et les
» incendier. » Il se répandoit mille autres bruits aussi absurdes et aussi coupables parmi cette foule ignorante et crédule ; elle y ajoutoit foi, les colportoit d'une maison à l'autre, et s'excitoit à prévenir sa ruine, en attaquant ceux qu'elle croyoit méditer la sienne. Vers cinq heures du matin, les Fédérés de Bretagne et de Provence, avec quelques compagnies de canonniers, se portèrent au Carrousel ; il y eut de longs pourparlers, pendant lesquels M. R***, procureur syndic du département, vint trouver le roi qui remontoit au château, après avoir parcouru les rangs de quelques bataillons de la garde nationale. Le roi avoit passé une nuit cruelle; il étoit pâle et défait, sa coiffure étoit en désordre. Le bruit se répandit aussitôt dans les cours et dans le jardin, que le procureur-général du département étoit venu chercher le Roi pour le conduire à l'assemblée, avec sa famille. En effet, il ne tarda pas à descendre, accompagné de la reine, de M. le dauphin, de Madame, et de madame Elisabeth. La garde nationale, en les voyant passer, se crut abandonnée et trahie. Elle pensa qu'elle n'avoit plus rien à défendre au château : le désordre se mit dans ses rangs. Officiers et soldats quittèrent leur poste ;

poste ; il n'en resta qu'un très-petit nombre qui, n'ayant plus de chefs, d'ordre et de ralliement, ne put songer à faire quelque résistance ; tous ceux que leur service ou leur devoir ne retenoient pas au château, se retirèrent après le départ du roi. Je fus de ce nombre (1); il étoit alors près de huit heures : les pourparlers continuèrent encore quelque temps sur la place ; l'Assemblée, qui avoit été en permanence toute la nuit, envoya plusieurs de ses membres aux insurgés, mais on ne parvint point à s'entendre. En même temps l'ordre fut donné aux troupes, de repousser la force par la force. Rentré chez moi, je m'étois jeté sur mon lit pour prendre un peu de repos. J'y étois à peine depuis un quart d'heure, lorsque je fus réveillé par le premier coup de canon. Les détails de cette affreuse journée sont trop connus pour les renouveler ici. Ils sont rapportés par-tout avec assez d'exactitude. Le feu de l'artillerie et de la mousqueterie continua jusqu'à près de onze heures. Je vis tuer, sous mes fenêtres, plusieurs mal-

(1) J'ai retrouvé, depuis, plusieurs de mes compagnons de fidélité et de malheur pendant cette nuit cruelle, entre autres M. Des***, ancien Garde du Corps, lequel, ainsi que moi, quitta le château l'un des derniers.

heureux Suisses qui cherchoient à s'échapper, mais que leurs habits faisoient reconnoître. Cette boucherie finit vers deux heures ; à trois, je sortis, je traversai la place du Palais-Royal, et je me rendis au club, où je ne trouvai que le vieux commandeur de S***, qui ne savoit des événemens que ce que j'en savois moi-même. En rentrant chez moi, une heure après, je rencontrai dans le jardin des hommes qui portoient des têtes au bout de leurs piques ; le sang, qui ruisseloit sur eux, et dont ils étoient inondés, ne permettoit pas même de distinguer leurs traits. Le soir, revêtu d'une vieille redingote déchirée, que j'avois couverte de poudre, j'allai sur la place du Carrousel, d'où je vis, dans les cours des Tuileries, l'incendie des bâtimens qui servoient de casernes aux Suisses pendant le temps de leur service, et de demeure au bon chevalier Duparc, qui avoit l'inspection du château, et qui avoit péri ce jour-là. J'appris, en rentrant chez moi, que des gens d'assez mauvaise mine étoient venus m'y demander. Je résolus de sortir de Paris, dès le lendemain samedi, avant le jour, et de me retirer à C..... chez L. de C***, que je n'appellerai plus que Mad***; je mis mon fidèle Lapierre dans ma confidence, et lui prescrivis de m'attendre à Paris, où, dans

tous les cas, je lui donnerois de mes nouvelles sous très-peu de jours. Le lendemain matin, vers trois heures, je partis à pied, revêtu de la redingote de la veille, avec ma carte de sûreté, évitant avec soin les patrouilles et les corps-de-garde. J'arrivai ainsi à la barrière Blanche, que je trouvai trop bien gardée pour m'y présenter. J'avois appris qu'il étoit défendu de sortir de Paris; il étoit donc tout-à-fait inutile de le tenter ouvertement. J'examinai attentivement s'il n'y auroit pas, le long des murs, et dans les intervalles d'un corps-de-garde à l'autre, quelques crevasses au travers desquelles il me fût possible de me glisser. Je suis assez gros, cela n'étoit pas facile. Cependant je crus avoir trouvé ce qu'il me falloit, à cent pas du corps-de-garde, où le mur formoit un angle, qui empêchoit que je fusse aperçu de la porte. Je fis vainement beaucoup d'efforts; cette ouverture avoit été pratiquée pour le passage des eaux, mais elle étoit bien loin d'être assez large pour moi. Je me désolois de ce contre-temps, lorsqu'en continuant ma route, de l'air d'un homme indifférent qui se promène, j'aperçus en faction devant le corps-de-garde de la barrière de C......, à l'extrémité de la rue de ce nom, un homme que je reconnus très-bien pour être le S. D***, coiffeur. Je me crus perdu :

l'exagération de ses opinions m'étoit connue; les miennes ne le lui étoient pas moins. Il coiffoit des femmes de ma connoissance, chez lesquelles je l'avois souvent rencontré. Quel fut mon étonnement, lorsque, ne pouvant cependant pas douter qu'il ne m'eût reconnu, puisque nous ne nous étions trouvés qu'à une très-petite distance l'un de l'autre, je le vis tout-à-coup me tourner le dos, et, au lieu d'un espace de huit à dix pieds qu'il avoit à suivre avant de revenir sur ses pas, en parcourir un trois ou quatre fois plus considérable! Je fus subitement éclairé sur sa généreuse intention : je me précipitai à la porte, où il n'y avoit heureusement avec lui qu'un vieil invalide, profondément endormi sur un banc; je la franchis en un clin d'œil, et je me jetai dans la campagne. J'ai rendu depuis ma reconnoissance si publique, que le S. D** a dû en être instruit. J'en renouvelle ici authentiquement l'expression. Je ne le nomme point; personne ne sait mieux que moi que ce n'est pas un méchant homme. Mais il y a des gens dont la mémoire est implacable, et qui ne pardonnent rien à l'erreur : c'est contre les souvenirs de ces gens-là que je veux le défendre.

Accablé de frayeur, de fatigue, de faim, je me traînai jusqu'à C...., et j'allai droit à la

maison de Mad***. J'étois connu des domestiques : mais l'état dans lequel j'étois, pâle, hagard, les cheveux couverts de poussière, les vêtemens déchirés ; tout me rendoit méconnoissable. On me fit entrer dans le salon de compagnie, dont les volets étoient fermés ; je m'y jetai sur un canapé, et m'endormis jusqu'à cinq heures de l'après-midi. Il n'y avoit point de provisions à la maison; on n'avoit point été au marché : on n'eut à me donner que des œufs ; j'en mangeai dix à douze en omelette et en salade. Je passai à C..... les journées du dimanche et du lundi, et je fis donner de mes nouvelles à mes hôtes et à Lapierre. Celui-ci vint me trouver le mardi matin 14, et me dit : « Que j'avois très-bien » fait de partir de Paris ; qu'on étoit venu me » redemander le samedi, par ordre de la Sec- » tion ; qu'il avoit appris qu'on avoit arrêté » beaucoup de personnes, qu'on soupçonnoit » de s'être trouvées au château dans la nuit » du 9 au 10 ; qu'un très-grand nombre de » signalemens étoient donnés ; que je ferois » bien de ne pas reparoître de quelque temps ; » qu'il falloit laisser passer le premier feu....., » etc., etc. » Je dois la vie à ce conseil. Si j'eusse été arrêté alors, j'aurois été conduit à la Force ou à l'Abbaye, et mon sort eût été immanquablement celui des malheureuses vic-

times qui y ont été égorgées dans les premiers jours de septembre 1792.

L'espace qui s'écoula entre le 10 août et ces fatales journées, fut marqué par des exécutions sanglantes. Dès le 11 août, l'échafaud avoit été dressé sur la place du Carrousel. M. d'Angremont y monta le premier, et fut exécuté aux flambeaux. Le respectable M. de la Porte, Intendant de la liste civile, ne fut pas défendu par ses cheveux blancs. Du Rosoi, imprudent auteur de la Gazette de Paris; le brave et généreux Backmann, Major des Gardes Suisses; M. de Blanchelande, ancien Gouverneur des Colonies; MM. l'Abbé de Clinchamp, et de Kolly, Fermier général, éprouvèrent le même sort. Un tribunal extraordinaire venoit d'être créé: c'étoit l'avant-coureur de ceux qui, quelques mois après, alloient couvrir la France d'échafauds et de deuil. Dès ce moment, il n'y eut plus à balancer; il fallut chercher son salut dans la fuite, et la fuite devenoit de jour en jour plus impossible.

Nous allâmes à l'Assemblée le 2 septembre au soir, MM. de C***, de M***, et moi. Nous venions d'apprendre les horribles et nombreux assassinats qui se commettoient, depuis quelques heures, aux prisons de la Force et de l'Abbaye: nous étions empressés de con-

noître quelles mesures on alloit prendre pour y mettre un terme. M. C*** occupoit le fauteuil. Nous trouvâmes l'Assemblée dans la plus profonde sécurité, et délibérant paisiblement sur les matières les plus insignifiantes, lorsqu'à quelques pas d'elle le sang français regorgeoit sous le couteau des assassins. Enfin, après une heure d'attente, nous vîmes arriver des députations des sections voisines de ce théâtre de carnage. Elles demandèrent, « que des députés fussent envoyés » pour parler au peuple, et faire respecter les » lois. » Je ne me rappelle pas le nom de ceux qui furent désignés ; je sais seulement que l'exécrable C*** étoit du nombre, et qu'en sortant de l'Assemblée il dit assez haut pour être entendu de tous ceux qui étoient autour de lui : « Qu'est-ce que nous avons à faire là ? » Si le peuple le veut, dépendra-t-il de nous » de l'empêcher ? L'Assemblée ne devroit pas » se mêler de ces choses-là. » Le misérable connoissoit mieux que personne les ressorts qui faisoient mouvoir cette prétendue volonté populaire. Les choix de l'Assemblée faisoient horreur et pitié : c'étoit aux complices du crime qu'elle confioit le soin d'en arrêter l'effet. Il étoit aisé de prévoir que cette députation ne produiroit rien : c'est ce qui arriva. La postérité se refusera à croire que des forfaits

épouvantables aient été paisiblement exécutés; pendant six jours et six nuits, au milieu d'une population de six cent mille âmes, sous les yeux d'une Assemblée chargée de donner des lois, et de leur assurer le respect qui leur est dû; sous les yeux de toutes les autorités, restées muettes et sans action, par moins de cent scélérats, qui s'étoient divisés en plusieurs bandes, et qui consommoient ces crimes inouïs, je ne dirai pas sans opposition, mais avec la protection évidente de tous ceux qui étoient chargés de les réprimer ou de les punir. Cette circonstance les rend sans exemple dans l'histoire.

Paris néanmoins étoit tranquille, si toutefois le mot de tranquillité peut trouver place au milieu de tant d'horreurs. On sait quel prétexte avoit donné lieu aux assassinats de septembre; on sait que la prise de Longwy et celle de Verdun avoient bien servi les projets des brigands, qui profitèrent de la levée d'hommes qui eut lieu alors, pour répandre, avec la plus criminelle adresse, « qu'il fal» loit, avant de partir, donner la mort à tous » les détenus, parce qu'ils n'attendoient que » les premiers succès de l'ennemi pour forcer » les barrières de leurs prisons, et immoler les » femmes et les enfans des volontaires qui pre» noient les armes pour la défense de la répu-

» blique. » Cet appel incendiaire ne fut que trop bien entendu ; et quelques assassins, dont un très-petit nombre étoit revêtu de l'uniforme français, en furent les exécuteurs. Le 2 septembre, à midi, le canon d'alarme, signal du carnage, s'étoit fait entendre : deux heures après, le sang ruisseloit à grands flots.

Il falloit attendre, et se résigner. Une Convention nationale étoit convoquée pour le 22 septembre. Nos réunions au club avoient repris leur cours habituel, quoiqu'une grande partie de ceux qui les composoient eussent quitté Paris, et la France. On y lisoit les papiers, on y jouoit au billard. Cette société, qui avoit pris le nom de *Club des Cinquante*, parce que ses souscripteurs ne pouvoient dépasser ce nombre, n'étoit point une institution politique. On y étoit reçu au scrutin; presque tout le monde s'y connoissoit. C'étoit une réunion particulière, et sans rapport d'aucun genre avec les assemblées tumultueuses qui, dans ce temps-là, étoient connues sous la même désignation. Nous allions souvent à la Verrerie, chez de M***. A ce bel établissement étoit attachée une petite maison fort jolie, composée d'un seul salon, d'une antichambre, d'une salle à manger, de cinq ou six chambres à coucher; tout cela dans les proportions les plus commodes et les plus

élégantes. Un petit jardin, sur le même plan, en dépendoit; un autre jardin s'élevoit, en plusieurs terrasses, jusqu'aux hauteurs de B... C'étoit une habitation charmante. Nous n'y allions encore que de huit en huit jours; mais bientôt nos voyages devinrent plus fréquens. Paris n'étoit qu'un désert sans sûreté : notre solitude s'augmenta de deux compagnons aimables, M. l'abbé de M**, et M. J. de R** : mais ils ne venoient que dîner, et retournoient à Paris, tous les soirs.

Sur ces entrefaites commença le procès du roi. L'Assemblée conventionnelle, après s'être constituée, avoit fondé la république, et déclaré qu'elle alloit juger Louis XVI. Je ne veux rappeler aucune de ces circonstances; assez d'autres ont entrepris de réveiller des souvenirs de vengeance et de douleur. J'ai dû parler des événemens qui ont précédé la catastrophe effroyable à laquelle je suis arrivé, parce qu'ils me sont personnels : ici l'histoire parlera pour moi. J'ai vu le roi lorsqu'il se rendoit à la Convention; je l'ai vu dans l'Assemblée : je ne sais pourquoi je brûlois du désir d'être aperçu et reconnu de lui; car la dernière lueur de l'espoir étoit éteinte. Je l'ai retrouvé tel qu'au 20 juin 1792, ferme et tranquille. Seul il sembloit ne pas sentir son infortune, ou plutôt il lui étoit supérieur par

son courage, et la pureté de sa conscience. Toutefois, un mois ne s'étoit pas écoulé encore, et il n'étoit plus !

La veille de cette journée horriblement mémorable, j'étois parti pour Versailles, où s'étoient retirés quelques-uns de mes parens. J'avois chargé mon fidèle Lapierre de venir m'y retrouver le jour suivant, aussitôt après que le sacrifice seroit consommé. Je passai une nuit très-agitée : le spectacle du lendemain frappoit incessamment mes esprits. Je me levai avec le jour. Un instinct machinal m'entraîna sur la terrasse du château, où les réflexions les plus déchirantes ne cessoient de me poursuivre. J'y rencontrai M. L***, également connu par un talent dramatique du premier ordre, et la noblesse de son caractère. Sa douleur étoit égale à la mienne. Nous nous parlions à peine; car nous étions accablés. Nous comptions les momens. Nos yeux étoient fixés sur ce palais silencieux et désert, déjà témoin de tant d'augustes infortunes, et dont la hache du bourreau alloit frapper le dernier maître. Je n'ai jamais mieux éprouvé combien est grande la puissance des souvenirs sur les âmes sensibles et malheureuses. Plus l'instant approchoit, plus il nous étoit impossible de nous communiquer nos sentimens et nos pensées. Nous nous séparâmes enfin, les larmes

aux yeux. Il étoit onze heures. Je rentrai dans mon auberge, rue Satori. Une heure après, je vis paroître Lapierre. J'ai pu apprécier depuis la bonté du cœur de cet homme; et cependant il me racontoit, avec une tranquillité qui me mettoit au désespoir, toutes les circonstances de l'épouvantable événement dont il venoit d'être le témoin. Il étoit homme de couleur, peu instruit, et de bonne foi. Pour le rendre barbare, il avoit suffi de lui persuader que le roi n'avoit jamais voulu la liberté des Noirs. Son récit m'arrachoit le cœur. Je répandois les larmes les plus amères. Je m'enfermai, et ne voulus voir personne de la journée. J'ai revu depuis M. le M***; nous nous sommes mutuellement rappelé cette promenade si douloureuse.

Quatre mois après la mort du roi, de nouvelles divisions éclatèrent dans l'Assemblée. Je ne rapporterai, de ces événemens, que ce qui me regarde. Le 31 mai, j'étois de garde dans la cour des Feuillans; Marat vint à passer; je dis très-haut à mon voisin : « C'est ce » misérable-là qui cause tout ce bruit; il y » a long-temps qu'on auroit dû en faire jus- » tice. » Marat ne m'entendit pas, mais un de ses suppôts, nommé Saint-Huruge, qui se trouvoit par hasard derrière moi, me saisit au collet, et appelle main-forte. On se jette

aussitôt sur moi, et l'on m'entraîne au comité de sûreté générale, dans l'antichambre duquel on me fait attendre deux heures, confié à la garde d'un scélérat appelé J***, tambour-major de l'armée révolutionnaire, lequel, tenant à la main son sabre nu, me disoit, « qu'il avoit le fil; que c'étoit pour cou» per la tête de tous les aristocrates, en com» mençant par la mienne, et mille autres gentillesses de ce genre. J'écoutois sans dire mot, et d'autant plus effrayé de ma situation, qu'ayant renfermé dans mon secrétaire un assez grand nombre de lettres qui venoient de l'étranger, il étoit évident que, si le scellé étoit apposé sur mes papiers, il ne me restoit aucun moyen de salut, et qu'aux termes des lois existantes je devois être condamné à mort. J'étois plein de ces funestes idées, lorsque je m'entendis appeler : c'étoit le comité qui me faisoit demander. J'entre avec assez de sang-froid; il n'y avoit que quatre membres autour de la table; c'étoit F*** d'É*** (qui me parut président); C***, B***, et de L*** (d'Angers). F*** me demanda qui j'étois; je lui répondis en lui présentant ma carte. Elle prouvoit que j'étois citoyen de Paris, et attaché à la garde nationale; B***, qui avoit sous les yeux la dénonciation écrite de Saint-Huruge, me demanda ensuite, « pourquoi

» j'avois insulté Marat ? Je répondis que je » n'avois insulté personne, que je n'avois fait » qu'énoncer mon opinion sur un individu, » et qu'en ma qualité de citoyen, j'en avois » le droit. » F*** reprit la parole, et ajouta « que, si l'on vouloit arrêter tous ceux qui » avoient la même opinion que moi sur Marat, » le nombre en seroit grand ; qu'au surplus, » il me recommandoit d'être plus circonspect » à l'avenir. » Il consulta alors ses collègues, parmi lesquels je ne remarquai que peu d'opposition à ce que je fusse mis en liberté. F*** me déclara donc, « que je pouvois me re» tirer. » Je retrouvai dans l'antichambre, J*** et son sabre à qui je venois d'échapper ; il avoit compté sur moi, comme sur une proie assurée. Je passai fièrement devant lui, en le regardant des pieds à la tête. Il paroissoit furieux de me voir libre. Aussitôt après que je fus sorti de cette épreuve, qui avoit failli me devenir si fatale, je me rendis chez moi, et j'y brûlai tous mes papiers. J'en ai conservé l'heureuse habitude, si ce n'est pour les objets qui ne sont d'aucune conséquence politique.

La consternation de la France, celle de Paris sur-tout, étoient universelles. On vouloit fuir une terre de désolation ; mais où fuir ? On se trouvoit heureux de pouvoir se sous-

traire, quelques momens encore, aux regards des cent sortes de tyrannie dont la puissance commençoit à s'élever. Dès le mois d'avril, nos séjours à la campagne devinrent plus fréquens et plus prolongés. Nos dîners étoient nombreux ; des femmes entretenues, des actrices, y étoient souvent invitées. Nos réunions, autrefois si paisibles, dégénéroient en orgies ; nous nous étourdissions sur les dangers qui nous pressoient de toutes parts. Un jour nous découvrîmes avec effroi que nous avions, pour voisin, un de ces fous prédicateurs de la loi agraire, qui établissoient leurs écoles sur deux tréteaux, au milieu des places publiques. Celui-ci étoit de la plus rare espèce; son nom étoit V***; il vivoit avec sa mère, et ne voyoit personne; il ne quittoit M... que pour vaquer aux fonctions de son apostolat. Le matin, nous prenions quelquefois des bains dans la rivière ; il s'y trouvoit aussi : il nous adressoit la parole, nous lui répondions ; mais nos conversations n'avoient jamais de suite. On peut croire que nous ne jouissions pas d'une grande réputation de patriotisme ; et cependant je dois à la vérité de dire, que ce V*** ne fit aucune dénonciation contre nous ; un mot de sa part nous eût perdus.

Un voisinage beaucoup moins alarmant, étoit celui d'une femme charmante, avec

laquelle je ne tardai pas à me lier. C'étoit mademoiselle B***, depuis madame B***; elle étoit retirée avec sa mère, qui avoit été femme de chambre de M. le duc d'A***, chez un de leurs amis, dans la dernière maison du B..... M....., qui n'étoit composé que de huit à dix habitations. Les affaires de M. de M*** l'appeloient presque tous les matins à Paris; je n'avois plus de logement dans cette ville; j'avois pris mon domicile au B..... M.....; nous faisions de très-longues promenades, à pied ou à cheval; car j'avois amené mes chevaux à la campagne, où leur entretien étoit beaucoup moins dispendieux. Nous ne quittions plus les bois de M..... ou les jardins de B.....; notre liaison avec madame B***, que je n'appellerai plus que T***), étoit devenue si intime, que nos journées s'écouloient ensemble. Elle s'échappoit souvent, venoit chez moi dès que M*** étoit parti, ou bien j'allois la prendre pour nous promener. Il paroît difficile de concevoir que, dans des temps aussi déplorables, on ait pu connoître le plaisir et même le bonheur; rien n'est plus vrai, cependant. Cette époque de ma vie est une de celles qui m'a laissé les plus doux souvenirs; mais elle s'est écoulée avec une si incroyable rapidité, qu'elle me semble encore placée comme un point entre deux éternités
de

de souffrance. J'étois aimé sincèrement, j'aimai de même. Quoique je ne fusse pas le premier amant de T***, son sentiment pour moi avoit toute la vivacité d'un premier attachement. Pendant une liaison de six mois, il ne s'est pas élevé entre nous un seul nuage, si ce n'est à un bal, pendant les fêtes de C...., où je pris un peu d'humeur contre elle, ou plutôt contre la coquetterie qui lui étoit naturelle; car, avec le sentiment le plus vrai et le meilleur cœur du monde, T*** étoit coquette à l'excès; c'étoit ma première plainte; ce fut aussi la dernière.

Nos promenades à cheval et à pied n'étoient pas les seules; on vient de voir que nous étions allés aux fêtes de Saint-C.....; nous avions fait cette partie par eau. Nous trouvâmes ce nouveau genre de promenade si amusant, que nous résolûmes de le renouveler quelquefois. La saison étoit belle; nous fîmes couvrir un bateau; nous l'arrangeâmes dans l'intérieur. Nous y plaçâmes des fauteuils et des banquettes, et nous prîmes, à notre solde, un batelier que nous habillâmes, et dont nous fîmes notre pilote. Un jour, au moment de nous embarquer, pour une des nos promenades ordinaires, nous trouvâmes sur le bord de l'eau un homme dont le nom seul nous eût fait fuir à cent lieues. C'étoit le terrible

D***, député à la Convention ; il étoit propriétaire, à Sèvres, d'une fort jolie maison de campagne, et s'y rendoit souvent à pied par la plaine de Grenelle et le Bas-Meudon. Nous ne le connoissions ni les uns ni les autres ; mais les personnes qui étoient avec lui le nommèrent, et il dut remarquer, à l'impression que son nom produisoit sur nos visages, toute la terreur qu'il nous inspiroit. Il entreprit de nous rassurer, et n'y réussit pas trop mal. « Je vous parois bien effrayant, nous » dit-il, mais je ne suis pas si diable que vous » croyez ; je n'aime guère plus que vous tout » ce qui se passe ; mais que voulez-vous ? les » révolutions ne se font pas avec de l'eau de » rose : restez ici, soyez-y tranquilles, et si » l'on vous inquiète, adressez-vous à moi ; il » ne tiendra pas à ce que je puis, qu'on ne » vous laisse en repos. » Nous le remerciâmes beaucoup ; nous crûmes même apercevoir, dans son expression et dans son regard, un certain air de franchise qui nous rassura. Nous lui protestâmes, « que nous ne songions » qu'à échapper aux dénonciations et à l'en- » nui ; que nous ne nous mêlions de rien, » mais que ce n'étoit pas toujours un moyen » de n'avoir rien à craindre : » il ne nous répondit point, secoua la tête, nous dit adieu, et partit.

Nous n'étions pas très-fâchés de cette rencontre ; il est probable qu'il savoit d'avance qui nous étions, et quel étoit notre genre de vie. Notre présence ne lui avoit donc rien appris dont nous eussions sujet de nous inquiéter. On verra bientôt à quoi se réduisirent toutes les belles espérances qu'il nous avoit données.

Quelques jours s'étoient écoulés à peine, lorsqu'un matin j'appris avec effroi, par un nommé Romain, piqueur de M***, que son maître venoit d'être arrêté à Paris, et que les scellés avoient été mis sur ses papiers, comme prévenu de correspondance avec l'Angleterre (ce que sa liaison d'intérêts avec la maison Th***, de Londres, ne rendoit que trop probable) ; qu'enfin, il avoit été conduit à la Force. Cette nouvelle m'affligea et m'inquiéta vivement. Dès le 10 mars de cette année (1793), c'est-à-dire, près de six mois auparavant, le tribunal révolutionnaire avoit été institué, et toutes les affaires de ce genre avoient été mises dans sa compétence. Quoique les jugemens émanés de lui ne fussent pas encore des arrêts de mort assurés, il avoit déjà donné cependant tant d'exemples de violence et de barbarie, que je ne pouvois me défendre des pressentimens les plus sinistres, si l'affaire de M*** lui étoit renvoyée. Je ne

fus point à la Force, parce que de M*** avoit désiré, pour ma propre sûreté autant que pour la sienne, que je ne m'y présentasse pas. Mais j'écrivis à D***, pour le prier de m'accorder une entrevue à Sèvres, en lui expliquant en même temps l'objet de ma demande. Je ne reçus point de réponse à ma lettre. J'ai su depuis, que, fortement dénoncé lui-même par Roberspierre, que la rivalité d'un concurrent aussi redoutable inquiétoit, il ne vouloit prendre part à aucune affaire, et faisoit le mort, afin de ne point donner de prétexte à de nouvelles dénonciations. L'air dont il nous avoit parlé, lorsque nous l'avions rencontré, m'a confirmé depuis dans cette pensée. Nous prîmes donc le parti de laisser les choses dans l'état où elles étoient. C'étoit l'opinion de M***; ce fut la mienne, dès que j'appris que l'affaire ne seroit point renvoyée au tribunal, mais décidée administrativement par le comité de sûreté générale.

Peu de jours après, je vins à Paris, et j'allai à la Force. Du moment où la décision de l'affaire étoit renvoyée à l'autorité administrative, tout danger imminent cessoit. Je vis de M***; il étoit tranquille et presque gai. Mais un spectacle qui me déchira le cœur, fut celui de M. le comte de P***, dont j'ignorois la captivité, et que je vis sortir d'une

chambre voisine, qui donnoit sur le même corridor extérieur que celle de M***; il n'étoit arrêté que depuis peu de jours. Il me montra, en badinant, son lit, qui n'étoit composé que d'une paillasse et d'un seul matelas. Sa physionomie étoit calme comme à l'ordinaire; il me demanda, en riant, « quand » je viendrois leur tenir compagnie? » Je le suppliai de me dire si je pouvois lui être utile en quelque chose; mais il avoit avec lui son fidèle Beaulieu, ce rare modèle de reconnoissance et de dévouement. Je touchois moi-même aux derniers instans de ma liberté. Si, lorsque je l'ai perdue, on m'eût laissé le choix de la prison où je voulois être renfermé, je n'aurois pas hésité un moment à demander *la Force*, et j'aurai ainsi prononcé l'arrêt probable de ma mort; la Providence avoit dès-lors disposé autrement de moi. On verra plus loin que c'est seulement à ma captivité hors de Paris, que j'ai dû la conservation de ma vie. Heureusement pour M. de P***, et pour de M***, on avoit réussi à faire transférer l'un et l'autre dans une maison de santé, avant que la proscription fût parvenue à un tel degré de barbarie et de régularisation, qu'il étoit désormais impossible de soustraire aux assassins une seule de leurs victimes.

Il m'arriva, l'un des derniers jours où je vins à Paris, une aventure très-plaisante, et que je vais rapporter. Elle précéda de peu de jours mon arrestation, qui eut lieu le lendemain du décret relatif aux personnes suspectes. On voit par là qu'on ne perdit pas de temps pour m'en faire l'application.

On avoit arrêté, quelques jours auparavant, M. de B***, père de T***; il étoit détenu à Sainte-Pélagie. Elle et moi, nous étions venus le voir plusieurs fois à Paris; ce jour-là elle ne put venir, et j'y vins seul. Je ne sais quel événement avoit eu lieu, les barrières de Paris étoient fermées, personne ne sortoit. On pense bien que je n'avois appris tout cela qu'en arrivant. Depuis longtemps je ne portois plus, dans ces voyages, qu'un pantalon et une veste d'ouvrier. Je me noircissois le visage, et je passois, en effet, pour un des ouvriers de la Verrerie, dont le directeur m'avoit donné un passe-port en cette qualité. C'est avec ce visage et ce passeport que je me présentai à pied, à la barrière de Vaugirard, par laquelle je n'avois pas l'habitude de prendre ma route. Je fis mes conditions avant d'entrer; mais on prit mon nom, la note de mon passe-port et mon signalement. Je fis, à Paris, les affaires de T*** et les miennes, et, sur les quatre heures, je me

représentai à la barrière ; j'oubliai d'ajouter que le commandant du poste, qui me dit se nommer *Champagnat*, de la section de Vaugirard, m'avoit recommandé, dans le cas où j'éprouverois quelque difficulté à mon retour, de me réclamer de lui, et de le faire appeler. J'eus, en effet, grand besoin d'invoquer ses bons offices, et je n'y manquai point; mais Champagnat n'étoit plus là. Les uns disoient qu'il étoit au comité révolutionnaire; les autres, au comité civil; ceux-ci, au poste militaire; ceux-là, à l'assemblée générale de la section; car Champagnat étoit de tout. On expédia de tous côtés, mais ce fut en vain. Champagnat, à qui la réunion en sa personne de tant de dignités ne donnoit ni insolence, ni orgueil, étoit tout simplement occupé à faire la barbe d'un de ses soldats dans le corps-de-garde de réserve; il étoit perruquier et barbier de son état; je criois, je me désolois, je me démenois de toutes manières pour attendrir les soldats du poste; je disois, « que ma femme et mes enfans me » croiroient mort; qu'ils m'attendoient pour » dîner; qu'il n'y avoit pas de justice à me » retenir ainsi; qu'ils voyoient bien que je » n'étois qu'un pauvre ouvrier, qui n'avoit » rien à démêler avec les aristocrates. » Tout étoit inutile; mes camarades les sans-culottes

étoient inexorables, et ne vouloient entendre à rien. J'avois inutilement épuisé auprès d'eux toutes les ressources de l'éloquence et de la sensibilité, lorsque mon libérateur Champagnat parut enfin. Il distribua ses ordres avec gravité; et, afin de ne montrer, à mon égard, aucune partialité favorable, et de mettre sa responsabilité à couvert, il procéda à la reconnoissance de l'identité, au récollement, à l'interrogatoire; l'on décida, enfin unanimement, que je pouvois sortir. Je n'en témoignai aucune reconnoissance; je me montrai de très-mauvaise humeur pour tout le temps qu'on m'avoit fait perdre; je leur recommandai, sur-tout en les quittant, « d'être » bien en règle quand ils viendroient à M... » et je pris congé d'eux. Je ne sais de quelle idée je fus frappé tout à coup, lorsque je me vis hors de la barrière; mais à peine en étois-je à cent pas, que la peur me vint qu'on étoit à ma poursuite, et que je me mis à fuir à toutes jambes.

Ce fut mon dernier voyage à Paris. La loi de la réquisition venoit de m'atteindre; j'avois mieux aimé m'enrôler avec les paysans, dont j'espérois, à tout événement, tirer un meilleur parti, que d'entrer dans les corps qui se formoient dans les sections de Paris, où je supposois que la surveillance devoit être beau-

coup plus rigoureuse ; mais cette précaution ne me fut d'aucune utilité.

Le 18 ou le 19 septembre 1793, je vis entrer, dans ma chambre à coucher, à huit ou neuf heures du matin, un individu, âgé d'environ soixante ans, qui me dit se nommer D***, et remplissoit les fonctions de président du comité révolutionnaire de M..... Il étoit suivi d'un premier, d'un second et d'un troisième collègues, et avoit pour gardes d'honneur deux gendarmes. Ces messieurs me demandèrent mes papiers, procédèrent à leur visite (quoique, à l'exception de leur président, pas un ne sût lire), les mirent sous enveloppe, y apposèrent leur cachet, et les emportèrent, en me signifiant que j'étois en état d'arrestation, et qu'ils me remettoient entre les mains de la Gendarmerie, pour me conduire au comité révolutionnaire de V...... J'avois brûlé toutes mes correspondances ; mais j'avois conservé quelques vers et quelques chansons de circonstance, qui ne changeoient pas grand'chose à ma situation, puisque l'arrêté qui prononçoit mon arrestation étoit rendu avant qu'on ne se fût transporté chez moi, et ne m'auroit pas été moins signifié, quand bien même on n'eût point trouvé de papiers. Enfin, ces papiers n'ayant été que vaguement parcourus pendant le peu de

temps que le comité avoit passé chez moi, il étoit évident que je ne pouvois pas les regarder comme la cause de mon arrestation. Lorsque le comité se fut retiré, l'un des gendarmes alla chercher une voiture au pont de Sèvres; l'autre m'accompagna chez T***, qui manqua mourir de douleur et d'effroi, en me voyant un pareil cortège. Il ne me fut pas permis de lui dire un seul mot en particulier. J'étois sûr que l'ami chez lequel elle et sa mère étoient logées ne m'aimoit point : j'eus, peu de temps après, la certitude qu'il n'étoit point étranger à mon arrestation. Je la lui pardonne de bon cœur, quoique je ne pense pas que la jalousie ou le ressentiment puissent, en aucun cas, servir d'excuse à une action infâme.

Après avoir dit adieu à cette pauvre T*** et à sa mère, je rentrai chez moi, accablé de la douleur la plus vive. La voiture m'attendoit. Une discussion s'éleva entre les deux gendarmes, pour savoir si l'on me mettroit les menottes ou non. Ils parloient de leur responsabilité, de la rigueur des lois envers eux, en cas d'évasion de ma part : c'étoit la scène de l'Archer et de M. de Pourceaugnac. Je sentis ce que cela vouloit dire, et me tirai d'affaire comme lui. Je donnai six francs à chacun de ces fripons : je devins dès-lors le plus hon-

nête homme du monde ; tous deux s'en remirent à ma foi, et nous partîmes.

Nous arrivâmes à V........ à huit heures. On me conduisit au comité révolutionnaire, où j'attendis près d'une heure. De-là on me mena à la prison dite *les Écuries de la Reine* : j'y fus jeté dans un cachot, où l'on n'arrivoit qu'après avoir descendu huit à dix marches. J'essaierois inutilement de peindre le désespoir dont je fus saisi, en me voyant précipité, tout-à-coup, du comble du bonheur dans l'excès de l'infortune. Je n'avois point de lit : quelques planches, placées horizontalement, formoient une espèce de lit de camp. Dans tout le cachot, qui avoit environ six à sept pieds dans tous les sens, il n'y avoit pas un espace de deux pieds où il n'y eût un ou deux pouces d'eau. Je n'y pouvois faire un seul pas. J'y passai deux jours dans un tel état d'anéantissement, que je me reconnoissois à peine moi-même. J'avois versé des torrens de larmes pendant la première nuit ; je devins insensible, et presque stupide, pendant les deux nuits qui suivirent.

Dix à douze jours après, je fus attaqué d'une fièvre ardente. Le médecin des prisons déclara que je succomberois, si l'on ne me faisoit pas sortir du cachot. Dans cet intervalle, arriva l'ordre de me transférer à la

maison de Justice. J'y fus transporté, et placé dans une chambre où il y avoit un bois de lit, sur lequel on avoit jeté un mauvais matelas, recouvert d'une toile beaucoup trop grossière pour servir à faire des voiles de vaisseau. Ma fièvre continua près de quinze jours, avec des redoublemens. Ma jeunesse, et la force de mon tempérament, surmontèrent enfin la violence de la maladie. On m'ordonna quelques tisanes, qui n'étoient que de l'eau tiède, et je guéris.

Mon père avoit appris mon arrestation. Il écrivit à M. D***, son collègue et son ami, à V........, en le priant de me donner tous les secours nécessaires. Celui-ci s'acquitta, avec une ponctualité admirable, de cette pénible commission. Il vint plusieurs fois me voir : ses bontés et ses soins adoucirent la rigueur de ma captivité, autant qu'il étoit en son pouvoir de le faire. Mais il passoit lui-même pour très-aristocrate ; et, loin de jouir d'aucune sorte d'influence auprès des autorités, il avoit tout à craindre.

Il est nécessaire, pour l'intelligence de ce qui va suivre, que je fasse connoître l'intérieur de la chambre que j'occupois. Elle étoit moins humide que le cachot où j'avois été jeté d'abord à la maison d'arrêt, quoiqu'elle le fût encore beaucoup ; on y arrivoit par le préau,

sur lequel donnoit son unique fenêtre. Elle étoit fermée par un triple rang de grilles de fer. Une chambre de moindre grandeur, dans laquelle *il* y avoit un lit de sangle et une paillasse, précédoit la mienne. Elle a servi plusieurs fois à des prisonniers, dont la présence et la conversation soulageoient quelquefois ma douleur; mais le plus souvent elle n'étoit pas occupée. Je me rappelle que, lorsque j'avois eu quelque temps un compagnon d'infortune, et que je commençois à m'y accoutumer, rien ne me désespéroit davantage que de le voir mettre en liberté. Ce sentiment n'est pas généreux, j'en conviens; mais il est dans la nature, et je ne crois pas être désavoué par un seul prisonnier. Ce n'étoit pas de son bonheur que je m'affligeois; mais c'est que du sentiment de ce bonheur redoubloit en moi celui de mon infortune. Je retombois dans un isolement cruel, dont l'ordinaire effet étoit de me faire pleurer amèrement une journée entière. Je reprenois peu à peu plus de calme, et je revenois lentement à mon état habituel, qui étoit l'insensibilité : trop heureux, quand je n'en étois pas arraché par les crises horribles dont je vais parler, et dont l'affreux souvenir me glace encore le sang!

Afin de ne pas multiplier à l'excès l'institution de cette invention infernale, appelée

Tribunaux révolutionnaires, la Convention avoit décidé que les tribunaux criminels ordinaires seroient investis, au besoin, du droit de juger révolutionnairement. Le tribunal de V....... avoit reçu cette attribution. Deux fois il arriva que le malheureux qui venoit de recevoir son arrêt de mort, fut conduit dans la chambre qui précédoit la mienne, et qu'il y demeura depuis sept heures du soir, que son jugement venoit de lui être prononcé, jusqu'au lendemain matin, à dix heures, instant auquel l'exécuteur des jugemens venoit s'emparer de lui pour le conduire à la mort. Alors seulement, on fermoit la porte de communication entre les deux chambres : mais, pendant toute la nuit, j'entendois les gémissemens du malheureux, qui comptoit, en frémissant, le petit nombre d'heures qui l'attachoient encore à l'existence. Je n'ai jamais pu concevoir depuis comment j'avois résisté à d'aussi horribles épreuves. La dernière sur-tout dépasse de beaucoup tout ce que l'imagination la plus sombre peut rêver d'effroyable. Ce n'est que deux jours après l'événement, qu'un des guichetiers m'a raconté ce que l'on va lire.

Un ancien garde d'Artois avoit trouvé le moyen de pénétrer en France. Il étoit arrivé, non sans courir les plus grands dangers, jusqu'à Versailles, pour y revoir sa femme, et

embrasser sa famille. Il étoit déjà dans la rue de la Pompe, où étoit située leur maison, et au moment de s'y introduire, lorsqu'il fut arrêté. Il demanda comme unique faveur, mais inutilement, que ses enfans et sa femme fussent appelés, et qu'il lui fût permis, au moins, de les embrasser avant de mourir. Cette grâce ne lui fut point accordée : il fut entraîné à la maison de Justice, mis en jugement deux jours après, et condamné à mort. L'infortuné passa la nuit dans la chambre qui communiquoit à la mienne ; j'entendis ses sanglots et son désespoir. Il appeloit, à grands cris, sa femme et ses enfans. « Il s'étoit, » disoit-il, résigné à mourir quand il avoit » entrepris ce fatal voyage : aussi son plus » cruel supplice étoit-il de mourir sans les » voir ! » Pendant son interrogatoire, il n'entendoit rien, ne répondoit rien aux questions qui lui étoient adressées : il n'invoquoit que la mort ; mais il ne cessoit de demander sa famille. Il mourut dans le désespoir, parce qu'on persista à le lui refuser. Ses cris ne cessèrent de déchirer mon âme pendant toute cette nuit de douleurs. J'étois dans un tel état, que, si cet horrible spectacle se fût renouvelé une seule fois encore, j'y eusse infailliblement succombé. Le matin, quand on vint le chercher pour le supplice, il redoubla ses cris et ses

prières. Sa déplorable famille n'a sans doute été instruite, que par la renommée, des circonstances déchirantes qui accompagnèrent la perte qu'elle venoit de faire. Si cette femme infortunée, si ces jeunes orphelins ont eu la curiosité fatale de jeter les yeux sur l'appareil du supplice, ils auront pu voir, de leurs fenêtres, tomber sous la hache du bourreau la tête de leur époux et de leur père (1)!

Une fois on me fit demander : que j'étois loin de pressentir l'instant de bonheur qui m'attendoit ! J'entends encore les paroles grossières du guichetier. Que je lui pardonnai de grand cœur, ce jour-là, la rudesse de son ton ! Viens, « me dit-il, on te demande » là haut; tu n'en seras pas fâché. » Je monte avec précipitation. Qu'on juge de ma surprise et de ma joie, lorsque j'aperçus ma pauvre amie T***; c'étoit elle-même. Elle ne put me parler, elle versoit des torrens de larmes. Je conçois que ma vue toute seule eût pu produire en elle une si grande émotion; mes cheveux étoient noirs et en désordre; jusque-là elle ne m'avoit vu que poudré; mon visage étoit décoloré, flétri et sillonné

(1) La rue de la Pompe donne sur la place Dauphine. C'est sur cette place qu'avoient lieu les exécutions.

par

par les larmes. J'avois beaucoup maigri pendant ma maladie; et l'air des prisons, leur régime, les scènes horribles qui depuis quelque temps se passoient sous mes yeux, l'absence presque totale de sommeil, m'avoient réduit à une situation misérable. Je ne me rasois que tous les huit jours; et il y en avoit cinq ou six que ma barbe n'avoit été faite. L'habitude d'un état violent ou douloureux m'avoit presque ôté la parole, en me retrouvant auprès de T***. Je fus saisi d'un étouffement subit, et sur le point de m'évanouir. Heureusement les larmes vinrent à mon secours, et me soulagèrent. C'est ici sur-tout que j'écris pour ceux qui ont souffert : eux seuls peuvent m'entendre. Madame B*** et T*** étoient venues voir une de leurs parentes à V.....; T*** les avoit quittées pour quelque affaire, et étoit accourue auprès de moi. Son père étoit toujours prisonnier; je ne voulois lui parler que de ses malheurs; elle ne m'entretint que des miens. Quel autre objet pouvoit nous occuper encore? mais le bonheur suprême étoit d'être ensemble. Les nouvelles qu'elle m'apporta de la situation des affaires, me donnèrent peu d'espérance pour ma liberté. Nous passâmes près de deux heures dans cet entretien, qui me rendit une nouvelle vie. Qu'il est doux, après

avoir long-temps souffert dans l'abandon et dans la solitude, de trouver une âme à laquelle on puisse enfin confier ses douleurs! Combien alors les consolations d'une femme, et d'une femme aimée, pénètrent plus doucement jusqu'à nos cœurs! Il se mêle toujours dans les consolations des hommes, quelque chose d'âcre qui irrite une âme affaissée sous de longues souffrances; celles des femmes, au contraire, s'unissent mieux à notre foiblesse. Nous ressemblons alors à des malades exténués, qu'un médecin prudent ramène lentement à la vie par des remèdes doux, et à qui des spécifiques assurés, mais violens, donneroient la mort.

Nous nous séparâmes enfin; sa vue m'avoit rendu un peu de courage; elle avoit exigé que j'eusse plus de soin de moi; je le lui avois promis. J'avois l'espérance de la revoir; depuis ce jour, je repris quelques forces. J'ai souvent éprouvé, dans les longs malheurs de ma vie, que, de tous les tourmens, l'idée de l'indifférence et de l'abandon de ceux qui nous sont chers est le plus insupportable, et celui contre lequel vient se briser le plus ferme courage; mais, du moment où nous sommes sûrs de n'être point oubliés, il s'établit entre les objets de nos affections et nous une intelligence secrète et naturelle; tout ce qui nous

entoure nous ramène, et semble créer des rapports nouveaux entre leurs sentimens et les nôtres. Nous finissons ainsi par transporter, en quelque sorte, toute notre existence hors de nous-mêmes, et par ne plus vivre que dans ce qui nous intéresse uniquement. Nous y tenons par le passé, par le présent, par l'avenir. Les cœurs heureux ne connoissent guère, dans le tourbillon du monde, cette jouissance. Il est juste que Dieu l'ait réservée à ceux qui souffrent; elle est leur unique soutien; sans elle, ils succomberoient sous le poids de leurs peines. Elle vient à leur secours dans l'exil, dans la prison, sous la hache des bourreaux; elle adoucit pour eux l'injustice des hommes, et tous les maux inséparables de l'humanité. Cette touchante idée accompagne l'homme juste jusqu'aux portes de la vie; elle descend avec lui les marches du tombeau, et ne s'en sépare que lorsque son essence s'est replongée dans l'éternelle source des consolations.

Quelques jours après la visite, aussi heureuse qu'inattendue, de ma chère T***, mon sort changea; j'allois courir les plus grands dangers sans doute, mais aussi j'échappois à cette solitude désespérante, plus cruelle pour moi que la mort. Je croyois enfin n'avoir plus à redouter les spectacles d'horreur que

j'avois eus jusque-là sous les yeux. On vint m'annoncer que j'allois être transféré aux R..... ; c'étoit un ancien couvent qu'on avoit changé en maison de détention. J'y fus conduit dès le lendemain. Je me crus libre en me trouvant au milieu d'une cour assez vaste, de longs et spacieux corridors à deux étages, et d'un grand réfectoire ; tout cela étoit à la disposition des prisonniers : il y en avoit environ cent cinquante le jour de mon arrivée. Quatre jours après on en amena trois cents, presque tous de la ville ; trois femmes, Mad. de F*** et ses deux filles, Mesd. de Sainte-M***, et de L*** G***, furent de ce nombre ; elles arrivoient d'une des provinces de l'Ouest. Je trouvai là le bon M. de L***, ancien écuyer de Mesdames. Nous faisions de fréquentes parties d'échecs. Je me liai, sur-tout d'une manière plus intime, avec M. R***, intendant-général de la maison de ces princesses ; c'étoit un des plus excellens hommes que j'aie jamais connu ; j'en parlerai plus loin. Quoique dès-lors on n'eût que trop à craindre que la direction des esprits ne tournât de plus en plus à la violence, on n'en éprouvoit cependant pas encore les effets, de manière à ressentir de sérieuses alarmes pour soi-même ; c'étoit vers la fin de 1793.

Pendant le jour, j'écrivois régulièrement

mon journal ; je l'ai perdu, et j'en suis inconsolable ; car les grands malheurs ne laissent pas de foibles souvenirs. J'y avois consigné une foule de circonstances qui m'intéresseroient beaucoup maintenant. Après deux heures de cette occupation, j'allois chercher M. de L***, ou bien il venoit me trouver pour la partie d'échecs; j'en achetai un beau jeu, ivoire et ébène, dont il me fut impossible d'obtenir l'entrée avant que le concierge, espèce d'imbécille, plus emporté que méchant, ne l'eût entièrement mutilé, en enlevant la couronne et la tête du roi et de la reine. J'ai conservé ce jeu comme un monument curieux du patriotisme de ce temps-là. Enfin, le soir nous faisions assez ordinairement une partie de whist ou de reversi, chez Mad. de F***. J'avois pris beaucoup de goût pour Mad. de Sainte-M***, dont l'humeur aimable et spirituelle n'éprouvoit jamais d'altération. Le marquis de C*** étoit fort assidu auprès de sa sœur; c'étoit de nous cinq que se composoit cette réunion à laquelle nous admîmes ensuite M. de R***, le plus gai et le plus amusant des hommes. Il possédoit, avec une grande supériorité, tous les arts d'imitation, et particulièrement celui de rendre et de modifier, avec une si parfaite vérité, le son d'un cor de chasse, en appuyant une assiette sur sa joue,

qu'il lui étoit souvent arrivé, aux chasses du roi, de détourner les chiens, et de tromper les chasseurs. J'ai revu R*** à Paris, où il est mort depuis. Il étoit alors tout aussi enjoué que dans le temps de nos malheurs; sa situation n'étoit cependant guère meilleure; car de tout ce qu'il avoit perdu, il n'avoit recouvré que sa liberté, dont il disoit, avec esprit, qu'il ne savoit que faire. Nous nous rencontrions souvent chez T***, devenue alors Mad. B***, et restée l'une de mes plus fidèles amies (1).

Quelques personnes avoient été enlevées de la prison, mais en très-petit nombre; on les avoit conduites à la Conciergerie de Paris. Elles étoient prévenues, les unes, d'avoir pris part à des rassemblemens armés, qui s'étoient opposés à la levée de la première réquisition; les autres, d'avoir apporté des obstacles au

(1) J'ai appris sa mort pendant mon séjour en Italie, et les circonstances cruelles qui l'ont accompagnée. Elle étoit rétablie des suites d'une chute qui lui avoit cassé la jambe; mais un dépôt s'étoit formé dans la tête, et les chirurgiens n'en avoient pas même eu l'idée. Elle donnoit une fête à son fils, qui, ce jour-là, avoit reçu son brevet d'officier, et à qui elle avoit voulu attacher l'épaulette. Tout-à-coup, au milieu de la joie de sa famille et de ses amis, elle pousse un grand cri: on s'approche; elle venoit d'expirer!

transport des subsistances. Elles furent condamnées à mort par le tribunal révolutionnaire de Paris. Cet événement nous troubla; cependant, comme les faits qui avoient motivé le jugement, paroissoient précis, tous ceux qui n'étoient arrêtés que comme suspects, et par mesure de sûreté générale, ne crurent pas que cela préjugeât rien contre eux, et dût les alarmer sur leur propre situation. Toutefois, quelques nouvelles du dehors pénétroient jusqu'à nous, et nous inspiroient, pendant quelques instans, les plus vives inquiétudes; mais cinq à six jours de tranquillité suffisoient pour les faire disparoître; et nous ne tardions pas à reprendre notre première sécurité.

J'anticipe un moment sur les événemens; nous apprîmes vaguement, vers les derniers jours de mars 1794, que la Convention étoit livrée à de nouvelles agitations; qu'un parti, à la tête duquel étoit D*** et quelques autres députés, penchoit vers la clémence; qu'un autre parti, dirigé par la commune de Paris, les chefs de l'armée révolutionnaire et les Cordeliers, vouloit renverser le comité de salut public. Nous eûmes bientôt la certitude de l'existence de ces partis, par l'arrestation, le jugement et la mort de ceux qu'on en regardoit comme les chefs. Nous étions trop peu ins-

truits de ce qui se passoit au-dehors, pour fixer notre opinion sur ces événemens; nous ne pouvions nous expliquer pourquoi deux partis divisés d'intérêts et de principes étoient anéantis au même instant. Nous ignorions que ces factions divisées, en effet, sous ces rapports, se haïssant et se déchirant entre elles, étoient cependant parfaitement unies dans leur but, qui étoit la destruction de la puissance décemvirale. Sans doute rien n'étoit plus noble et plus grand qu'un tel projet; mais ceux qui l'avoient conçu, n'étoient ni dignes, ni capables de l'exécuter. D*** se croyoit trop fort de sa popularité; il méprisoit trop ses ennemis; son âme n'étoit dépourvue ni d'élévation, ni de courage; mais il étoit livré à trop d'insouciance et de paresse. Il pouvoit bien ne supposer aucune vertu à ses rivaux, mais il étoit inexcusable de ne pas avoir appris, lorsqu'il marchoit d'accord avec eux, que l'audace du crime ne leur manquoit jamais. Il l'oublia un moment, et fut perdu. Je ne parle point de l'autre faction; ses chefs étoient ce qu'il y aura jamais de plus abject parmi les hommes : si la puissance lui fût demeurée, elle en eût fait un usage plus exécrable encore, peut-être, mais certainement plus avilissant pour la nation, que le comité de salut public; et, pour les peuples, comme pour les

individus, la mort est préférable à la dégradation et à l'infamie. Au milieu de tant de désastres, les Français ont du moins échappé à ce dernier opprobre.

J'ai dit quelque part que j'avois cessé d'habiter Paris; que j'avois fixé ma résidence au B..... M....., et que je devois ma vie à cette circonstance; en voici la preuve. Si, lorsque j'ai été arrêté, j'avois conservé un logement à Paris, on m'auroit nécessairement considéré comme ayant mon domicile dans cette ville; et, dans ce cas, c'eût été dans une des maisons de détention du département de la Seine que j'aurois été constitué prisonnier. N'ayant plus d'autre habitation que celle où l'on me trouvoit, il falloit bien, aux termes de la loi, me considérer comme habitant le département de Seine-et-Oise, et me conduire dans les prisons de ce département, où je n'étois connu de personne, et où, par conséquent, je n'avois ni amis, ni ennemis. On sait qu'à cette époque les uns et les autres étoient presque également dangereux : l'essentiel étoit de se faire oublier. Ce qui m'a confirmé dans l'idée que j'avois dû mon salut à cette précaution, dont alors j'étois bien loin de prévoir quelle seroit un jour l'importance, c'est que MM. l'abbé de M***, et de R***, qui passoient leur vie avec nous, arrêtés presque

en même temps que moi, dans le même département, et à deux pas de nous, mais ayant négligé antérieurement de prendre une précaution semblable à la mienne, et peut-être aussi par la raison qu'il existoit à Paris des hôtels de leurs noms, dont on s'obstinoit, avec la plus insigne mauvaise foi, à les regarder comme propriétaires, furent considérés comme ayant leur domicile dans le département de la Seine, et conduits dans les prisons du Plessis, puis dans celles de la Conciergerie, et condamnés à mort six à sept mois après. Mais pourquoi s'efforcer d'expliquer les éternels décrets de cette Providence, dont les conseils ne nous paroissent trop souvent que l'action d'une fatalité aveugle, qui entraîne, sans choix, tous les hommes au terme commun de la nature! Lorsque ces événemens se passent sous nos yeux, tout nous en paroît extraordinaire; l'impression qu'ils nous causent est terrible, parce que nos dangers personnels éveillent nos alarmes : y repensons-nous à de grandes distances ou à des époques éloignées, nous n'y apercevons plus que le jeu éternel des choses humaines.

La terreur jetoit de jour en jour des racines plus profondes dans les esprits. On se servoit des moyens les plus ingénieux pour nous faire parvenir les journaux et les lettres : je ne les

expliquerai point. Si jamais, en quelque lieu de la terre, la tyrannie doit rétablir son empire, je ne veux pas avoir à me reprocher d'avoir dévoilé un seul des moyens d'éluder sa barbare surveillance. Nous les avions multipliés à un tel point, que nos correspondances avec le dehors étoient journalières, beaucoup plus exactes, et sur-tout beaucoup plus respectées, qu'elles ne l'ont jamais été par la poste.

La loi de sang, dite *du 22 prairial*, venoit d'être rendue. Elle portoit : « Que le nombre » des jurés du tribunal révolutionnaire étoit » réduit à sept; que, pour absoudre ou con- » damner, il ne falloit plus d'autre preuve » que la *conscience* de ces jurés; que les ac- » cusés seroient désormais sans défenseurs; et » qu'il n'y auroit plus d'autre peine que la » mort. » Dès ce moment, nous sentîmes tous quel sort nous étoit réservé : jusque-là, nous n'avions cessé de nous flatter. Quelques-uns de nos camarades nous avoient encore été enlevés. La plupart nous avoient dit, à la vérité, qu'une fausse dénonciation, une inimitié personnelle, souvent même une erreur de fait ou de nom, avoient été les seules causes de leur arrestation : mais nous nous obstinions à penser, lorsque nous apprenions leur jugement, qu'ils ne nous avoient pas tout dit, et

qu'ils nous avoient dissimulé quelque circonstance grave qui avoit donné lieu à leur condamnation. Nous avons conservé long-temps cette erreur.

Quoiqu'on nous écrivît souvent, on n'osoit, dans la crainte de se compromettre soi-même, ou de compromettre ceux à qui les billets étoient adressés, parler trop ouvertement : une seule lettre interceptée eût fait sacrifier vingt personnes ; et nous étions trop intéressés à ne pas changer de surveillans, pour ne pas prendre tous les moyens imaginables de ne les pas exposer. Après le décret du 22 prairial, on ne garda plus de ménagemens, et les journaux ne nous laissèrent pas d'incertitude : d'ailleurs, ce qui se passoit au milieu de nous ne nous auroit guère permis d'en conserver.

C'étoit souvent au milieu de la nuit qu'on venoit nous enlever. On étoit réveillé en sursaut, entre deux et trois heures du matin, par le bruit effroyable des clefs, des verroux et des chiens. Tout à coup s'ouvroit la porte de la chambre, où étoient renfermés un ou plusieurs des prisonniers inscrits sur les listes de mort, dont un huissier du tribunal révolutionnaire étoit ordinairement porteur. Il entroit précédé du concierge, de deux guichetiers qui portoient des flambeaux, et suivi

de plusieurs gendarmes. Le concierge lisoit les noms des personnes désignées, leur recommandoit de s'habiller promptement, leur disoit quelquefois qu'elles partoient pour le tribunal révolutionnaire, et se retiroit. Qu'on juge de notre consternation! Ces scènes douloureuses me rappeloient celles de la maison de Justice, à cette seule différence près, que, d'un moment à l'autre, je pourrois moi-même jouer un rôle dans celles-ci, tandis que dans les autres je n'étois personnellement menacé d'aucun danger. Une demi-heure après, on revenoit faire un appel nouveau, et tous ceux qui avoient été demandés descendoient dans le guichet. C'est là qu'ils étoient liés deux à deux, jetés sur de grandes charrettes couvertes, comme de vils bestiaux, et traînés à la Conciergerie, où ils arrivoient d'ordinaire entre cinq et six heures du matin : on les y déposoit dans plusieurs chambres. Une heure après, on faisoit glisser, sous la porte de chacune des chambres où ils étoient renfermés, autant de feuilles de papier imprimées qu'il y avoit d'accusés. Chacun y trouvoit son nom, et les délits dont il étoit prévenu. Ces actes d'accusation se réduisoient, dans les derniers mois, à ces seuls mots : « Prévenu de s'être » rendu l'ennemi du peuple; » celui-ci, en voulant rétablir la royauté; celui-là, en s'op-

posant à la réquisition ; les uns, en formant des rassemblemens ou en y prenant part ; les autres, en mettant des entraves à l'arrivée des subsistances ; quelques-uns pour des propos, quelques autres pour des gestes, etc., etc. Cet horrible dénombrement ne finiroit point : les monumens les plus authentiques de tant d'atrocités et de folie existent par-tout, et peuvent être consultés.

Une nuit je fus désigné, par le concierge, pour le tribunal révolutionnaire ; quelque terrible qu'ait été mon saisissement, je puis dire, avec vérité, qu'il ne le fut pas autant, à beaucoup près, qu'il eût pu l'être dans d'autres circonstances. On n'avoit plus d'autre idée, d'autre conversation que la mort ; chacun la considéroit comme prochaine. Le peu d'espérance que l'on conservoit encore, s'éteignoit de jour en jour ; on n'étoit jamais dans son état naturel ; on exaltoit son courage ; il y avoit une sorte d'émulation à bien mourir ; personne ne vouloit paroître foible ; et comment n'eût-on pas rougi de l'être ? on recevoit à tout moment, du sexe le plus foible, l'exemple de la résignation, et souvent celui de l'héroïsme ! J'avois à peine commencé à m'habiller, que le concierge remonta pour m'annoncer que c'étoit par erreur qu'il m'avoit nommé ; que ce n'étoit pas moi qu'on

demandoit. En effet, celui à la place duquel on m'avoit appelé, étoit un vieux prêtre, curé de....., dont le nom ne différoit du mien que d'une lettre; il étoit logé à la chapelle. Quelques heures après, le malheureux n'existoit plus.

M. R*** reçut enfin son arrêt de mort. Je ressentis une profonde douleur d'une séparation que je jugeois bien devoir être éternelle. Je cherchai cependant à faire passer dans son âme, des espérances qui n'étoient pas dans la mienne. S'il eût fallu, pour désarmer les monstres devant lesquels il alloit paroître, n'être que le meilleur des pères, des amis, et des citoyens; certes, les jours de M. R*** étoient assurés; mais plus on avoit de titres au respect et à la considération, moins la proscription étoit douteuse. Une si parfaite confiance s'étoit établie entre lui et moi, que je connoissois sa vie aussi bien que lui-même. Dans d'autres temps, j'eusse fondé sur cette connoissance les espérances les plus justes; maintenant je n'en considérois sa perte que comme plus inévitable. Il me fit jurer, si j'échappois au sort qui l'attendoit, d'aller voir sa femme et ses enfans, retirés à M.... dans une maison de campagne, de leur faire ses adieux; de leur dire avec quels regrets il se séparoit d'eux; de leur rendre autant de ser-

vices qu'il seroit en mon pouvoir de le faire. Je le lui promis les larmes aux yeux ; je fus inondé des siennes. Je descendis avec lui jusqu'au fatal guichet, dans lequel il ne me fut pas permis de pénétrer; je l'embrassai pour la dernière fois, et le quittai pour jamais. Il périt sur l'échafaud, le même jour, à cinq heures. Ce qui m'a rendu cette perte plus cruelle encore, c'est que le jour de sa mort fut l'avant-dernier de la tyrannie; quarante-huit heures plus tard il étoit sauvé. Sans l'événement glorieux du 9 thermidor (27 juillet 1794), pas un de nous n'étoit destiné à lui survivre. Le concierge, qui en étoit instruit, nous en fit l'aveu quelque temps après. La perte de M. R*** me jeta dans une sorte de désespoir et de fureur, qui tenoit beaucoup plus au spectacle continuel de nos désastres, qu'au sentiment de mes dangers. Nous ne vivions que dans l'effroi et dans les larmes, lorsque enfin, le 10 thermidor (28 juillet), nous remarquâmes un grand mouvement dans la prison. Les guichetiers devinrent beaucoup plus doux. Nous les questionnâmes le soir sur ce que nos correspondances nous avoient appris à l'heure du dîner, et nous reçûmes d'eux tous les détails de cette grande journée, à laquelle plus de deux millions de Français ont dû leur retour à la vie. Nous n'osions encore

ajouter

ajouter foi à ses résultats. Toutes les Annales instruiront la postérité de ce mémorable événement, dont je n'ai bien connu les circonstances que lorsque, trois mois après seulement, j'ai obtenu ma liberté. Je vouai dès-lors pour moi, et pour tous ceux qui m'étoient chers, et qu'il m'a conservés, une éternelle reconnoissance à ses auteurs, dont aucun ne m'avoit été connu jusqu'alors. Ce sentiment, dont je ne me croirai jamais affranchi, expliquera plus tard toute la conduite politique que j'ai cru devoir tenir ensuite, et des démarches qui m'ont été reprochées avec autant de rigueur que d'injustice. Il ne m'appartient point, et peut-être n'appartient-il à aucun de ceux dont la vie est leur bienfait, de juger, sur des opinions oubliées, sur des faits qui sont déjà loin de nous, et pour lesquels la prescription existe dans les Codes de toutes les nations civilisées, des hommes qui, depuis, ont rendu à l'état les plus éminens services. S'il en étoit ainsi : si, contre toute attente et toute justice, quelques Français, entraînés par leurs souvenirs ou leurs ressentimens, parvenoient un jour à rendre l'opinion publique complice de leurs préjugés ou de leurs erreurs, j'ose être assuré que la raison de l'Europe éclairée ne tarderoit pas à s'élever contre l'ingratitude de la France. Je ne crains pas d'être

démenti par ceux qui, comme moi, ont passé treize mois sur les marches de l'échafaud; tous s'empresseront de s'unir à mes sentimens. En les exprimant aussi hautement que je le fais, j'ai prévu toutes les objections; je ne répondrai à aucune. Ce n'est point une discussion que je prétends élever; c'est une opinion faite et désormais inébranlable, qu'il s'agit de constater. Je sais que la justice et la vérité ne donnent que bien rarement des droits à la faveur; qu'est-ce donc quand on a à combattre des préjugés qui ont déjà jeté de profondes racines, parce qu'ils n'ont jamais été attaqués comme ils devoient l'être, et qu'on s'efforce maintenant de représenter armés de toute la force de l'opinion nationale! Toutefois je ne me décourage point, et je poursuis ces Mémoires avec le même esprit de justice et de modération qui les a commencés.

Aussitôt après le 9 thermidor, je quittai la chambre que j'avois long-temps occupée au rez-de-chaussée, et où nous n'avions jamais été moins de dix ou douze, pour prendre une cellule au premier étage. On juge bien que nos parties de whist et d'échecs (car le bon M. de L*** m'étoit resté) devinrent beaucoup moins tristes. J'avois une telle habitude de la prison; le monde m'étoit devenu si étranger, que je ne désirois plus ma liberté,

que pour m'occuper de celle de Mad. de L***
et de ses filles : enfin, vers les derniers jours
d'octobre, l'agent national me transmit l'arrêté du comité de sûreté générale, et m'annonça que j'étois libre. Il étoit tard ; je demandai la permission de ne sortir que le lendemain. Je fis dire à Lapierre, qui n'avoit cessé de me rendre les soins les plus touchans, que je l'attendois le jour suivant à midi, avec une voiture. Il fut exact ; je partis pour Paris, où il m'avoit retenu, aussitôt après avoir reçu mon exprès, un appartement rue Saint-Thomas-du-Louvre, à l'hôtel d'Angleterre, où j'avois précédemment logé. Mon premier soin, en y arrivant, fut de solliciter la liberté de mes compagnes de malheur; je l'obtins sans difficultés, et je les revis peu de jours après à Paris, qu'elles ont quitté lors de la pacification de l'Ouest, pour retourner dans leurs terres en Anjou. Ce premier devoir rempli, je m'empressai d'annoncer ma liberté à mon père, dont je n'avois cessé de recevoir les secours avec la même exactitude, par les mains du respectable M. D***.

J'ai omis, à sa place, une anecdote qui prouvera l'excellent coeur de ce pauvre Lapierre, et son attachement pour moi. Il étoit venu à la maison de détention, un jour où le comité révolutionnaire y faisoit une visite

générale. Il avoit demandé à me voir, et avoit été refusé. Il étoit retourné fort triste à Paris. Croira-t-on que ce domestique si bon, si dévoué, si fidèle, ne manquoit pas un seul jour de se trouver, entre cinq et six heures du soir, sur le Pont-Marie, à l'instant où les charrettes qui transportoient les condamnés, se rendoient à la barrière du Trône ! il aperçoit, dans l'une d'elles, le malheureux C***, qui, de loin, avoit avec moi quelque ressemblance par la taille et la physionomie. Quoique Lapierre l'eût vu chez moi assez souvent pour le reconnoître, sa tête se frappe à l'instant; il se persuade que c'est moi-même, et que c'est par cette raison qu'on n'a pas voulu le lui dire, et qu'on lui a refusé le matin l'entrée de ma prison. Il se met aussitôt à jeter les hauts cris. « C'est mon maître, dit-il, c'est mon » pauvre maître; il est innocent, il est inno- » cent; » et il couroit après les charrettes, dont on ne permettoit pas d'approcher. Ses cris fixèrent l'attention des infortunés qui marchoient au supplice, et qui cherchoient à le reconnoître. Enfin, on le força de s'éloigner : je ne sais si on le prit pour un fou, ou si l'on eut pitié de sa douleur; mais on ne lui fit aucun mal, on ne l'arrêta même point. Deux jours après, il revint à V....., où il me trouva plein de vie et de santé. Il ne pouvoit

se lasser de me regarder, et de me dire : « Ah ! » monsieur, c'est donc bien vous ; c'est bien » vous, monsieur ; » j'étois vivement attendri. Et c'étoit le même homme qui, un an auparavant, m'avoit raconté comme la chose la plus simple, l'événement le plus horrible !

Je trouvois Paris en mouvement ; les successeurs de Roberspierre cherchoient à ressaisir les débris de sa puissance ; vivant, ils s'étoient réunis à ceux qui conspiroient sa ruine ; mort, ils vouloient faire revivre son système, et s'emparer de sa succession. Ceux qui venoient de renverser la tyrannie de ce monstre, livroient des combats journaliers à ses continuateurs, c'est-à-dire, aux restes du comité de salut public, dont le point d'appui étoit dans les Jacobins, lesquels à leur tour avoient le leur dans ce comité ; une haine plus forte pour la tyrannie m'avoit fait remarquer davantage. Nous nous réunissions tous les jours dans un café du Palais-Royal, connu sous le nom de *Café de Chartres*. C'étoit là que chacun racontoit ce qu'il avoit appris des desseins de l'ennemi commun, qu'on se faisoit part de ses projets et de ses alarmes, et qu'on formoit les plans de campagne. C'étoit de là que nous partions, quand il y avoit quelque grande entreprise à exécuter. Tous les soirs on s'y réunissoit de tous les points de Paris.

Lorsque nous décidâmes de déloger l'exécrable Marat d'une espèce de niche qu'on avoit élevée à *sa gloire*, sur la place du Carrousel, et de jeter cette voirie dans l'égoût Montmartre, seul tombeau digne d'elle, la réunion se forma au café de Chartres. Ce fut encore de ce café que partirent les détachemens de jeunes gens qui se répandirent dans les théâtres de Paris, pour renverser les bustes de quelques hommes dont, deux années auparavant, on avoit fait la ridicule et scandaleuse apothéose; et quand on organisa les bataillons sacrés, destinés à livrer enfin une guerre de destruction à la tyrannie des Jacobins, qui s'efforçoit tous les jours de remonter sur son trône sanglant, ce fut au Palais-Royal, devant le café de Chartres, qu'un rendez-vous général fut donné. C'étoit en quelque sorte une expiation de tous les projets criminels qui, depuis tant d'années, avoient été conçus dans son enceinte.

Cette expédition fut couronnée du succès le plus heureux. Les Jacobins furent poursuivis, atteints, chassés de toutes parts. Les jeunes gens, qui m'avoient constamment vu à leur tête, m'avoient confié le commandement de l'expédition. Semblables à la troupe de Rodrigue, nous étions partis trois cents au plus du Palais-Royal, et notre phalange s'étoit grossie à tel point, que nous nous trou-

vâmes plus de deux mille en arrivant dans la cour des Jacobins. Nous éprouvâmes peu de résistance : quelques pierres, jetées dans les fenêtres, avoient annoncé l'attaque ; l'armée ennemie s'étoit prudemment retirée. Il y eut, dans l'intérieur, quelques coups de pistolets de tirés ; mais je n'ai pas ouï dire que personne en ait été blessé. Nous entrâmes triomphans sur le champ de bataille : sonnettes, écritoires, papiers, furent les trophées de la victoire. Tout ce qu'il y avoit dans Paris de gens de bien et d'amis de l'ordre se réunissoit à nous. Nous ne voulions point abuser de nos triomphes. Le lendemain, un décret fit fermer la salle des Jacobins; les scellés y furent apposés, et Paris obtint quelques momens de repos.

Cependant les chefs de l'anarchie méditoient leur vengeance. Des émissaires étoient répandus dans les faubourgs pour soulever les ouvriers : les circonstances étoient difficiles. Depuis le 9 thermidor, un extrême relâchement, conséquence nécessaire du système qui venoit d'être renversé, s'étoit introduit dans toutes les parties du Gouvernement et de l'Administration : une foiblesse excessive avoit pris la place d'une rigueur sans mesure. Les subsistances arrivoient difficilement; et comme le même besoin se faisoit sentir par-tout, par

l'effet du désordre, et de la cupidité impunie des entrepreneurs, il arrivoit souvent que ceux des départemens que les convois devoient traverser, pour se rendre à Paris, les détournoient pour leur propre usage. Ce moyen d'exciter le peuple à des soulèvemens étoit immanquable. Pour donner à ces mouvemens un but politique, et attacher de plus en plus le peuple aux intérêts des Jacobins, ceux-ci n'épargnèrent rien pour lui faire comprendre que leurs ennemis personnels étoient aussi les siens, et qu'eux seuls devoient être accusés de la rareté des subsistances. En conséquence, on ne manqua pas de lier les deux intérêts, et de faire placer, sur des écriteaux, que le peuple devoit porter à la tête de ses rassemblemens, ces mots réunis : *Du pain, et la constitution de* 1793. Ces mouvemens, assez bien combinés, éclatèrent vers la fin de mars 1795.

Peu de jours auparavant, tout ce qu'il y avoit de propriétaires et de citoyens honnêtes dans la section des Tuileries, s'étoient réunis, et m'avoient prié de faire une adresse à la Convention contre les terroristes, de me charger de la présenter, et de la prononcer moi-même. Je consentis, avec empressement, à ce qu'on désiroit de moi. Je fis l'adresse; je la prononçai devant l'Assemblée, à la tête de plus

de deux mille habitans armés de la section des Tuileries, restés en bataille sur la terrasse du château, et prêts à marcher à la défense de leur orateur, si l'on osoit entreprendre quelque chose contre lui. Cette adresse, qui est rapportée dans le *Logographe* du 11 ou du 12 germinal an 3, est d'une force si extraordinaire, pour l'époque à laquelle elle fut prononcée, que la section hésitoit à en adopter la rédaction. Elle produisit une forte sensation dans l'Assemblée. Les députés de cette partie de la Convention, qu'on appeloit *la Montagne*, se levèrent tous à la fois, à plusieurs reprises, pour demander mon arrestation. Quelques-uns, plus furieux, proposèrent de me faire fusiller sur-le-champ dans les cours du château. Je leur répondis vivement, sans m'interrompre, « qu'ils espé-
» roient inutilement de m'intimider; que
» deux mille hommes étoient sous les armes,
» sur la terrasse, prêts à tirer vengeance de
» la moindre atteinte qui seroit portée à ma
» liberté. » Cette menace, qui n'étoit pas vaine, et dont la preuve étoit sous leurs yeux, les rendit plus sages. L'impression de mon adresse, son envoi aux départemens et aux armées, furent décrétés; et je fus invité aux honneurs de la séance.

Comme je n'avois point entendu, par cette

démarche, flatter les partisans de la monarchie, j'avois cru devoir annoncer hautement, « que je m'éleverois contre toutes leurs pré» tentions. » Deux motifs me portoient à en agir ainsi : le premier, étoit de faire connoître franchement ma pensée; le second, de rattacher à mon parti tous les hommes *foibles* de cette Assemblée, qui en formoient la majorité, et dont le seul nom de royauté excitoit la défiance, et réveilloit les soupçons.

Il est temps d'expliquer le prétendu changement d'opinion qu'on ne manquera pas de remarquer ici, et dont j'ai été depuis si souvent accusé. Je vais exposer, sans ménagement pour moi-même, et sans crainte des autres, les motifs de ma conduite. Je ne veux atténuer aucun de mes torts, si j'en ai : j'espère qu'on trouvera, dans cette franchise, une justification suffisante de mes intentions.

J'étois presque enfant, lorsque la révolution a commencé. J'étois sans état dans le monde; je n'avois aucun principe arrêté; je n'avois contracté d'engagement vis-à-vis de personne; je n'étois lié à qui que ce fût par le devoir ou la reconnoissance : ma *famille*, mes parens, mes amis, les protecteurs de ma jeunesse, le monde dans lequel je vivois, tout m'offroit l'image et le modèle du respect, de l'amour et de la fidélité pour le roi. Cet ins-

tinct naissoit autrefois avec nous; il étoit développé par l'éducation, et fortifié par l'exemple : personne n'eût songé alors à en faire un sujet d'analyse ou de discussion. Les événemens qui ont précédé la révolution avoient commencé à remettre en question ces droits du trône, que nos pères considéroient comme un article de leur foi politique, que nos aïeux n'avoient pas toujours considéré de même, et que plusieurs peuples de l'Europe avoient alternativement étendus ou restreints, suivant les circonstances ou leurs intérêts. Toutes mes premières idées devoient donc être celles de la génération dans laquelle je vivois. Et quel homme méritoit moins d'ailleurs qu'on lui contestât sa puissance, que celui qui recherchoit toutes les occasions d'en faire le sacrifice au bonheur de ses peuples! C'est ce premier trait de son noble caractère qui m'a éminemment frappé en Louis XVI.

Si la pensée divine n'étoit pas un secret impénétrable, le malheur d'un homme de bien sur le trône seroit une accusation contre la Providence. Rien ne m'a plus profondément ému, du moment où mon âge m'a permis de porter une attention sérieuse sur des événemens dont il étoit aisé de prévoir que le dénouement funeste s'approchoit de jour en jour, que ce contraste terrible et sublime de la

vertu et du malheur dans la personne du roi. C'est lui qui a exalté mon sentiment jusqu'à l'enthousiasme. Si je n'eusse vu Louis XVI qu'au milieu des pompes de sa cour, ce n'eût été pour moi qu'un roi comme un autre ; et quiconque réfléchit, n'a pas une très-haute idée d'un homme uniquement parce qu'il est roi : mais je l'ai vu, lorsqu'il étoit devenu la proie des factions qui vouloient se faire un appui de son nom et de son autorité, et au milieu de toutes les agitations de son âme, n'avoir pas une pensée qui ne fût encore pour ce qu'il croyoit être l'intérêt de ses peuples ; je l'ai vu, dans ces crises fatales où sa vie et celle de tout ce qu'il avoit de plus cher sur la terre étoient menacées, n'éprouver qu'une crainte ; et cette crainte étoit qu'une seule goutte de sang français ne fût répandue pour sa défense ; je l'ai vu, pour prix de tant de vertus, trahi et malheureux !...... J'eus pour lui autant de respect que de dévouement et d'amour pendant sa vie : il n'est plus ; sa mémoire me sera éternellement sacrée. Si jamais un sentiment a été dégagé de tout intérêt personnel, j'ose le dire, c'est le mien ; car la fin du règne de Louis XVI, et le commencement de celui de Louis XVIII, ne m'ont fait connoître ni la crainte, ni l'espérance : mais que de gens, qui, pour s'affranchir des liens importuns de

la reconnoissance et du devoir, affectoient dès long-temps de ne juger en Louis XVI que le monarque, afin de n'être pas obligés de se rappeler que nul ne porta plus loin que lui toutes les vertus de l'honnête homme, n'étalent aujourd'hui une intolérance également déraisonnable et impolitique, que pour désarmer les souvenirs accusateurs qu'il seroit si facile d'élever contre eux-mêmes!

Je crois avoir suffisamment expliqué les causes de mon dévouement à la personne du roi : je continue.

Lorsque Louis XVI eut cessé de vivre, tout homme que ses sermens ou la reconnoissance n'attachoient point à sa famille, et qui ne considéroit pas comme obligatoires certains principes qu'on a érigés en devoirs dans quelques monarchies, a pu se regarder comme libre; et, dès ce moment, s'il croyoit à la possibilité de fonder une république en France, se livrer, avec une sorte de fanatisme, à cette pensée, qui, après tout, est un système de gouvernement comme un autre, et peut être défendue et appuyée par les argumens les plus honorables et les plus solides.

Que le caractère français soit peu propre à ce genre de gouvernement, c'est ce que l'expérience n'a que trop prouvé à tous les esprits éclairés et de bonne foi. C'est cette expé-

rience qui a été la plus grande force du gouvernement de Bonaparte, et qui lui a ouvert les voies du trône. Mais, il y a dix-neuf ans, nous ne l'avions point acquise encore; et il convient, pour raisonner juste, de nous replacer dans la situation où nous étions alors.

Les princes de la maison de Bourbon avoient quitté la France en 1789 et 1791. Ils étoient entièrement étrangers à la génération à laquelle j'appartiens; et cette génération est nombreuse, et généralement éclairée.

La bonté du roi, unie à de rares lumières; ses longues études, fruits de son adversité; ses connoissances si étendues, si précises, si variées en administration; tout ce qu'on tient d'un naturel heureux, tout ce qu'on acquiert par la méditation et par l'expérience; tant d'avantages n'étoient connus que du très-petit nombre de personnes qui n'avoient cessé de vivre auprès de lui.

Le caractère loyal, et si éminemment français, de Monsieur; ces nobles qualités de l'antique chevalerie, qui se reproduisent et brillent en lui d'un nouvel éclat, qui donc en avoit l'idée parmi nous? La génération dont il étoit le contemporain étoit ou éteinte ou émigrée. Ce prince, en quittant la France, n'y avoit laissé d'autre souvenir que celui d'un jeune homme bon, aimable, brillant,

mais léger, insouciant, et accordant presque toujours un excès de confiance à des alentours souvent trop peu dignes de lui. Ce qu'il pouvoit y avoir d'injuste et d'offensant pour ce prince, dans cette opinion, tenoit sans doute à l'exaspération des idées révolutionnaires, qui, déjà, fermentoient dans toutes les têtes; mais enfin, elle existoit. Les Français, si long-temps malheureux, ont accueilli Monsieur avec des transports qui ne tenoient pas moins à ce qu'ils se sentoient délivrés d'un joug devenu insupportable, qu'au soin qu'avoit pris la renommée de publier que ce prince, sans avoir perdu une seule des grâces de ses premières années, avoit acquis cependant plusieurs de ces qualités solides qui, seules, peuvent inspirer aux peuples une confiance durable, en leur promettant le bonheur.

C'est maintenant ainsi que nous jugeons ces princes, parce qu'ils sont au milieu de nous, et que tout annonce qu'ils aimeront à justifier tant de présages heureux : mais qui les jugeoit de même il y a vingt ans? et, s'il étoit impossible alors d'avoir d'eux une juste idée, comment s'étonner que ceux qui, placés plus près du foyer des événemens, voyoient à tous les momens la guerre civile prête à s'allumer, n'aient pas voulu consentir à précipiter l'Etat dans des chances, non seulement dan-

gereuses, mais qui ne présentoient pas même le plus foible espoir de succès?

Je ne veux point le dissimuler, j'ai partagé toutes ces craintes, et j'ai réglé ma conduite sur elles; aussi personne ne reconnoît, avec plus de sincérité que moi, qu'elle ne me donne aucun titre à la reconnoissance et aux bontés de la maison de Bourbon; mais elle ne m'en ôte aucun à sa justice. Je ne réclame d'elle aucun bienfait; je n'ai droit d'en attendre aucun; car mon dévouement au dernier chef de sa race résultoit beaucoup plus de l'instinct de mon cœur, que du conseil de ma raison et du sentiment de mes devoirs. Je serois donc injuste si je pouvois me plaindre d'en être oublié. Je ne chercherai point à prouver, comme tant d'autres, que mes actions les plus reculées n'avoient pour but que d'amener l'événement qui a rendu cette famille à la France, et que je prévoyois, en déclarant à la terreur une guerre qui n'étoit pas sans dangers pour moi, que le trône des Bourbons devoit se relever sur les échafauds brisés des Jacobins. Non, je ne croyois point à la possibilité prochaine de cet événement! ou, si l'idée m'en vint quelquefois, je la considérois comme une crainte, et non comme une espérance. Autant j'avois horreur des crimes par lesquels nous étions arrivés à

la

la république, autant je désirois qu'elle s'en fît absoudre un jour par de grandes vertus, et qu'elle inspirât autant d'amour à ses citoyens, par la sagesse et la justice de ses lois, qu'elle eût commandé d'admiration, de respect et de confiance à l'Europe, par la puissance de ses armes, l'éclat de ses victoires, et la modération de ses traités. Ces sentimens, qu'aujourd'hui même, en me reportant à cette époque, je ne puis me condamner d'avoir éprouvés, me paroissoient alors éminemment français, et liés à notre gloire nationale. A ces motifs déterminans pour ma raison s'en joignoit un tout puissant sur mon cœur; c'étoit l'accueil que j'avois reçu, en sortant de captivité, des hommes qui venoient de renverser Robespierre; je leur devois ma vie, et ils étoient entourés de l'enivrement de la reconnoissance publique.

Je leur devois plus encore que ma vie; car l'arrêté qui me mettoit en liberté, portoit qu'en ma qualité de réquisitionnaire, je ferois choix, sous trois jours, du corps dans lequel je voulois servir, et que je partirois pour l'armée. Je dus à leurs généreux soins le prompt rapport de cet ordre rigoureux, dont l'exécution m'eût replongé dans de nouveaux malheurs.

Pouvois-je avec honneur, dans de telles

circonstances, et lors même que mes voeux secrets m'y eussent porté, conspirer contre mes bienfaiteurs, et n'user de la vie qu'ils venoient de me rendre; de la liberté que je leur devois deux fois; de la confiance sans bornes qu'ils me témoignoient, en me faisant part de leurs desseins qui tendoient fermement alors à détruire l'anarchie, à établir le règne des lois, et à fonder un gouvernement stable, également éloigné des excès de la licence et de ceux du pouvoir absolu; pouvois-je, dis-je, n'user de tant d'avantages, que je ne tenois que d'eux-mêmes, que pour détruire plus sûrement leur autorité, et les exposer aux vengeances de la maison de Bourbon, qu'on disoit alors si menaçantes?

Je ne crains pas d'interroger ici tout homme sincère et sans partialité; mais si, ayant appartenu à l'un des partis qui se disputoient alors la puissance, il n'a pas abjuré depuis les erreurs de la démocratie; ou, si l'intérêt et la reconnoissance l'attachent à la cour des rois, qu'il se récuse; cet homme-là ne sauroit être mon juge.

J'ai porté si loin, pendant trois années, l'intime conviction qu'un gouvernement républicain pouvoit être fondé et se maintenir en France, et que les tristes résultats dont nous étions journellement témoins, devoient être

attribués uniquement aux hommes qui gouvernoient, et non pas à la nature de ce gouvernement, que lors du 18 brumaire, époque à laquelle Bonaparte s'empara du pouvoir, je me serois certainement prononcé pour le parti contraire au sien si je n'avois vu, de ce côté, les restes de la faction de Robespierre, la loi des ôtages; celle de l'emprunt forcé, et le dessein formé de ramener, avec un gouvernement révolutionnaire, tous les excès, toutes les violences, tous les systèmes insensés contre lesquels je n'avois cessé de m'élever depuis le 9 thermidor. Je m'expliquai même si hautement alors, que Bonaparte ne me l'a jamais pardonné, et que, non content de m'éloigner de toute fonction publique, ce qui m'importoit peu, avec une persévérance qui ne s'est jamais démentie, il m'a exilé deux fois après m'avoir fait arrêter. J'éclaircirai ce fait quand il en sera temps.

Je crois avoir démontré, avec assez d'évidence, que ma conscience et l'honneur ne me permettoient pas d'agir autrement que je ne l'ai fait; il s'agit maintenant de savoir si, par suite de mes opinions ou de ma conduite, qui que ce soit au monde a jamais eu à se plaindre de l'abus de ma popularité, de mon influence, ou de mon crédit.

Plusieurs de mes amis appartenoient au

parti royaliste ; leur naissance, leur rang, leur fortune, ou leurs opinions, les y attachoient. Je suis assuré que je n'en ai pas perdu un seul; les circonstances m'ont donné de nombreux rapports dans le parti républicain; quelquefois même j'ai eu des relations avec des personnes, dont j'étois loin de partager les opinions exagérées, dont je désapprouvois les projets violens et insensés, et dont j'ai constamment combattu les tentatives, toutes les fois qu'il s'est agi de prendre les armes. J'ose les interpeller toutes, et je ne crains pas qu'une seule s'élève pour m'accuser. Pendant le cours d'une assez longue carrière politique, où je n'ai point rempli de fonctions publiques, parce que j'eus constamment pour elles de l'insouciance, et presque de l'éloignement, et, au milieu du déchaînement de tous les ressentimens et de toutes les passions, l'idée de nuire, ou de me venger de quelque mécontentement, même de quelque injustice, ne s'est pas présentée une seule fois à moi; souvent, au contraire, j'ai eu le bonheur d'être utile, et tout le monde ne l'a pas oublié.

Si j'ai prouvé que mes démarches n'ont cessé d'être conséquentes avec mes principes, et s'il est vrai que ceux-ci aient été constamment conformes à ce que ma conscience et

l'honneur exigeoient de moi, à quelle accusation puis-je encore avoir à répondre?

Deux jours après que j'eus prononcé, à la barre de la Convention, l'adresse dont j'ai parlé plus haut, une insurrection violente éclata dans Paris. Le peuple, ayant à sa tête les bannières ordinaires de ralliement, se porta à l'Assemblée; il faut, une fois pour toutes, qu'on sache bien que ce peuple, dont on a tant parlé dans la révolution, et qu'il faut bien que je nomme ainsi, n'étoit que la réunion de quelques mille ouvriers ou gens de peine, très-estimables sans doute lorsqu'ils honorent leur état par des vertus privées, mais que leur peu d'instruction ou de lumières rendra toujours faciles à égarer. Les factions s'en servoient alors, comme d'un instrument redoutable, pour frapper de terreur, et quelquefois de mort, tout ce qui s'opposoit à elles. Leurs chefs s'unirent donc au peuple. Tout étoit perdu sans le courage entreprenant de quelques hommes qui, dans leurs sections respectives, rallièrent les citoyens honnêtes, se mirent à leur tête, et marchèrent sur la Convention. Je parcourus moi-même plusieurs sections de Paris, entre autres celles du faubourg Montmartre, des Champs-Elysées, et des Tuileries. On réunit une force assez imposante pour effrayer le

rassemblement qui avoit pénétré dans la salle de l'Assemblée, et délibéroit avec les députés. Les Moniteurs des 10, 11 et 12 germinal an 3, rendent un compte fidèle de ces événemens, dont il entre dans mon sujet de ne parler ici qu'incidemment. Dès que les bons citoyens, qui malheureusement n'ont jamais assez connu leurs forces, se présentèrent, la multitude se précipita pêle-mêle sur les bancs avec ses chefs. La terreur s'étoit emparée; en un moment, et d'eux et d'elle. Dans peu de minutes, il ne resta plus de traces de cette sédition terrible, qui pouvoit bouleverser la France.

La faction sentit que son coup étoit manqué; elle ajourna ses projets. Les jeunes gens redoubloient de surveillance et de zèle. Les comités de la Convention étoient instruits de tout; mais, quoique leur composition fût rassurante alors pour les gens de bien, il s'y glissoit toujours quelques complices des factieux, qui ne manquoient pas de l'instruire de ce qui se méditoit contre eux. Cette fois, cependant, ils se croyoient si sûrs du succès, qu'ils dédaignèrent la première de toutes les précautions, le secret. Les plans étoient connus quelques jours avant leur exécution; les anarchistes menaçoient ouvertement; nous vîmes nos dangers; nos réunions devinrent plus nombreuses et plus fréquentes. Nous sentîmes

que l'insurrection de germinal n'avoit été, en quelque manière, que l'essai des forces de nos ennemis, et les escarmouches de l'action générale qu'ils alloient engager. Nous le sentîmes, et nous n'en fûmes ni étonnés, ni découragés; notre cause étoit celle de tous les propriétaires, de tous les gens de bien. On nous approuvoit, on nous encourageoit; mais, dans une lutte aussi terrible, le succès pouvoit être incertain. Il ne fallut pas moins que la certitude de retomber sous la terreur pour rendre enfin l'énergie générale; toutes les sections s'armèrent, et vinrent offrir leurs services aux comités: les jeunes gens avoient été les premiers à offrir les leurs; tous furent acceptés. C'étoit vers la fin de mai; on eut enfin la certitude que les projets des factieux étoient sur le point d'éclater, et que dès le lendemain ils devoient se porter à l'Assemblée avec les mêmes drapeaux. La disette étoit toujours le prétexte dont ils couvroient leurs desseins.

Enfin, dès le matin du 1er prairial, les habitans des faubourgs Saint-Antoine et Saint-Marceau se mettent en marche, et se répandent dans les quartiers de Paris qui conduisent à la Convention. Quoique nous n'eussions point de rassemblement légal, nous nous retrouvions par-tout, et même au milieu de cette foule, dirigée par des chefs malhabiles,

qui ne lui avoient donné qu'une impulsion générale, et qu'on avoit laissée sans instructions particulières pour agir suivant les circonstances. La journée du 1er prairial ressembla en tout à celle du 10 germinal; seulement le peuple paroissoit disposé à se porter à de beaucoup plus grandes violences. Les sections, quoique averties d'avance, ne se rassembloient qu'avec lenteur. Dans l'Assemblée on relevoit, pièce à pièce, l'édifice révolutionnaire. On y décrétoit de nouveau les emprisonnemens et les proscriptions. Quelques députés avoient été mis en arrestation à la suite des événemens de germinal; mais ils eurent des successeurs qui, dans la journée du 1er prairial, montrèrent une plus grande audace. L'excès du danger enfin réveilla tous les courages, et inspira de la résolution aux plus timides. Je me rendis, comme au 10 germinal, dans plusieurs sections, sans autre mission que le danger public. Je les convoquai, au nom de leur salut, au bruit du tocsin et de la générale. Pendant ce temps, un député, nommé Féraud, arrivé depuis peu de l'armée des Pyrénées, étoit assassiné dans l'Assemblée au pied de la tribune; sa tête, mise au bout d'une pique, fut long-temps promenée dans l'Assemblée, sous les yeux de son président, et portée ensuite en triomphe dans

les cours du château. J'étois de retour à la Convention. Je m'efforçois de parvenir à la tribune pour en éloigner les brigands qui l'occupoient, le sabre et la pique à la main, et parler au président. J'en fus écarté avec violence, et mes vêtemens furent mis en pièces. L'horrible trophée rentroit en ce moment dans la salle; je m'étois rapproché de la tribune, et j'étois déjà sur la seconde ou troisième marche, lorsque je sentis cette tête sanglante appuyée sur mon épaule gauche; elle y resta quelques secondes sans qu'il me fût possible de changer de position. La foule augmentoit d'un moment à l'autre; le tumulte le plus épouvantable régnoit de toutes parts; au-dedans, au-dehors de la salle, tout n'étoit que confusion. Si les factieux, mieux dirigés, eussent songé, en cet instant, à s'emparer de la personne des députés qui délibéroient dans l'intérieur des comités, le Gouvernement étoit dissous, et la terreur rétablie. Enfin, quelques coups de fusils partirent à l'une des portes, à la gauche du président, et le pas de charge se fit entendre: c'étoient les sections qui accouroient à la délivrance de l'Assemblée. Elles entrèrent, à la fois, par les deux extrémités de la salle. Leur présence opéra un effet magique, semblable à celui du 10 germinal, mais plus rapide encore:

le peuple, épouvanté, se dissipa comme une fumée, et l'ordre fut rétabli par le même enchantement que la première fois.

Les suites de cette journée furent plus sérieuses que celles du 10 germinal : six députés furent traduits à une commission militaire; plusieurs autres furent arrêtés. Mais l'agitation étoit loin d'être calmée : une circonstance particulière donna le signal de nouveaux événemens.

Dès le soir du 1er prairial, l'ordre d'arrêter l'individu qui avoit porté au bout d'une pique la tête du député Féraud, et de le traduire sur-le-champ en jugement, avoit été donné. Dès le 2, ce misérable avoit été condamné à mort, et marchoit au supplice. Il arrivoit à l'échafaud, dressé sur la place de l'Hôtel-de-Ville, lorsqu'un parti de vingt-cinq à trente hommes l'enlève des mains de la gendarmerie, à l'instant où il alloit être livré à l'exécuteur. La nouvelle en parvient aussitôt aux comités : on ne perd pas un moment; l'ordre est donné de battre la générale. Toutes les sections sont réunies. Nous apprenons le nouveau danger qui nous menace : nous nous rendons tous dans la cour des Tuileries. Là, des compagnies sont formées, des armes sont distribuées; chacun reçoit les ordres, et les fait passer de rang en rang. Le général M*** est

nommé au commandement général. On donne au général K*** celui de nos compagnies, et tout se tient prêt à marcher dès le lendemain, au point du jour. Les détails de cette journée, et du triomphe qu'obtint enfin sur l'anarchie la cause la plus juste, se trouvent par-tout. Je ne dis rien de plus de la part que j'y eus moi-même; elle est connue de tous ceux qui ont vu de près ces événemens. On fit, pendant quelques jours, de justes et de rigoureux exemples sur quelques-uns des plus coupables, qui avoient été arrêtés au milieu du mouvement, et lorsqu'ils prêchoient au peuple la sédition et l'assassinat.

Peu de temps après, la commission militaire condamna à mort les six députés qui avoient pris part à la délibération, pendant la soirée du 1er prairial. Je fus appelé pour déposer dans cette affaire : rien ne me fut plus pénible. Je n'ai jamais conçu qu'il fût possible de conserver quelque ressentiment contre un ennemi vaincu. J'atténuai, autant que possible, toutes les charges dans ma déclaration; mais les faits avoient été d'une telle évidence, que ma modération fut inutile : ils furent condamnés. Dès que l'arrêt leur eut été prononcé, on les ramena dans la prison. (La commission tenoit ses séances dans l'ancien hôtel du lieutenant de police, rue des Capucines.) A peine

y eurent-ils été déposés, en attendant l'instant du supplice, que l'un d'eux se frappa d'un couteau, qu'il avoit soustrait aux regards de ses surveillans : il tomba mort. Son voisin se saisit du même couteau, se frappa, et tomba près de lui. Le troisième imita leur courage, et mourut comme eux. Le quatrième, le cinquième, le sixième, se frappèrent presque dans un même instant : mais ils furent moins heureux; car ils vivoient encore lorsque l'exécuteur arriva. Les trois premiers n'étoient plus; les autres étoient expirans. Ils furent jetés sur des charrettes, et traînés à l'échafaud. J'ai vu les uns déjà morts; j'ai suivi les autres au lieu du supplice. Jamais on n'a montré un plus sublime courage dans une cause plus coupable. Il est impossible que ces héros du fanatisme révolutionnaire ne fussent pas de bonne foi : peut-être n'a-t-il manqué à leur gloire que de vivre dans d'autres temps, et avec d'autres hommes.

Le corps social s'épuisoit ainsi en convulsions : il s'affoiblissoit par les triomphes presque autant que par les défaites. Les débris de cette Convention, si souvent mutilée, ne présentoient plus que des hommes sans énergie ou sans talens. Le Gouvernement se formoit de deux comités, qui se renouveloient par quart tous les mois, et dont la pensée, comme

les opérations, ne pouvoient par conséquent avoir ni ensemble, ni force, ni suite. Toutes les parties de l'administration publique se décomposoient insensiblement. La Convention le sentit enfin elle-même, et se décida à donner une constitution à la France.

Mais il étoit de la destinée de cette malheureuse république de tomber d'une convulsion dans une autre. A peine eut-elle échappé aux deux terribles secousses qu'elle venoit d'éprouver, qu'un bouleversement presque aussi funeste que ceux qui l'avoient précédé, mais dirigé dans un sens inverse, alloit l'entraîner dans de nouveaux déchiremens.

Le travail de cette constitution, connue sous le nom de *Constitution de l'an* 3, venoit d'être terminé. Il alloit être soumis à l'acceptation du peuple, lorsqu'on se rappela que tous les malheurs de la France étoient venus de ce que l'Assemblée constituante, en terminant sa session, avoit, par une délicatesse mal entendue, décidé qu'aucun de ses membres ne seroit éligible à l'Assemblée législative qui alloit lui succéder. On avoit donc ajouté à la constitution deux décrets, portant que les deux tiers de la Convention entreroient de droit dans les Conseils des Anciens et des Cinq-Cents, qui devoient former la prochaine lè-

gislature. Les décrets étoient politiques, et la remarque juste. Elle avoit été faite dans la séance de clôture de l'Assemblée constituante, dans une circonstance exactement pareille, par le roi lui-même, qui avoit témoigné « combien il regrettoit que l'Assemblée ne fît » pas l'essai de son propre ouvrage, avant » d'en confier le dépôt à de nouveaux légis- » lateurs. » Sans doute ce qui étoit vrai en 1791, ne pouvoit manquer de l'être en 1795; mais le long Parlement de la France avoit successivement inspiré tant de haine et de mépris, que toute proposition tendante à réélire une partie de ses membres à une prochaine Assemblée, devoit nécessairement éprouver de grandes oppositions. Une forte résistance s'organisa sur presque tous les points de la république; à Paris, elle fut générale. Je la trouvai mal fondée, et ne crus pas devoir la partager; ainsi, je soutins presque seul dans la section des Tuileries, l'opinion contraire à celle de la majorité. Certes, j'étois cependant bien loin d'approuver la conduite qu'avoit tenue la Convention depuis qu'elle avoit été convoquée. J'avois assez fait connoître, dans un grand nombre de circonstances, quel jugement j'en portois. En toute autre occasion je n'aurois pas hésité un moment à voter pour son expulsion entière; mais l'exemple

des événemens qui avoient suivi la séparation de l'Assemblée constituante; l'opinion du Roi qui, dans une telle question, étoit nécessairement d'un grand poids; les lumières que j'avois acquises sur l'état présent des affaires, tout me portoit à croire que des intérêts personnels, des souvenirs de toute espèce, des ressentimens qui ne devoient pas être écoutés, étoient les seuls mobiles de la résistance aux décrets. Je prononçai, à l'assemblée de la section des Tuileries, un discours auquel personne ne répondit, d'abord parce qu'il étoit impossible de se faire entendre toutes les fois que l'on combattoit l'opinion dominante; en second lieu, parce qu'en effet il n'y avoit rien à y répondre. Je n'y parlois que le langage de la raison et de l'intérêt public. Les Jacobins, qui trouvoient leur sûreté dans mes propositions, se rallièrent à mon opinion; et, sans y avoir songé, je me trouvai dans leurs bonnes grâces. Le parti que je combattois ne manqua pas, comme cela arrive toujours dans les temps de discorde et de trouble, de me condamner sans m'avoir compris. Mon discours, que j'ai encore sous les yeux, provoquoit le rétablissement de l'unité de pouvoir (ce qui ne devoit pas déplaire à mes adversaires); l'autorité dont je m'appuyois, étoit l'opinion du Roi lui-même (qui

ne devoit pas leur être suspecte). Néanmoins, par une de ces inconcevables bizarreries, qui ne se rencontrent que dans les révolutions, tous mes anciens compagnons d'armes m'avoient abandonné, et mes ennemis d'autrefois étoient accourus à ma défense. Ce n'étoient pas mes opinions qui étoient changées, puisque je tenois, en 1795, le même langage que le Roi avoit tenu en 1791; les principes ne l'étoient pas davantage, puisqu'ils sont immuables. C'étoient les intérêts, les intérêts seuls qui n'étoient plus les mêmes; car tel est et tel sera toujours le langage des passions, que ce qui est vrai un jour, cessera de l'être le lendemain, si les circonstances viennent à changer. La vérité chez les hommes n'est vérité qu'autant qu'il est de leur intérêt qu'elle soit telle. C'étoit cependant avec cette puissante logique que j'étois jugé.

Les événemens du mois de vendémiaire sont connus. J'étois trop las de révolutions pour y prendre une part active, mais je ne crus pas devoir me séparer de la Convention, seule autorité légale qui existât alors. J'avois pu me convaincre depuis qu'on avoit commencé à agiter dans les assemblées sectionnaires les fatales questions dont j'ai parlé plus haut, qu'il existoit plusieurs partis, soit pour la monarchie, soit pour une république

blique autrement constituée, mais que ces partis eux-mêmes se subdivisoient entre eux; qu'ils s'entendoient mal, et n'avoient point de plan arrêté. L'auxiliaire le plus puissant d'une faction, quelle qu'elle soit, c'est l'opinion publique. Dans les grands changemens politiques, il faut, autant qu'on peut, marcher avec elle, et ne jamais la surprendre. Le succès de toute entreprise, tentée avant de s'être assuré de ce point important, sera nécessairement douteux, à moins qu'on ne décide de tout par la force militaire. Alors encore, est-il à craindre que ce succès ne soit que de peu de durée, parce que toute innovation dans le système politique, opérée sans le secours de l'opinion, n'étant que l'effet de la violence ou de la surprise, et n'ayant ni racines, ni point d'appui dans la volonté générale, peut, d'un instant à l'autre, être renversée par les mêmes moyens qui l'ont amenée. Tel étoit l'état de la France en 1795 : il n'y avoit point alors de parti puissant pour la monarchie, mais seulement des coteries. L'esprit des armées, et celui des révolutionnaires de l'intérieur, étoient encore trop exaltés pour espérer de pouvoir opérer un changement par l'opinion en faveur de ce système, moins encore par la force des armes, qui, en grande partie, lui étoit contraire.

C'étoit donc avec raison que je regardois comme sans excuse ceux qui, avec des moyens aussi foibles et aussi insignifians, vouloient tenter une entreprise qui eût exigé un grand concours de talens, de forces, et de volontés. Je fis part à quelques personnes dont j'estimois le caractère, mais dont je ne partageois point les opinions politiques, des observations que je viens de rapporter; elles en reconnurent la justesse; « mais l'impul- » sion étoit donnée, disoit-on; et il étoit trop » tard pour l'arrêter. » Je prévoyois et j'annonçois, quand il en étoit temps encore, l'issue de cette journée. L'événement a prouvé que je ne m'étois pas trompé.

A la suite de la journée du 13 vendémiaire, un de mes amis, M. de B***, l'un des chefs de la section, connue alors sous le nom de *Le Pelletier*, fut arrêté et conduit au comité de sûreté générale. Il alloit être traduit à la commission militaire. Je fus assez heureux pour lui faire rendre la liberté, et probablement la vie.

Un de mes premiers soins, lorsqu'après le 9 thermidor j'avois été mis en liberté, avoit été de remplir la douloureuse commission que m'avoit donnée mon malheureux ami M. R***, pour sa femme et ses enfans. Cette entrevue fut pénible. M. R*** avoit

trois filles ; l'une d'elles, nommée A*** étoit aussi belle qu'elle étoit bonne et aimable. Elles vivoient ordinairement à la campagne. Au mariage de leur sœur aînée, les deux cadettes vinrent plus souvent à Paris, où je les voyois tous les jours. Cette intéressante famille a éprouvé de longs malheurs. Madame R*** est morte depuis plusieurs années. Maintenant l'existence de ses filles est assurée. A*** a épousé un de mes amis, dont je parlerai tout à l'heure, t qui remplit maintenant une charge importante dans un des plus beaux départemens de la France.

Dix jours s'étoient écoulés depuis le 13 vendémiaire, et l'on songeoit à arrêter le violent mouvement de réaction qui, depuis les événemens de prairial, se manifestoit dans tous les départemens. La cause de ce mouvement étoit juste : c'étoit l'explosion d'une indignation long-temps retenue contre des oppresseurs impunis. Il eût été impolitique d'arrêter, dans leur source, les effets de cette indignation : les gens de bien étoient encore si foibles, que, s'ils eussent été privés de ce secours, il n'est pas douteux que les tyrans n'eussent eu bientôt les moyens de rétablir leur puissance, fondée sur la terreur. Cependant, à des vengeances trop légitimes se mêloient des haines personnelles ; l'autorité des lois étoit ou muette,

ou méprisée. C'étoit sur-tout dans les départemens méridionaux que cette réaction exerçoit un plus funeste empire. Le comité de salut public décida que M. F***, député à la Convention, qui avoit été déjà chargé d'une commission dans ces départemeus, y seroit envoyé de nouveau, et qu'il seroit accompagné de MM. M***, M***, P***, et de moi. Nous n'avions d'autre caractère que celui de *modérateurs*. On n'avoit malheureusement rien exagéré sur tous les excès dont ce pays avoit été le théâtre. Les deux partis n'avoient cessé d'être alternativement, depuis plusieurs années, ou bourreaux, ou victimes. Il ne s'agissoit donc que d'empêcher le sang de couler.

Avant mon départ de Paris, le général Bonaparte m'avoit prié de me charger d'une lettre pour Madame Bonaparte sa mère, qui résidoit à Marseille avec sa famille. Après les événemens de vendémiaire, ce général avoit obtenu le commandement de Paris, et ne bornoit pas à ce poste son ambition naissante. Je remis sa lettre à Madame Bonaparte. Je vis les personnes qui composoient sa famille : elles n'étoient alors que cinq à Marseille; deux des frères du général, et ses trois sœurs. Ce fut là que je connus M. L***, qui déjà annonçoit, pour l'éloquence et la poésie, un goût et des talens qu'il a développés depuis à

un dégré si éminent. Il étoit impossible de ne pas s'attacher sincèrement à lui dès qu'on venoit à le connoître. Il avoit autant d'élévation dans le caractère que de douceur et de grâce dans les manières. Il étoit de tous nos voyages. J'aurai souvent à parler de lui dans le cours de ces Souvenirs, et ce que j'aurai toujours à en dire me rendra cette obligation agréable. Un des malheurs de la France a été longtemps que des conseils aussi sages, aussi utiles que ceux que lui inspiroient depuis plusieurs années l'expérience et la réflexion, n'aient pas été écoutés !

Notre séjour à Marseille ne fut pas de longue durée ; mais j'ai la certitude qu'il y produisit tout le bien qu'il étoit possible d'en attendre. Peudant les six mois que nous passâmes dans le Midi, il n'y eut pas une seule exécution militaire, pour fait de révolution, ou d'émigration : la volonté bien prononcée que nous manifestâmes, de ne souffrir aucune sorte de réaction, suffit pour contenir les malveillans de tous les partis, et nous dispensa de la nécessité de punir. Quelques mauvais choix furent faits par le commissaire du Gouvernement, qui ne se défendoit pas assez des anciennes préventions. Nous ne les approuvâmes point : mais j'ai déjà dit que nous n'avions que voix consultative, et nous nous bornâmes à

protester contre eux. D'ailleurs, à cela près, la conduite de M. F*** ne mérita, pendant le cours de cette mission, que des éloges. On a affecté depuis de la confondre avec une autre mission que ce député avoit remplie dans le même pays deux ans auparavant : c'est une erreur que nous avons relevée, M. M***, et moi, à notre retour, dans un Mémoire que nous publiâmes sur la situation des départemens méridionaux. J'ajoutai à ce Mémoire très-sage et très-bien écrit, dont M. M*** étoit l'auteur, quelques articles et quelques notes, qui renfermoient des faits qui étoient à ma connoissance personnelle.

Nous avions contracté, pendant la durée de notre séjour dans le Midi, une liaison plus particulière avec la famille du général Bonaparte. Deux jours avant que nous repartissions pour Paris, ce général, qui venoit d'être appelé, par le Directoire exécutif, au commandement en chef de l'armée d'Italie, arriva à Marseille. Ce fut par lui que j'appris son mariage avec Madame de B***. Dans notre conversation, il sembloit en quelque sorte se justifier de ce que la différence des âges pouvoit, en effet, présenter d'extraordinaire dans cette union. Il fondoit déjà de grandes espérances sur les succès de la campagne qu'il alloit ouvrir. Sa confiance en lui-même étoit

grande. Il me dit ces propres mots, que je n'ai jamais oubliés : « Vous apprendrez, dans » moins d'un mois, que M. de Beaulieu a été » battu, ou que je suis mort. » Il a tenu parole. Cette campagne, la plus brillante de sa vie, parce qu'il avoit tout à combattre en la commençant, est une suite inconcevable de prodiges, qui ne furent pas moins dus, sans doute, à la bravoure des généraux, des officiers et des soldats français, et à l'esprit dont ils étoient animés, qu'au génie du chef qui les commandoit. Je quittai Marseille, pour revenir à Paris, la veille même du jour où Bonaparte partit pour Toulon, Niee, et l'Italie.

En arrivant à Paris, je trouvai le Directoire exécutif installé depuis plusieurs mois. J'en reçus l'accueil le plus distingué. On n'ignoroit pas combien, M. M*** et moi, nous avions contribué, dans les derniers temps de notre mission, à prévenir des mesures fausses ou dangereuses, et à réprimer les excès où la violence de quelques révolutionnaires auroit pu peut-être entraîner M. F***, que ses anciennes liaisons avec eux rendoient très-accessible à leur influence et à leurs conseils. M. F*** publia bientôt après un Mémoire, pour atténuer l'effet du nôtre. Nous n'avions pas tout approuvé dans sa conduite; mais les journaux allèrent beaucoup

plus loin que nous : on lui refusa la justice qu'il méritoit ; on se plut à ne rappeler que ses anciennes erreurs, et ses fautes. Tout le bien qu'avoit produit sa dernière mission fut oublié ou méconnu, parce qu'il n'étoit jugé que par des passions, et sur des souvenirs.

B***, l'un des auteurs du 9 thermidor, étoit membre du Directoire. Il en devint bientôt le membre le plus puissant, parce qu'il avoit été beaucoup plus en évidence, qu'on l'avoit vu souvent à cheval, qu'il avoit toujours montré de la loyauté et du courage, et que, sans être chargé de la direction générale des affaires militaires, dont le soin étoit confié à C***, il exerçoit cependant la plus grande influence sur tout ce qui appartenoit au personnel de la guerre. C'étoit à lui que s'adressoient tous les militaires qui croyoient avoir des réclamations à présenter, des prétentions à faire valoir, ou des faveurs à solliciter. De cette sorte de rivalité résulta l'extrême différence d'opinions et de conduite qui s'établit de jour en jour entre ces deux directeurs. Cette différence existoit déjà dès les derniers temps de la Convention : B*** étoit dans un système d'opposition constante avec le comité de salut public, dont C*** étoit membre. Au 9 thermidor, l'un avoit été accusateur, quand l'autre étoit accusé. Les grands inté-

rêts communs qui les unissoient s'affoiblirent insensiblement, et finirent par disparoître devant des intérêts de circonstance : et combien de fois n'arrive-t-il pas, en politique, que ceux-ci étouffent tout-à-fait les premiers, et rendent ennemis irréconciliables des hommes qui ne pouvoient se sauver qu'en unissant leurs intérêts et leurs fortunes ! Ces divisions commencèrent à se faire apercevoir lors de la nomination du général Bonaparte au commandement de l'armée d'Italie : C*** et B*** prétendirent également qu'elle étoit leur ouvrage ; il fut constant qu'elle étoit celui de B***. Il est difficile d'en avoir été plus mal récompensé qu'il ne l'a été depuis. Les trois autres directeurs, R***, R*** L***, et le T***, dirigeoient, le premier, les relations extérieures ; le second, l'administration intérieure ; le troisième, la marine.

R*** n'étoit point un homme sans talens ; mais il étoit dur, intraitable, entêté, et difficile à ramener, lorsqu'il étoit une fois prévenu. Je l'éprouvai dans une circonstance que je rappellerai bientôt.

R*** L*** avoit une âme forte, mais un esprit resserré ; ses intentions étoient droites, son désintéressement rare. Lorsque Bonaparte eut renversé le gouvernement directorial, et fondé le gouvernement consulaire, il refusa

toute espèce de serment, perdit ses places, avec le modique traitement qui y étoit attaché, et se retira à la campagne.

Le T*** étoit l'homme du monde le plus médiocre. Nous n'avions plus de marine; mais il nous restoit des ressources : j'ai trop peu de lumières dans cette partie, pour apprécier l'emploi qu'il en a fait.

On me proposa une place importante aux relations extérieures. M. Ch. L*** étoit alors ministre de ce département : le Directoire lui fit connoître sa décision. Lorsque je me rendis de sa part chez ce ministre, je le trouvai mécontent de ce qu'il n'avoit pas été consulté. La place à laquelle j'avois été nommé étoit provisoirement vacante, parce que le titulaire d'alors, homme décrié dans l'opinion publique par de graves accusations, sur lesquelles je ne me permettrai pas de prononcer, avoit été suspendu de ses fonctions par le Gouvernement. M. L*** m'offrit donc la place immédiatement inférieure à celle à laquelle j'étois nommé : cela me parut assez bizarre pour ne pas l'accepter. J'en rendis compte à B*** : cependant on ne voulut point donner à ce ministre, dont la santé dépérissoit journellement, et qui mourut bientôt après, un ordre formel, qui eût été trop mortifiant pour lui; et les choses restèrent dans l'état où elles étoient.

Depuis mon retour à Paris, mon attachement pour Madame*** devenoit de jour en jour plus nécessaire à mon bonheur : il fut bientôt mon unique pensée. Elle unissoit pour moi, aux sentimens les plus tendres, ceux d'une sœur et d'une amie. Sa famille étoit la mienne. Sa société étoit la seule dont je ne me fatiguasse point. J'aimois la solitude, et je la recherchois aussi souvent que j'en avois la liberté. Elle avoit le même goût : aussi nos entretiens étoient-ils pour nous des jouissances toujours nouvelles. Mes assiduités dans sa maison étoient tellement devenues un besoin et une habitude pour moi, que je ne pouvois plus vivre ailleurs, et que je ne me séparois plus d'elle. Elle s'en aperçut, et crut devoir en exiger le sacrifice. Je ne sentis pas moins que je devois mon éloignement à son repos, et peut-être à son bonheur : je partis pour la terre d'un de mes amis, située dans le Lyonnais; j'y fis un séjour de deux mois. Notre correspondance avec Madame*** étoit régulière. Je ne me dissimulois pas que l'absence, loin d'affoiblir ses sentimens et les miens peut-être, leur donnoit plus de force et d'activité : j'eus bientôt lieu de m'en convaincre. J'avois reçu d'elle l'ordre de mon départ; ce fut d'elle que je reçus celui de mon retour, car mon absence ne devoit avoir d'autre terme que sa volonté. Je

reconnus, avec un sentiment d'estime pour moi-même, que je serois toujours capable de tous les sacrifices pour la personne que j'aimerois véritablement : je l'ai éprouvé une fois encore dans ma vie, et pour la dernière. Rappelé par elle, on juge de l'empressement avec lequel je revins à Paris. Dès-lors, il n'y eut plus, entre nous, ni remords, ni contrainte. Cet attachement a duré huit années, sans altération. Des causes que je ne puis rapporter ici, de nouvelles absences, exigées par des affaires ou par des circonstances pénibles, ont insensiblement éteint, depuis plusieurs années, un sentiment qu'elle n'a jamais songé à remplacer, et dont il n'est plus resté qu'une amitié qui ne finira qu'avec nous.

Lors de mon retour à Paris, je continuai à donner aux assemblées du Luxembourg tout le temps que je ne consacrois pas à mes affections les plus chères, ou à l'étude. Ces réunions avoient lieu tous les jours; on en a si souvent et si diversement parlé, que je crois à propos d'en dire un mot ici.

Les personnes dont elles se composoient le plus ordinairement, étoient Mesd. de B***, T***, et de C*** R***. Ce petit cercle s'agrandissoit quelquefois, mais il n'étoit jamais moins considérable. On s'assembloit

entre sept et huit heures ; on formoit des parties : ceux qui ne jouoient point, se réunissoient et causoient dans d'autres pièces. Quelquefois B*** donnoit des bals, mais la petitesse de l'emplacement ne permettoit pas qu'ils fussent nombreux. Souvent on jouoit à des jeux d'enfans ; on étoit libre et gai ; il n'y avoit ni étiquette, ni contrainte. C'est cependant à ces réunions si simples et si paisibles, qu'on a souvent donné le nom d'*orgies* ; quelquefois même des qualifications plus scandaleuses encore. Tout le monde connoît la prodigieuse fortune de l'une des femmes dont je viens de parler ; une autre a repris, dans le monde, la place qui lui appartenoit, mais qui ne lui a pas rendu le bonheur. Je ne sais si la dernière existe encore ; lorsque je l'ai vue pour la dernière fois il y a quelques années, elle étoit dans l'abandon et dans un état qui approchoit du besoin.

Il seroit difficile d'indiquer avec justesse toutes les causes auxquelles la France dut l'apparence d'un étonnant retour de splendeur en 1795 ; à aucune autre époque, Paris n'avoit été aussi brillant. L'une de ces causes me paroît être la sage politique avec laquelle le Directoire fermoit depuis long-temps les yeux sur la rentrée d'un très-grand nombre d'émigrés. Cependant leurs biens étoient ven-

dus ; ils n'avoient pas la possibilité de vivre à la campagne : il falloit donc qu'ils habitassent les villes ; et, comme la société n'y étoit point encore réorganisée, il n'y avoit de lieux de réunion que les spectacles et les jardins publics où l'on donnoit, deux fois par semaine, des fêtes brillantes auxquelles on accouroit de toutes parts. L'époque de l'établissement d'un gouvernement nouveau avoit aussi quelque chose d'assez extraordinaire, pour attirer un grand nombre d'étrangers. Tous les sujets des puissances avec lesquelles nous n'étions pas en guerre, profitèrent de ce moment pour voir la France ; mais les causes mêmes de cette prospérité en accéléroient le terme : dans nos assemblées délibérantes, des personnes de diverses opinions avoient été appelées à siéger ensemble ; les animosités politiques s'exaltèrent en peu de temps au plus haut point. Bientôt les chambres des députés ne furent plus qu'un champ de bataille, où l'un des deux partis devoit accabler ses adversaires. L'expérience de nos malheurs m'éloignoit tellement de jour en jour de mes premières idées, que je regardois la monarchie comme indispensable au retour de l'ordre, sans que j'eusse voulu cependant employer mes efforts à son rétablissement, et sans que je cessasse, surtout à cette époque, d'être pénétré du dan-

ger de replacer le sceptre dans la maison de Bourbon. Dans mon opinion, et d'après les renseignemens que je tenois de personnes très-marquantes qui l'avoient long-temps approchée (et qui, si elles lisent ces Mémoires, me sauront quelque gré sans doute de ne pas les faire connoître), cette maison ne devoit revenir parmi nous qu'armée de souvenirs et de vengeances, et sacrifier tous les hommes qu'une éducation républicaine, l'effervescence des temps, une imagination ardente, la violence de leurs passions, ou l'espoir d'une perfectibilité imaginaire, auroient jetés dans les rangs de ses ennemis. Quant aux vengeances, les Bourbons ont prouvé que je m'étois trompé; mais, pour les âmes fortes et généreuses, les souvenirs qui poursuivent, sont-ils donc de moindres malheurs que les vengeances qui tuent? On ne survit pas à celles-ci, du moins! J'aime à croire que l'exemple d'une telle injustice est rare; mais n'en eût-on qu'un seul à citer, mon observation en seroit-elle moins juste? Sans doute il n'est plus nécessaire aujourd'hui de prouver à personne que, si contre toute vraisemblance, le Gouvernement pouvoit jamais être entraîné à quelques-unes de ces hautes imprudences, qui peuvent compromettre le sort d'un grand nombre d'individus, et quelquefois

même des classes entières de sujets, ce ne seroit, en aucun cas, ni le cœur, ni la volonté du roi qu'il faudroit en accuser; mais seulement la passion inconsidérée de quelques hommes, également stupides et haineux, qui ne voient rien hors de la sphère de leurs préjugés; qui ne parlent de paix qu'en méditant la vengeance; et qui, pour en mieux assurer les coups, commencent par les diriger sur des individus abandonnés dès long-temps et avec justice par l'opinion publique; afin de les détourner ensuite avec moins d'obstacle sur ceux-là même qui, par de longs et d'importans services, ont acquis les droits les plus légitimes à la reconnoissance de leur pays; de ces hommes, en un mot, auxquels (pour me servir d'une expression connue, aussi juste qu'elle est énergique) « le malheur » n'a rien appris, et rien fait oublier. »

Cet état de choses, cette situation des esprits, devoient amener de nouveaux orages. On les pressentoit; et, il faut l'avouer, il y eut une grande imprudence de la part de ceux qui les provoquèrent. Depuis long-temps j'avois reconnu combien la haine étoit aveugle en matière politique. Je sentois qu'on pouvoit différer d'opinion, et cependant se rendre une égale justice; qu'on pouvoit même s'estimer et se combattre; mais ces justes idées ne

se

se forment qu'avec l'expérience et le temps, et l'instant où commence pour nous cette expérience, est souvent celui où se termine notre carrière. Tout annonçoit le choc violent et prochain des partis. Il étoit démontré que la victoire appartiendroit à celui qui attaqueroit le premier son adversaire. Le Directoire, qui disposoit de la puissance militaire, dut prendre cette initiative. Il la prit, et fit bien. Toutes les armées applaudirent au triomphe de l'autorité; j'y applaudis moi-même, mais non pas à l'usage qu'elle en fit. D'inexcusables violences suivirent un acte de défense légitime; quelques arrestations momentanées devoient suffire. Les déportations, cette mort lente et douloureuse, étoient des cruautés inutiles, et qu'on ne pouvoit justifier; aussi furent-elles suivies de nouveaux excès qui précipitèrent encore la France dans les mains des révolutionnaires, et ramenèrent rapidement, par les lois des ôtages et de l'emprunt forcé, tous les fléaux dont il sembloit qu'une expérience récente eût dû nous préserver pour jamais.

J'eus, peu de jours après le 18 fructidor, une étrange conversation avec B***; elle ne fut pas longue, mais elle fut précise. Son influence étoit puissante alors. Il avoit défendu les nobles que le Conseil des Cinq-Cents pour-

suivoit avec le plus injuste et le plus impolitique acharnement, ou plutôt il n'avoit défendu en eux que la justice. En effet, n'étoit-ce pas en faire des victimes, que de les bannir ? Et qui ne sait que c'étoit là le but de quelques fanatiques cruels, qui recommençoient à se réunir et à conspirer ? B*** s'expliqua dans le Directoire avec la plus honorable énergie, contre des mesures aussi odieusement attentatoires à la sûreté et à la propriété. Son opinion étoit publique ; elle lui avoit rattaché tout ce qu'il y avoit d'hommes sages, justes, amis de l'ordre. Je saisis ce moment pour lui laisser entrevoir « qu'il avoit encore » deux collègues de trop ; » (B*** et C*** venoient d'être déportés) ; « qu'il falloit enfin » donner un gouvernement à la France ; que » les deux Directeurs qui restoient, ne manqueroient pas de proposer au Corps Législatif le remplacement, dans le Gouvernement, des deux membres déportés ; qu'il ne » falloit pas attendre jusque-là ; que ses deux » collègues restans étoient sans force et sans » appui ; qu'il convenoit mieux à l'état et à » eux-mêmes, qu'ils rentrassent dans une » condition privée, que de continuer à tenir » les rênes de l'Etat ; que, cela réglé, on verroit alternativement ce qu'il y auroit de » mieux à faire. » B*** m'entendit bien ;

mais il me jura (et il parloit avec sincérité) « qu'il périroit plutôt que de porter atteinte » à la constitution. » Cette réponse me parut au moins étrange quelques jours après le 18 fructidor; néanmoins B*** ne me sut point mauvais gré de ma hardiesse, et nous en restâmes aux mêmes termes. Dans ma pensée, l'essentiel étoit qu'il se rendît à l'instant maître du gouvernement de l'Etat, non que je crusse à B*** assez de puissance d'opinion, des lumières assez vastes, et une assez grande force de caractère pour en diriger les rênes, mais parce que le point principal me paroissoit être pour lui de se soustraire à la défiance inquiète de ses collègues, à leur dépendance, à leur foiblesse; de fixer ainsi sur lui seul les regards de la France et de l'étranger; en un mot, de se placer dans une situation telle, qu'il pût être à son choix, suivant les circonstances, les intérêts de l'Etat et les siens, ou Monck, ou Cromwell.

Pendant que les Jacobins recommençoient à former des assemblées que le Gouvernement fut bientôt forcé de dissoudre, nous fondions, sous le nom de *Cercle constitutionnel*, une réunion d'amis de l'ordre, dont le but étoit de soutenir le Gouvernement, et de guider les esprits par des discussions éclairées. Nommer MM. de T***, B. de C***, et T***,

parmi les membres de cette assemblée, c'est assez faire connoître l'esprit de mesure et de sagesse qui présidoit à ses délibérations.

M. de T*** fut appelé, vers cette époque, au ministère des relations extérieures. Les circonstances qui précédèrent cette nomination me sont présentes; elles ajouteront un trait au caractère du directeur R***.

Je revenois du Luxembourg; en tournant le coin de la rue Cassette, je m'entends appeler. Une voiture s'arrête aussitôt; c'étoit celle d'une femme aussi justement célèbre par le prodigieux éclat de son talent, que par l'extrême bonté de son âme. « D'où venez-» vous, me dit-elle? et sans attendre ma ré-» ponse, du Luxembourg? Il faut y retour-» ner tout de suite; je vais vous expliquer de » quoi il s'agit. » Je descends de cabriolet, et je remonte dans sa voiture. Là, elle me déclare : « Qu'il est indispensable de porter » M. de T*** au ministère des affaires étran-» gères; qu'il est le seul homme dont l'in-» fluence, le caractère, et les opinions puissent » redonner, en ce moment, de la considé-» ration à la France, et inspirer de la con-» fiance aux cabinets étrangers; que M. de » T*** ne peut donner d'ombrage aux répu-» blicains, puisqu'il défendoit les intérêts de » la liberté bien avant eux; qu'il n'a cessé,

» dans son exil, de regretter et de servir la » France; que, dévoué plus que jamais à sa » patrie malheureuse et déchirée par les fac- » tions, il a besoin de lui consacrer ses ser- » vices. » Le discours de Mad. de S*** me fit une vive impression; j'étois convaincu de la vérité de tout ce qu'elle venoit de me dire. Nous étions, en effet, victimes de la médiocrité et de la déconsidération de nos ministres; ce que je sentois profondément depuis long-temps, elle venoit de me le peindre avec la plus étonnante éloquence. Il n'étoit pas difficile de voir qu'elle étoit persuadée; mais son attachement pour M. de T*** ajoutoit une force plus puissante encore à ses raisons. J'étois tellement entraîné que, malgré que beaucoup d'objections se présentassent à mon esprit, je ne trouvai pas un mot à lui répondre, ou plutôt elle ne m'en laissa pas le temps. « Partez vite, me dit-elle; il n'est » pas nécessaire de voir B***; tout est ar- » rangé avec lui. Voyez R*** et R** L**. » J'étois convaincu; je ne perdis pas un moment; il étoit alors dix heures et demie. Je me rendis aussitôt chez R** L***, que je voyois quelquefois le matin; je ne prononçai pas le nom de Mad. de S***; je voulois connoître ses dispositions. J'entrai en matière; je ne remarquai que peu d'opposi-

tion de sa part, mais je vis clairement qu'il en redoutoit beaucoup de celle de R***. Je lui laissai entendre que je croyois, s'il vouloit me donner sa parole, être assuré du consentement de B***. Il craignoit que le choix de M. de T***, à qui il aimoit d'ailleurs à rendre justice, n'inspirât de grandes défiances aux républicains soupçonneux. Je lui fis observer, « que ces ménagemens éter-
» nels ne faisoient qu'enhardir les résistances;
» que, si on se laissoit aller à cette complai-
» sance, ou plutôt à cette foiblesse, bientôt il
» ne resteroit plus au Gouvernement qu'à
» consulter le public sur ses choix; que c'é-
» toit des choix mêmes du Directoire que de-
» voit naître la confiance, etc. » Mes raisons le persuadèrent; j'ajoutai quelques considérations que je savois devoir le toucher personnellement; elles eurent tout le succès que je m'en étois promis. Il m'engagea à voir, sans différer, son collègue R***: je lui dis que « j'y allois en le quittant, afin de lui
» parler avant la séance directoriale, » qui commençoit à midi. Je sortis très-satisfait, et descendis sur-le-champ chez R***, qui logeoit au rez-de-chaussée, de l'autre côté de la cour. Je le trouvai à déjeûner, vis-à-vis de deux bouteilles de vin du Rhin, dont il m'engagea de boire ma part; j'étois pressé, ce n'é-

toit pas là mon compte; je m'excusai en lui disant : « Que je venois de déjeûner chez son » collègue B***, et que j'avois quelque chose « d'essentiel et de particulier à lui communi- » quer *de sa part.* » Je ne vis pas un grand inconvénient à ce léger mensonge, parce que je me trouvois ainsi autorisé à entrer en matière, et que ma proposition en paroîtroit beaucoup moins concertée d'avance : je l'ai déjà dit, R*** étoit soupçonneux et entêté. Si je m'y fusse pris maladroitement et sans préparation, j'étois sûr d'échouer. Il me pria d'attendre quelques instans, acheva tranquillement de déjeûner, et passa ensuite avec moi dans un salon voisin. « Citoyen Directeur, » lui dis-je, lorsque nous fûmes seuls, je » crois avoir quelque chose d'essentiel à vous » dire pour l'intérêt de la république. » Ce début éveilla son attention. « Quoi donc ? — » Je vous prie de m'écouter sans défaveur et » sans prévention ; vous connoissez ma fran- » chise ; vous êtes bien sûr que je ne puis vous » rien proposer que je ne regarde comme » juste ou utile ; d'ailleurs, ceux de vos col- » lègues, que vous estimez le plus, et qui » vous sont le plus attachés, vous en parle- » ront après moi. — Voyons, de quoi s'agit- » il ? — Votre ministère des relations exté- » rieures a besoin d'un homme qui réunisse

» à des talens distingués une considération » personnelle. » L'attention de R*** redoubloit; « jusqu'ici vous n'avez rien de tout cela. » Je viens vous proposer une personne qui » réunit ce double avantage. — Et qui donc? » — M. de T*** — Etes-vous fou? Un émi- » gré! — Vous avez l'esprit trop juste pour » croire un mot de ce que vous dites là. — » Comment T*** n'a pas émigré? — A peu » près comme on pourroit dire qu'un homme » qu'on a jeté par la fenêtre en a sauté de son » plein gré. Je puis vous assurer que, parmi » vos prétendus grands patriotes, il en est » bien peu qui aient le cœur aussi Français » que M. de T***; qu'il l'a prouvé par-tout; » que depuis six ans en France, hors de France, » ses opinions n'ont pas varié d'un moment; » que c'est une justice que s'accordent à lui » rendre, ceux qui l'ont vu en pays étran- » ger. D'ailleurs, vous croyez sans doute au » patriotisme de vos collègues B*** et R** » L***; eh bien, tous deux, s'ils sont sûrs de » ne pas rencontrer d'opposition de votre » part, sont disposés à donner leur voix à » M. de T***. — Oui, afin que Mad. de S*** » vienne gouverner tout à son aise les rela- » tions extérieures, n'est-ce pas? — Je vous » assure que, s'il étoit nécessaire, pour vous » guérir de cette prévention, que Mad. de

» S*** partît sur-le-champ pour S...., elle y » seroit toute prête — Est-ce que B*** » vous en a déjà dit quelque chose ? — Je » puis vous l'avouer, puisque R** L*** et » lui, ont même désiré que je vous en par» lasse. — Et qui leur a dit que T*** n'a pas » conservé tous ses rapports en Angleterre et » en Allemagne ? — Je ne crois pas qu'ils » aient songé à lui demander cette assurance; » mais comme personne ne conteste que M. de » T*** ne soit un homme d'esprit, il n'est » pas supposable qu'il n'eût désiré de rentrer » dans son pays, où sont tous ses intérêts et » toutes ses espérances, que pour le trahir » et y laisser sa tête. Au reste, pourquoi ne » le verriez-vous pas ? pourquoi ne l'enten» driez-vous pas lui-même ? Vous l'avez connu » dans l'Assemblée constituante; entre per» sonnes qui s'estiment dès long-temps, d'an» ciens rapports sont bientôt rétablis. » Il ne me répondit rien, et parut ébranlé. Un moment après il reprit : « Je verrai R*** et » B**. » Je n'ai pas bien présent à la mémoire si c'est quelques instans après cette conversation, ou seulement le lendemain matin, que M. de T** alla rendre une visite à R** : ce qu'il y a de sûr, c'est que sa nomination au département des affaires étrangères eut lieu ce jour-là ou le suivant, malgré l'opposition

d'un seul membre, car L*** F*** s'étoit réuni à ses collègues. Du moment où j'avois rendu compte à Madame de S*** de mes deux entretiens, elle avoit regardé la chose comme décidée; ce qui l'avoit été en effet.

Dans les jours qui suivirent le 18 fructidor, j'éprouvai les inquiétudes les plus vives, à la suite d'une liaison dans laquelle j'avois été engagé par une femme de ma connoissance. Elle étoit italienne, et fort connue à Paris, sous le nom de Madame C***. Son nom de famille étoit F***.

Cette femme m'avoit recommandé, puis présenté, un M. H*** D***, français, venant de Danemarck, sous un nom *danois*, et avec la qualité de négociant *danois*, spécifiée sur ses passe-ports également *danois*, visés par les ministres des affaires étrangères des deux pays. Il n'en falloit pas tant pour rendre mon erreur à son égard bien excusable. La grâce que sollicitoit ce M. H***, que je ne pouvois, d'après les papiers dont il étoit porteur, considérer que comme étranger, n'étoit pas grande. Il paroît qu'il avoit fait beaucoup de promesses à la dame F***, si elle pouvoit lui faire obtenir, par son crédit, une prolongation de séjour à Paris de *dix jours* seulement, pour y terminer ses affaires. Elle m'en parla, et j'en fis la demande, qui fut sur-le-

champ accordée. Cet homme, en racontant le service que je lui avois rendu, dit qu'il l'avoit payé fort cher à la dame F***. J'appris ainsi qu'il étoit *Français*, et je sentis à quel point je pouvois être compromis, si l'on y mettoit de la malveillance ; ce qui ne manqua pas d'arriver. Le ministre de la police d'alors, homme dont les talens étoient fort au-dessous de la médiocrité, et dont l'envie et la haine étoient les passions dominantes, avoit cru devoir devenir mon ennemi personnel, parce que j'avois blâmé, dans les salons du Luxembourg, quelques choix qu'il avoit faits dans son ministère, après le 18 fructidor. La composition du département de la police étoit devenue en effet, entre les mains de M. S***, pendant la courte durée de ses fonctions, très-inquiétante pour les citoyens honnêtes. A très-peu d'exceptions près, c'étoit tout ce qu'il y avoit de plus abject et de plus odieux parmi les anarchistes. M. S*** ne m'avoit pas pardonné ma franchise, et crut avoir trouvé l'occasion de s'en venger. Il fit contre moi, au Directoire, un rapport perfide et mensonger, qu'il termina en demandant l'autorisation de me faire arrêter, parce que sans cela, disoit-il, l'affaire ne pourroit être éclaircie. Cette autorisation éprouva quelques difficultés ; mais enfin il l'obtint. J'en fus prévenu à l'instant ;

et, au lieu de rentrer chez moi le jour où les agens de la police avoient ordre de s'y rendre, j'allai demander un asile à Mademoiselle C**, au Point du jour, sur la route de Paris à Sèvres. Celle-ci, dont le courage et l'amitié pour moi ne se sont pas démentis un seul moment pendant le cours de cette disgrâce, n'hésita point à m'établir chez elle, au risque de tout ce qui pouvoit lui en arriver, dans un moment où rien n'étoit sacré à M. S***, qui déshonoroit tous les jours son ministère par des violences nouvelles. Je passai plus d'un mois au Point du jour. Enfin, craignant, par tout ce qu'on me rapportoit chaque jour de Paris, de ne plus trouver de sûreté dans cet asile, j'allai en demander un à Madame de G***, dans une maison de campagne isolée, à C...., sous M.... Dans cet intervalle, M. H** lui-même avoit été arrêté. On fit tout pour le porter à me compromettre : on lui dicta des aveux, on lui suggéra des déclarations : il eut la foiblesse de céder aux menaces, et de les signer; mais il s'est fait ensuite un devoir de les révoquer entre mes mains. Enfin, lorsqu'on eût obtenu de lui tout ce dont on croyoit avoir besoin pour m'accuser, et comme il importoit sur-tout au ministre S*** d'éviter, entre M. H*** et moi, une confrontation qui auroit mis au jour sa basse perfidie, on donna

à M. H*** tous les moyens de prendre la fuite. Il en profita, et n'a plus reparu depuis. La dame F** avoit été arrêtée avec ceux qui avoient logé le prétendu Danois: mais, celui-ci ayant disparu, il étoit impossible de suivre l'affaire. Tous les accusés furent néanmoins mis en jugement; et le ministre S***, en les voyant acquittés unanimement, eut la douleur de prévoir que je ne serois pas plus malheureux, et que sa vengeance venoit de lui échapper.

Il espéroit cependant qu'au moyen des aveux de M. H***, dont celui-ci avoit eu la délicatesse de me faire tenir la contre-déclaration, il pourroit me sacrifier : il se trompa. Instruit, dans ma retraite de C....., de ce qui s'étoit passé à Paris, je venois me constituer prisonnier, le jour même où les agens de la police arrivèrent pour m'arrêter. J'avois retrouvé, auprès de cette retraite, le digne abbé G***, qui habitoit depuis un an, à M......, la maison de Madame la marquise D***. Je l'y avois vu souvent, pendant le temps que j'avois passé à C......, qui n'étoit qu'à l'autre bout du bois. Je partis sans lui dire adieu, et un peu pressé par mes compagnons de voyage. Je ne l'ai plus revu : la religion, les lettres et l'amitié ont perdu cet excellent homme quelques mois après.

Je n'avois aucune inquiétude sur l'issue de mon affaire. En arrivant à Paris, je menai dîner mes gendarmes au Cadran bleu. A six heures du soir, ils me conduisirent à la tour du Temple, où l'on me prépara un lit dans la chambre dite *des Archives*. Je fus mal couché cette première nuit; mais je n'étois pas attendu. En peu de temps, je trouvai, parmi mes camarades d'infortune, un grand nombre de connoissances, et quelques amis. Ch. de R***, et le vicomte de S***, étoient du nombre des premiers. Je fus assez heureux pour compter l'honorable Sir Sid*** Sm*** parmi les seconds, ou plutôt ce fut le seul. Nous étions habituellement ensemble. Je parlois sa langue, moins bien cependant qu'il ne parloit la mienne. Ses conversations m'inspiroient autant d'intérêt que de curiosité. Comme tous les Anglais, il aimoit son pays avec idolâtrie. Il se plaisoit sur-tout à me raconter une anecdote intéressante, et qui lui étoit personnelle : mes lecteurs aimeront à l'entendre.

Sa mère étoit un soir au spectacle, à Bath. Dans la pièce, on se mettoit à table, et les acteurs portoient la santé du roi. L'un d'eux, par un à-propos heureux, se tourna vers la loge où étoit Madame Sm***, et s'écria : « A la santé de notre brave Commodore, pri-

» sonnier en France! Puisse-t-il revenir bien-
» tôt parmi nous! » Ce toast fut saisi et répété plusieurs fois avec enthousiasme par les spectateurs, et suivi du *God save the king*. Madame Sm*** en avoit éprouvé une émotion si vive, qu'elle s'étoit évanouie. Elle s'empressa de mander à son fils tous les détails de cette scène touchante. Il étoit transporté de reconnoissance envers ses compatriotes : il se désespéroit de ne pouvoir, en ce moment, verser son sang pour eux. Il ne me parloit que du bonheur et de la gloire d'être Anglais. Il me lisoit et me relisoit vingt fois la lettre de sa mère, et toujours des larmes de tendresse et de joie couloient de ses yeux.

On crut, en me faisant quitter, peu de jours après mon entrée au Temple, la salle des Archives, qui étoit vaste et froide, me placer plus commodément au troisième étage, dans une chambre attenante d'une part à une autre pièce, et de l'autre à une tourelle. Sur les murs de cette chambre, j'ai pu lire encore quelques mots à demi effacés, qui m'ont fait penser qu'elle avoit été habitée par *Madame*. On y distinguoit très-clairement : « Mon cher
» papa, ma chère maman, quand vous rever-
» rai-je! » Et plus bas : « Chère maman,
» qu'êtes-vous devenue! » Plusieurs prisonniers les lurent comme moi. Quelques lignes

avoient été écrites plus bas; mais il nous parut que les caractères en avoient été grattés. Nous cherchions à nous rappeler les époques et les circonstances où elles pouvoient avoir été tracées. Cette auguste infortuné étoit chère à tous les souvenirs : mais alors elle nous l'étoit doublement; car nous étions malheureux nous-mêmes.

Bientôt après je fus conduit à la Conciergerie. Tous mes amis venoient m'y voir; je n'y étois pas seul un moment. Mon procès s'instruisit. Je trouvai, dans le président du tribunal criminel, M. A***, et dans l'accusateur public, M. R***, des défenseurs qui sembloient rivaliser de zèle avec celui que ma confiance avoit appelé. Ce dernier, M. J***, mit en évidence mes faits justificatifs avec autant d'éloquence que de clarté. Je n'ajoute que je fus acquitté, que parce que j'aime à me rappeler tout l'intérêt dont j'étois devenu l'objet, et dont je reçus, de la part de mes amis et du public, les plus touchans témoignages.

Cette même année (1797), et pendant que j'étois au Temple, le général Bonaparte arriva à Paris. Il reçut du Directoire l'accueil qui lui étoit dû. Il venoit de terminer cette campagne d'Italie, dont un seul fait eût pu immortaliser un autre général. Quand on songe que son armée,

armée, réduite à quelques mille hommes lorsqu'il en prit le commandement, n'étoit ni vêtue, ni nourrie; quand on se rappelle les prodiges qu'elle a exécutés sous ses ordres, à une époque où elle manquoit souvent des plus indispensables ressources; quand enfin on retrace à sa pensée que les forces et les moyens d'une population de cinquante millions d'hommes ont été depuis mis à la disposition de ce même homme, et qu'on réfléchit à l'incroyable abus qu'il en a fait, au malheur de sa patrie et de l'Europe, qui en a été la conséquence, peut-on ne pas vouer à l'exécration des siècles cet esprit de vertige, ou de conquête, comme on voudra l'appeler, et ne pas humilier son front devant les conseils de cette Providence éternelle, qui élève ou brise à son gré les instrumens du salut ou de la ruine des peuples ?

L'expédition d'Egypte suivit la campagne d'Italie. Personne n'ignore quelle en fut la cause : on sait que le Directoire redoutoit l'influence d'un général tout puissant; que lui-même craignoit, avec raison, pour sa liberté, et qu'il n'en dut la conservation qu'à B***. On connoît les scènes violentes qui eurent lieu dans l'enceinte des délibérations du Directoire, entre le général et R***, qui, sur l'offre de sa démission que fit le premier, proposoit

qu'elle fût immédiatement acceptée, et lui présentoit la plume et le papier. Comme je crois avoir vu tous ces faits, consignés dans des Mémoires particuliers, je n'en grossirai pas les miens, et je me borne à les indiquer ici.

Je suis persuadé que, si la vie du général Hoche, dont il ne paroît plus douteux que le poison n'ait hâté la fin, se fût prolongée encore de quelques années, une terrible rivalité se seroit déclarée entre Bonaparte et lui. Hoche, dont je n'ai jamais eu occasion de parler, parce que rien qui me soit personnel ne se rattache à lui, avoit le cœur haut, la tête forte, et un caractère indomptable. A l'époque de la mort de ce général, l'ambition et les projets secrets de Bonaparte avoient été tellement pénétrés par le Gouvernement, qu'un de ses membres les plus influens, et qui le présidoit alors, chez lequel je me trouvois à l'instant où les lettres de l'armée d'Allemagne arrivèrent, et apportèrent la nouvelle de la mort violente et imprévue de Hoche, me dit, après les avoir lues : « C'est » une perte irréparable. — Eh quoi ! répli» quai-je, ne vous reste-t-il donc pas un grand » nombre d'autres généraux ? — Aucun dans » lequel on puisse placer une aussi juste con» fiance. — Mais Bonaparte ? — Bonaparte ne » sera jamais l'homme du Gouvernement :

» toute son ambition se rapporte à lui seul. »
Ce mot m'a expliqué depuis beaucoup d'événemens.

Vers la fin de l'année 1798, mes affaires m'obligèrent à un nouveau voyage en L.....; loin de se rétablir, ma fortune se dérangeoit de plus en plus : j'en ai indiqué plus haut les causes, j'en ferai désormais grâce au lecteur, pour lequel elles ne sauroient être d'aucun intérêt. Ma présence continuelle, au milieu de mes propriétés, n'auroit rien ajouté à leur valeur; le mal étoit fait depuis long-temps, et mon père n'avoit jamais su remédier à celui qui étoit sous ses yeux; car je ne parle point des pertes immenses qui ont été la suite nécessaire des événemens de la révolution. Contre celles-là, il n'y avoit de ressources que dans la résignation et le courage.

Je m'arrêtai un mois à mon passage à Lyon, chez M. de F***, ancien officier aux Gardes, chez lequel j'avois fait un séjour de quelques mois, trois ans auparavant, lorsque je m'étois éloigné de Mad. *** C'étoit le meilleur homme du monde; il étoit même obligeant, quand il trouvoit un intérêt raisonnable à l'être. Il avoit une femme charmante et coquette, dont il étoit jaloux à l'excès. Quoiqu'il eût la prétention d'être très-philosophe sur ce point, on s'apercevoit facilement qu'il se

faisoit violence pour dissimuler un sentiment qu'il n'étoit pas en son pouvoir de cacher. Je le sentis, et mon séjour chez lui fut de peu de durée; je le voyois pour la dernière fois. A mon retour de L....., je ne m'arrêtai point, parce que je n'étois pas seul. Je trouvai à Lyon une lettre de lui, qui m'invitoit à l'y attendre quelques jours, si mon intention n'étoit pas de venir jusqu'au château. La raison qui ne m'avoit pas permis de m'y rendre, fut la même que celle qui me décida à continuer mon voyage. F*** tomba malade peu de temps après, et mourut. Lorsqu'en 1805 je fis un nouveau voyage en L....., j'allai passer quelques semaines chez Mad. de F***, qui m'avoit écrit pour m'y engager. La vue de son beau parc, que j'avois parcouru avec le pauvre F***, me rendit ce séjour pénible. Je le quittai pour me rendre chez moi, où je n'allois trouver que des embarras nouveaux, et le spectacle de toutes les contrariétés et de tous les dégoûts qui résultoient du mauvais état toujours croissant de mes affaires.

Pendant ce voyage de L....., qui dura *huit* mois, je m'occupai presque uniquement de mes intérêts; je fis plusieurs courses à Vauvert, à Aiguemortes, à Nîmes, et tout cela ne rendit pas mes affaires meilleures; mais

ma mère et mon oncle, qui étoient très-persuadés que ma seule présence alloit opérer des prodiges, se félicitoient de me voir toujours en mouvement. Il y avoit alors à M..... une Mad. de ***, que je ne désignerai plus que sous le nom de L***, dont le mari, que j'avois fort connu autrefois, étoit hors de France. Elle étoit jeune, jolie, très-galante, et l'une des plus spirituelles personnes que j'aie jamais connues. Je la voyois souvent; elle parut me distinguer de la foule de ses adorateurs, et mon amour-propre en fut flatté, quoiqu'elle eût souvent accordé de ces préférences-là. J'allois souvent la voir après le spectacle; Mad. D***, sa mère, se retiroit tard de chez elle; j'attendois son départ chez la femme de chambre. J'entrois enfin; nous causions, nous lisions ensemble, ne pouvant nous voir dans la journée; son poëte favori étoit Ossian. Il y avoit de grandes précautions à prendre, parce que ses deux beaux-frères, qui connoissoient depuis long-temps sa conduite, et ne manquoient pas de la peindre à son mari sous les couleurs les moins favorables, épioient toutes ses démarches, et les lui mandoient. Une nuit d'hiver, je me retirois de chez elle, vers quatre heures du matin, bien armé selon mon usage, et enveloppé d'un large manteau couleur de muraille.

J'étois déjà à l'entresol, lorsque j'entendis deux hommes descendre d'un étage supérieur à pas précipités ; je me crus un moment surpris ; la nuit étoit fort sombre, je voulois éviter un éclat. Je pris le parti de me coller dans un angle du mur, et d'attendre que les beaux-frères (car c'étoient eux) fussent passés. Ils alloient à la chasse : je retenois mon haleine ; ils passèrent assez près de moi pour que leurs habits touchassent les miens. Je me trouvai très-heureux que les choses se fussent passées ainsi. Je pris mieux mes précautions une autre fois, et ne m'exposai plus à pareille aventure.

J'avois décidé l'instant de mon départ pour Paris. L***, qui vouloit faire auprès du Gouvernement quelques démarches en faveur de son mari, choisit l'époque de mon voyage pour le sien. Nous fîmes route presque ensemble. Elle avoit pour usage de chercher, dans la bourse de ses amis, le supplément de ce qui manquoit à la sienne. Je fus assez heureux pour qu'elle s'adressât à moi, et plus heureux encore de pouvoir répondre à cette nouvelle préférence. Arrivés à Paris, nous ne cessâmes de nous voir. On sent assez que j'abrége ici une foule de circonstances qui n'auroient plus d'intérêt pour moi-même. Cependant je m'apercevois que le cercle de ses

connoissances s'étendoit de jour en jour, et je ne manquois pas d'expérience pour ne pas porter mes observations plus loin. Je lui avois présenté plusieurs de mes amis; celui qui paroissoit le moins devoir être préféré, autant par la différence des âges, que parce qu'elle n'ignoroit pas qu'il existoit une liaison plus intime entre lui et moi, fut précisément celui qu'elle distingua. Tout ce qui tenoit à l'intrigue et à la perfidie, avoit de l'attrait pour elle; mes assiduités dans sa maison diminuoient de jour en jour, parce que le genre de sa séduction, qui étoit tout entière dans ses manières et dans son esprit, n'avoit jamais pénétré jusqu'à mon cœur, et qu'il n'y a, selon moi, d'attachement solide que celui qui prend sa source dans des qualités estimables. M. de M*** occupoit donc par-tout depuis quelque temps ma place auprès d'elle. Je ne m'en plaignois point, mais je crus, par la modération de ma conduite, avoir droit à sa franchise. En effet, dans une conversation tête à tête et sans contrainte, je lui demandai de me dire avec sincérité : « Si » la nature de son attachement pour moi étoit » toujours la même. » Je ne lui cachai point que, « je croyois avoir remarqué que nos » rapports n'avoient plus le même degré d'in» timité; que je n'avois ni le droit, ni la vo-

» lonté de le lui reprocher : mais que du moins
» j'avois celui d'exiger d'elle un aveu sans ré-
» serve ; que, dès le moment qu'elle m'auroit
» fait cet aveu, une amitié durable s'établi-
» roit entre nous, et que mon unique pré-
» tention seroit, à l'avenir, de justifier, par
» toute ma conduite, le seul sentiment que
» j'aurois désormais à réclamer d'elle. » Je
comptois sur de la reconnoissance et des re-
mercîmens ; je ne reçus que des plaintes. « Je
» reconnoissois bien mal, disoit-elle, toute
» la tendresse qu'elle avoit toujours eue pour
» moi. Son cœur n'étoit point changé, c'é-
» toit moi-même qui cherchois un prétexte
» pour rompre avec elle ; je n'avois qu'à lui
» faire connoître quel sacrifice j'exigeois, elle
» étoit prête à me l'accorder, etc. » Je n'étois
pas convaincu, mais j'étois ébranlé. J'avoue
que je ne m'imaginois pas que l'art de feindre
pût aller si loin. Je répondis, « que je serois
» au désespoir d'en exiger jamais aucun ; que
» je me pardonnerois d'autant moins de dou-
» ter de sa sincérité, qu'elle venoit de voir
» toute la mienne ; qu'il n'y auroit aucun
» mérite à tromper celui qui mettoit sa dé-
» licatesse à ne pas soupçonner la perfidie ;
» qu'il ne nous restoit plus, à l'un et à l'autre,
» qu'à oublier la conversation que nous ve-
» nions d'avoir, et à vivre comme par le
» passé. »

C'est à peu près dans ce temps qu'eurent lieu les événemens du 18 brumaire, dont je ne fus instruit le soir que par la voix publique, car les affaires de l'Etat ne m'occupoient presque plus. Toutes mes idées de liberté, de république, étoient renversées. Je sentois la nécessité de concentrer le pouvoir; je l'avois hautement proposé, et cependant je ne voyois pas sans douleur l'usurpation qui se préparoit. Je crois l'avoir déja dit; la crainte qu'inspiroient les révolutionnaires de cette époque, étoit en ce moment l'auxiliaire le plus puissant de Bonaparte. Quoique je visse quelquefois B*** et L. B***, je leur parlois à peine des événemens politiques : c'étoit presque toujours par hasard que j'apprenois les nouvelles. Enfin, le 10 novembre 1799 (19 brumaire matin), nous nous trouvâmes, M***, et moi, chez L***. Je m'étois arrangé, dès la veille, pour aller à Saint-Cloud, avec une personne de ma connoissance. Je refusai donc la proposition que me fit M*** de nous y rendre ensemble, mais j'acceptai celle de nous y retrouver, et de revenir dîner le soir à Paris. J'arrivai de bonne heure à Saint-Cloud. M. L** B***, qui présidoit le Conseil des Cinq-Cents, me fit placer dans l'Orangerie. J'assistai à tous les orages de cette journée. Je sortis vers huit heures; je trouvai

M*** qui m'attendoit sur la plate-forme, et nous revînmes à Paris dans sa voiture. Nous allâmes dîner chez le restaurateur Robert, au Palais-Royal. Notre entretien roula d'abord sur les événemens qui venoient de se passer sous nos yeux, et ceux qui alloient les suivre. Insensiblement nous nous mîmes à parler de l'intérêt qui nous étoit commun, quoique nous ne songeassions pas à nous l'avouer. J'abordai le premier la question avec une sorte d'inquiétude; car, malgré les assurances de L***, j'étois loin d'être tout-à-fait désabusé de mes premiers soupçons. Il est bon de donner ici, par un seul trait, une idée de l'extrême adresse de cette femme. Tandis qu'elle avoit réussi à persuader à M***, que je faisois une cour assidue à Mad. D*** sa mère, (ce qui, sans la disproportion des âges, auroit pu ne pas manquer d'une sorte de vraisemblance, par l'extrême soin que je prenois de lui offrir par-tout le bras de préférence à sa fille), elle n'avoit pas moins trouvé l'art de me convaincre, à mon tour, qu'une liaison de quelques mois existoit entre M*** et Mad. D***. Cette circonstance fit, de la conversation que je vais rapporter, et pendant laquelle il ne faut pas oublier dans quelle situation d'esprit nous étions tous deux, une véritable scène de comédie. Je commençai :

« Vous venez plus souvent depuis quelque » temps chez Mad. D'***. — Eh oui! elle est » aimable; elle cause bien. — Tenez, mon » cher M***, soyons francs; quand un homme » de votre caractère, aussi frivole dans ses » goûts que léger dans ses attachemens, éta- » blit ses assiduités dans une maison où il n'y » a que des femmes, vous me persuaderez » difficilement que ce ne soit que leur con- » versation qu'il y recherche. — Vous avez » donc aussi vos projets, vous que j'y vois » sans cesse, et qui m'y avez présenté; je ne » trouve pas que ce soit tout-à-fait la même » chose; nos habitudes et nos goûts sont fort » différens; mais enfin..... — Pourquoi non; » vous me le demandez comme si vous n'en » étiez pas sûr d'avance; cependant cela n'a » jamais été bien mystérieux. — Oh, je m'en » doutois bien; mais il y a là dedans quelque » chose que je n'ai jamais bien débrouillé. — » Ni moi non plus; à vous dire vrai, nous » avons dû tous les deux faire nos conjec- » tures; mais de bonne foi je n'aurois pas » cru que les miennes fussent les mieux fon- » dées. — Que voulez-vous dire? je ne vous » comprends pas. — Vous n'êtes plus très- » jeune, M***, mais cependant il y a, par le » sexe, une assez grande distance entre Mad. » D'*** et vous. — Eh bien, qu'est-ce que

» cela fait? — Si cela ne vous fait rien, je
» vous en félicite. — Je vous assure que non;
» mais il me semble qu'à ma place, cela ne
» vous toucheroit pas davantage. — Allons,
» je vois que vous faites le discret. — Mais
» en quoi donc? — Tenez, mon cher, n'en
» parlons plus, si cela vous contrarie; mais
» en vérité, vous auriez pu me l'avouer. —
» Vous avouer, quoi? — Que vous êtes bien
» ensemble. — Ah! je ne vous entendois pas.
» Il me sembloit que vous veniez de me par-
» ler de Mad. D'***. — Et c'est aussi d'elle
» dont je parle. — Eh bien! n'allez-vous pas
» m'en croire amoureux? — Sans doute, ou
» du moins, je vous crois très-bons amis. —
» Ma foi, je n'en suis pas réduit à cette ex-
» trémité; quelle question m'avez-vous faite
» là? vous qui me demandez de la franchise,
» il me semble que j'aurois fort à me plaindre
» de la vôtre. — Mais enfin, si vous ne venez
» pas ici pour Mad. D'***, c'est donc pour
» sa fille! — Comment pouvez-vous me faire
» cette demande? Cela va sans dire. Au reste,
» cela vous est égal. — Comment, égal? —
» Sans doute; vous voulez vous amuser; je
» tiens de L*** elle-même, qu'il y a plus de
» trois mois que vous n'êtes plus ensemble
» que sur le pied de l'amitié; et d'ailleurs,
» je sais fort bien que M. D'*** vous plaît. Je

» ne vous fais point un secret de la manière
» dont je l'ai appris ; c'est L*** qui m'a tout
» conté. — C'est L*** qui vous a tout conté ?
» — Et sans doute ; je ne voulois pas le croire ;
« mais enfin, il a bien fallu me rendre aux
» preuves qu'elle m'en a données; et d'ailleurs,
» je sais qu'il ne faut pas plus contester des
» goûts que des couleurs. — Mon cher M***,
» on se moque de vous et de moi. — Et en
» quoi donc ? — En ce que je vois très-claire-
» ment, par ce que vous me dites, que L***
» vous a persuadé *à vous*, que j'étois amou-
» reux de Mad. D***, et *à moi*, que c'étoit
» vous-même qui en étiez amoureux. Nous
» ne sommes pas mal joués ; qu'en dites-
» vous ? — Cela est-il croyable ? — Très-
» croyable, je vous assure, et je vous en don-
» nerai, j'espère, des preuves qui vaudront
» les siennes, en vous faisant lire ses lettres.
» Je les ai toutes, et ne me crois pas tenu à
» beaucoup de délicatesse et de ménagemens
» avec une femme qui en agit ainsi. — Moi
» de même ; je veux vous communiquer les
« siennes ; je n'en ai pas perdu une seule. »
Nous terminâmes là cette explication assez ridicule, et nous nous rendîmes chez moi. Je fis lire à M*** toute la correspondance de L***. Une heure après, il m'apporta la sienne. Notre fureur étoit au comble. J'en

ai ri bien franchement quand, peu de temps après, j'y ai songé de sang froid. Il nous fut prouvé par les lettres de L*** que, n'aimant ni l'un ni l'autre, elle vouloit cependant nous ménager tous les deux. Ce soin de nous conserver étoit d'autant plus inexplicable en elle, que, dans ce temps-là même, elle revoyoit souvent un de ses anciens amans, aimable, spirituel et joli, qui l'aimoit toujours avec idolâtrie, et que son inconstance avoit rendu le plus malheureux des hommes. Il n'y a que le cœur d'une coquette qui puisse donner la solution de ce problème. Toutes les preuves de la perfidie de L*** donnèrent à M*** et à moi le vif désir de nous en venger. L'occasion s'en présenta peu de jours après : nous la saisîmes avec joie. La vengeance fut plaisante. L*** n'avoit rien à perdre du côté de la réputation : on en parla ; et on en rit beaucoup ; car, grâce au vicomte de S***, à qui je la contai, elle devint à-peu-près publique. Je n'en parlerai point ici : mais je regrette que ce récit ne convienne pas au ton général de ces Mémoires, dont cette anecdote m'a déjà un peu éloigné. Le souvenir m'en a tellement amusé toutes les fois que je me la suis rappelée, que je n'ai pu résister au désir de la conter à mes lecteurs.

On pense bien qu'après un tel éclat, nous

ne nous revîmes plus guère, L*** et moi. J'ai su que, depuis cette aventure, elle m'avoit pris en grande aversion : cela est juste, et j'en aurois fait de même à sa place. M***, qui étoit moins guéri, eut la foiblesse de ne pas rompre avec *elle* en même temps que moi : cependant il y fut bientôt forcé par l'excès de son inconduite ; on la trouvoit *par-tout*. Il est affligeant de le dire : jamais on ne reçut du Ciel plus d'esprit, de talens et de grâces ; mais jamais aussi on n'en fit un usage plus coupable. On m'a dit que, depuis ce temps-là, L*** s'étoit retirée dans une ville de province, où elle n'avoit été que peu connue avant son mariage. On m'a dit encore qu'elle s'y étoit fait dévote, et qu'elle s'étoit attachée à un intéressant jeune homme, de l'édification duquel elle s'occupoit sans cesse.

Vers les derniers jours du gouvernement directorial, M. F***, duc D***, avoit été nommé ministre de la police générale. Il ne falloit rien moins que cet homme fort, et savant dans l'art de gouverner, pour comprimer l'audace de l'anarchie, qui se déployoit sous toutes les formes. Les factieux, chassés du Manége, s'étoient retirés dans une des églises du faubourg Saint-Germain, et y continuoient leurs assemblées. Ainsi que dans les temps les plus orageux de la révolution, ils

avoient leur point d'appui dans le Corps législatif, et tout annonçoit qu'après une longue lutte ils alloient triompher encore, lorsque le 18 brumaire, en asservissant la France pour l'arracher à l'anarchie qui alloit la dévorer, vint lui rendre quelques années de calme, et même de prospérité. On fonda le gouvernement consulaire, et les affaires prirent une direction nouvelle. Tous les cœurs s'ouvroient à l'espérance; on croyoit enfin à la paix du dehors, et à celle du dedans: mais la politique du premier consul se fit bientôt connoître, et l'espérance s'évanouit. Les commencemens de ce nouveau gouvernement ne furent marqués que par des bienfaits, et par des fêtes. Celles du ministère de l'intérieur étoient les plus brillantes. M. L. B*** en faisoit les honneurs avec une grâce infinie. Son goût éclairé pour les arts ôtoit, à la protection qu'il leur accordoit, cet air de supériorité si humiliant pour le mérite, qui sait s'apprécier lui-même. Nul homme n'étoit mieux à sa place. Il étendit, en peu de temps, toutes les attributions de son ministère, sans oublier que les arts, l'industrie, l'encouragement, et une surveillance exacte de toutes les branches de l'administration intérieure, exigeoient de lui des soins plus particuliers. L'émulation renaissoit de toutes parts. Jamais reconnoissance ne fut

plus

plus légitime, et plus sincère, que celle des artistes pour leur bienfaiteur : ils l'exprimoient avec l'éloquence du sentiment. Il les accueilloit avec une bienveillance noble et encourageante, qui laissoit moins apercevoir en lui le ministre que l'ami et le conseil. Il possédoit éminemment toutes les connoissances qui font les bons artistes, et les bons juges. Sous d'autres rapports, il avoit, en peu d'années, acquis une grande expérience, que l'habitude des affaires et des hommes eût encore perfectionnée, s'il eût conservé plus longtemps le ministère. Ses vues politiques étoient justes et saines. Quoique doué d'une âme ardente, il savoit en régler les mouvemens. Contrarié sans cesse par une autorité supérieure, son caractère en contracta une sorte d'irritation, qui bientôt dégénéra en opposition ouverte. Cette opposition devint, en peu de temps, si violente, que tous les moyens de conciliation furent impossibles; quand bien même quelqu'un eût été en position de les interposer. M. L. B*** renonça donc à des fonctions qu'il ne pouvoit plus rendre utiles à sa patrie. Il a porté par-tout, soit pendant le temps qu'il a rempli une mission diplomatique, soit après avoir été rendu à la vie privée, le même goût pour les arts, qu'il a cultivés depuis avec une supériorité remar-

quable. Je ne doute point que ses travaux ne soient un jour couronnés d'un grand succès. On ne sauroit appeler *revers* pour lui ce qui n'en seroit un que pour les âmes communes, et ce qu'il avoit prévu depuis long-temps. Il lui a été sans doute bien pénible de penser que l'instant de la chûte de son frère étoit aussi le premier instant de liberté dont il lui fût permis de jouir depuis plus de dix années. Il a, dans tous les temps, réparé, autant qu'il étoit en son pouvoir de le faire, l'odieuse injustice dont je n'ai cessé d'être victime sous le dernier Gouvernement. J'ose croire que, depuis son exil, je n'ai pas été moins fidèle à tous mes devoirs envers lui : je suis sûr qu'il ne me refusera jamais cette justice. Mon attachement, et mon souvenir le plus tendre, le suivront toujours, et ne finiront qu'avec ma vie. Tant d'hommes avilissent l'espèce humaine, par l'ingratitude envers ceux qui furent puissans, mais dont ils croient n'avoir plus rien à attendre, qu'il me semble qu'il est des circonstances où ce n'est pas moins un devoir qu'un besoin de l'âme d'acquitter cette noble dette de la reconnoissance, presque toujours si pesante, et si souvent méconnue!

La postérité conservera le souvenir d'un autre ministre (dont j'ai parlé plus haut), qui a puissamment concouru à la fondation

du gouvernement consulaire, et à celle du gouvernement impérial, en arrachant la France en 1799, à toutes les horreurs de l'anarchie, dont elle étoit déjà la proie. Sans lui, la destruction de ce gouvernement eût été lentement opérée par une suite de moyens violens, à une époque déjà ancienne, où son existence étoit devenue nécessaire à la France, et lorsque l'Europe tout entière se plaisoit encore à reconnoître sa grandeur, sa puissance, et même sa justice.

Ce ministre, dont la renommée s'est étendue par-tout, a fait de grands changemens dans les bases de l'ordre public, et a donné un aspect nouveau à celles qu'il a conservées. Sous son administration prévoyante, tous les partis, toutes les opinions se sont étonnés d'avoir un protecteur commun; et ce protecteur étoit un ministre de la police. Ce qu'il y a de plus vil parmi les hommes, l'espionnage et la délation, sont devenus, entre ses mains, les élémens de la sûreté de tous; dans un ministère où l'on emploie si souvent la fraude et la ruse, il a connu le prix de la vérité. Toute sa politique a été la loyauté et la franchise. Ce qui a sur-tout ajouté à l'influence qu'il a exercée sur l'opinion, et à la force de ses moyens personnels, c'est qu'on a su de bonne heure qu'il n'étoit pas minis-

tre en courtisan. Dès qu'il a eu établi son système (ce qui n'a pas eu lieu sans de vives oppositions), de toutes parts on en a recueilli les fruits. Des hommes, qui naguère se mesuroient et se menaçoient encore, se sont regardés sans défiance. Ceux qui nourrissoient des projets imprudens ou coupables, ont appris d'avance que leurs desseins étoient pénétrés, et ils n'y ont donné aucune suite, ou bien ils ont reconnu que leurs tentatives seroient inutiles, et ils les ont abandonnés; ou enfin, près de les exécuter, une force inconnue a retenu leurs bras, et les a préservés de l'échafaud. Voilà l'histoire du ministère du duc D'***.

Ce ne sont point là des assertions vaines ou mensongères; tous les faits sont à l'appui, et le plus puissant de tous, est cette unanimité d'opinions si hautement prononcée en faveur de ce ministre, à l'instant même où le grand mouvement qui s'est opéré en France, dans les premiers jours d'avril 1814, portoit au plus haut point d'exaltation les souvenirs, les prétentions, et les espérances du parti le plus long-temps comprimé. Il faut le dire; les âmes fortes n'éprouvent pas de médiocres impressions. Si quelquefois, et dans des circonstances heureusement rares, elles s'abandonnent à de faux systèmes, leurs erreurs

sont alors des calamités ; mais aussi, du moment où la justice et la vérité se font connoître à elles, la mesure du bien qu'elles répandent est en proportion du mal qu'elles avoient causé. Qui songeoit à Rome, à la fin du règne brillant et adoré d'Auguste, à rappeler les proscriptions d'Octave ? La postérité n'a-t-elle pas confirmé sur ce prince le jugement des contemporains ? Dans le bien et dans le mal qu'ils font, les hommes supérieurs n'ont rien qui ressemble aux hommes vulgaires. Ce n'est pas sur les règles communes qu'il est permis de les juger.

Il importe que ceux qui veulent fixer leur opinion sur le duc D'***, apprennent d'abord à le connoître. Je sais que cela n'appartient pas à tout le monde ; je sais que les qualités qui constituent les hommes extraordinaires, ne sont pas aperçues indistinctement par chacun. Il faut qu'il s'établisse entre eux, et celui dont ils veulent se faire une juste idée, des rapports plus ou moins intimes, qui les mettent en position de bien juger. Nul homme, avec plus de pénétration et de finesse, n'a plus de franchise et de bonhomie que le duc D'***. Nul n'est meilleur père, et ne fut meilleur époux. Dans les temps les plus orageux de sa vie, comme dans ses plus hautes prospérités, ses amitiés furent toujours fidè-

les, sans distinction d'opinions ou de partis. L'extrême activité de la pensée, sans négliger un seul objet de haute importance, se porte alternativement sur tout ce qui l'entoure. Il juge d'un coup-d'œil ce qu'une longue étude pourroit à peine faire soupçonner à un autre. En cela, sa longue habitude des affaires ne le sert pas moins bien que sa perspicacité naturelle. La facilité du travail qui semble, aux yeux du vulgaire, n'être que de la légèreté, est la première des qualités dans un ministre de la police, qui doit tout envisager d'un trait, ne paroître attacher d'importance à rien, et cependant conserver un souvenir profond des moindres circonstances qu'entraînent les diverses affaires qui lui sont soumises.

Personne, plus que le duc D***, ne fut autrefois susceptible d'enthousiasme; personne aujourd'hui ne l'est moins. Rien ne détruit plus en nous ce sentiment, que la connoissance des hommes; et nul ne la possède à un plus haut degré que lui. Le duc D*** n'a, dans ses résolutions auxquelles il ne se fixe qu'après les avoir longuement réfléchies, ni cet entêtement que les sots appellent *fermeté*, ni cette versatilité qu'ils décorent du nom de *sage condescendance*. Il ne les change pas, mais il les modifie selon les temps et les be-

soins. Tour à tour flexible et inébranlable, grave ou frivole, indulgent ou sévère, ce sont plusieurs hommes en un seul; mais celui-ci est, dans tous les temps, l'homme de l'Etat. J'en ai assez dit pour expliquer le dévouement inébranlable qui m'attache pour jamais à la destinée du ministre dont je viens de peindre l'administration, et de tracer le portrait. Si, à tant de sentimens publics, il m'est permis de joindre celui de ma reconnoissance personnelle (et nul ne lui en doit plus que moi), on se convaincra que l'expression de ces sentimens n'est pas moins de ma part, comme citoyen, un acte d'éclatante justice, qu'elle n'est, comme ami, l'accomplissement d'un devoir sacré et bien cher à mon cœur. C'est sur-tout dans cet écrit, que je considère, ainsi que je l'ai dit ailleurs, comme un testament politique où je me plais à déposer, et mes pensées, et mes chagrins, que j'aime aussi à épancher sans contrainte mes affections. Trop souvent la flatterie ou la crainte ont élevé, à la mémoire du pouvoir sans génie ou sans vertu, des monumens qui n'étoient consacrés ni par le vœu, ni par le bonheur des peuples; ceux qu'élève la reconnoissance au bienfait, sont plus modestes, et ne sont pas moins durables. Ils survivent du moins aux révolutions, car ils ont leur base dans le cœur de tous les gens de bien.

Cependant le gouvernement consulaire se fortifioit de jour en jour. On le louoit sans adulation ; il accomplissoit tout ce qu'on attendoit de lui. Il alloit au-devant de ce qu'on n'avoit pas songé à lui demander. La gloire de son fondateur l'environnoit de confiance. Ses bienfaits subjuguoient, dans tous les partis, l'obéissance de ceux que leur opinion en éloignoit davantage. On vit bientôt que c'étoit au reste de l'influence dont jouissoient auprès du premier consul, le peu d'hommes qui avoient si fortement contribué à son élévation, qu'on devoit les améliorations heureuses qui s'introduisoient tous les jours dans l'administration et dans l'armée. Certes, on ne contestera jamais à cet homme étonnant la pensée du génie ; il l'a conservée tant qu'il n'a point été perverti par le langage de la flatterie la plus abjecte. Dès qu'il a été parvenu à ce point, on a pu remarquer progressivement les erreurs, les fautes, je dirois plus encore, dans lesquelles il s'est précipité. Cet homme, jusque-là si grand, a paru renoncer tout à coup à sa haute renommée pour ne plus suivre que les traces des plus vulgaires tyrans, si toutefois il ne faut pas considérer les deux dernières années de son existence politique, comme l'excès de la déraison et du délire.

Mais, en condamnant celui dont tout concouroit à égarer le jugement, et à justifier l'audace, que dire de ceux qui, dans leurs discours, monumens éternels de tout ce que la bassesse a de plus vil et le mensonge de plus impudent, apportoient périodiquement au pied du trône, au retour de chaque nouveau désastre amené par quelque guerre injustement entreprise, le tribut de leurs serviles adulations et de leurs félicitations criminelles? transformoient en trophées et en bénédictions, les imprécations et les cris de désespoir d'un peuple écrasé sous un joug de fer; et, en applaudissant à tous les excès de la tyrannie, appeloient et provoquoient des excès plus grands? Ah! leur condamnation est au fond de leur conscience, s'ils n'en ont pas étouffé pour jamais le cri! Elle est sur-tout gravée sur ces pages accusatrices qui étonneront la postérité de leur opprobre et de leur infamie, si toutefois la persévérance de la fortune à soutenir de tels favoris, permettoit à la postérité de s'étonner encore!.... (1).

(1) Il n'est pas à craindre que le public, dont l'opinion s'égare si rarement quand elle est éclairée, confonde dans un même mépris les hommes dont les fonctions, si elles ne leur permettoient pas le silence, ne leur commandoient pas du moins la bassesse : il en exceptera sur-tout cet orateur illustre, qui, obligé de

En 1800, nous proposâmes, quelques-uns de mes amis et moi, de lever un corps de volontaires, pour accompagner le premier consul en Italie. C'étoit avant la bataille de Marengo. Je lui présentai cette idée; il l'adopta, et m'ordonna de lui en soumettre les moyens. Mon travail fut accueilli et renvoyé à M. le général D***, qui fut chargé de le régulariser et d'organiser le corps. La première condition étoit de se monter, de s'armer et de s'équiper à ses frais. Le corps se forma; mais on le trouva insuffisant par le nombre; on voulut le porter plus haut, et pour cela, on lui ôta toute considération, en réunissant aux soixante jeunes gens qui le composoient, et qui, presque tous appartenoient à de très-bonnes maisons, tous les déserteurs qui tombèrent sous la main, et tous les hommes flétris qui se présentèrent. J'étois un matin chez Mad. Bonaparte lorsque le premier consul y entra. Il m'apprit que le corps étoit formé, et me demanda avec assez de rudesse si j'étois

faire entendre sa voix dans quelques occasions désastreuses, osa plus d'une fois proclamer, devant la génération contemporaine, et celle dont il est appelé à guider la raison et à développer les lumières, des vérités hardies, mais toujours méconnues ou repoussées, et recueillit, à plus d'une époque, l'unique salaire alors attaché au courage; la disgrâce.

inscrit. Mon projet n'ayant point été adopté tel que je l'avois conçu, je n'avois pas cru devoir en faire partie. La manière dont l'interrogation me fut faite, dicta ma réponse. Je ne voulois ni refuser, ni mentir; je dis « que j'allois l'être. » Je le fus, en effet, une heure après. Lorsque le premier consul fut sorti, Mad. Bonaparte se mit à rire de mon embarras; je trouvois sur-tout assez étrange, qu'en me donnant l'*ordre* de servir dans un corps dont j'avois donné l'idée et proposé l'organisation, le premier consul ne m'y offrît point un grade; je vis le même jour M. L** B***, à qui je fis part de mes peines. J'appris de lui « qu'il partiroit probablement » aussi pour l'armée; qu'ainsi nous y serions » ensemble, et ne nous quitterions point. » Il me dit « de ne m'inquiéter de rien; qu'il » pourvoiroit à tout; que je ne devois pas ba- » lancer à partir, quoique je n'eusse pas de » grade; qu'il falloit donner la preuve et » l'exemple du dévouement. » Je n'hésitai plus, je partis; mais le ministre ne vint point. On le craignoit à Paris, mais on ne le vouloit point à l'armée. Cela devenoit embarrassant; car encore falloit-il qu'il fût quelque part au milieu de ces incertitudes. Je me rendis au corps; j'y servis quelques jours en qualité de volontaire, puis de maréchal-des-logis; puis

enfin, de lieutenant. Je redevins libre alors ; et je revins à Paris. J'oubliois de dire que, m'étant retrouvé à Dijon lors du passage du premier consul, à son retour d'Italie, il me demanda, chez le général Brune, où il s'arrêta quelques instans pour déjeûner, si « j'étois officier ? » Je lui répondis que « oui, » mais que j'allois cesser de l'être. — Pour- » quoi ne continuez-vous pas à servir ? — Gé- » néral, je ne suis plus assez jeune pour être » lieutenant. — Il faut servir, vous serez dans » peu chef d'escadron, et vous aurez ensuite » un régiment, si vous vous distinguez. » Je m'inclinai sans répondre. Je le revis à Paris, où j'allai lui faire ma cour un mois après. Il ne m'adressa pas la parole, et parut mécontent de moi. J'ai su depuis qu'il l'avoit été beaucoup de ce que j'avois quitté le service ; mais j'étois libre. La fortune de la plupart de mes premiers camarades est devenue depuis très-brillante. Tous l'ont presque également acquise et justifiée par leur valeur et leurs services. Je ne la leur ai point enviée ; qu'ils en jouissent en paix ! Ils l'ont payée assez cher !

Depuis cette époque, ma défaveur auprès du premier consul, devenu bientôt empereur, a toujours été en croissant. Si j'eusse conservé ma fortune, sans doute ma philosophie

(et je me prouve tous les jours à moi-même que j'en ai beaucoup, s'il est vrai que l'adversité soit la pierre de touche à laquelle on puisse la reconnoître) m'eût facilement résigné à cette disgrâce; mais je vis dès ce moment ma carrière politique détruite pour jamais, et j'en fus affligé, parce que je sentis que la nécessité de vivre des débris de ma fortune, me forceroit de retrancher quelque chose à l'aisance de ma mère. J'éprouvai bientôt ce malheur, plus grand pour moi que tous ceux qui jusque-là m'avoient été personnels.

Je m'expliquois cependant, sur le premier consul, avec toute l'indignation que m'inspiroit son injustice à mon égard. Je fus arrêté par ses ordres, le 12 août 1804, pour avoir dit, deux jours auparavant, à A...... chez Mád. P***, « que tous les moyens lui étoient » bons pour se défaire de ses ennemis; » qu'il y employoit également le feu, le fer, » ou le climat; qu'il n'y avoit de liberté en » Europe qu'en Angleterre; qu'on avoit aug- » menté le traitement du Sénat pour le rendre » plus docile; que ce corps avoit sacrifié sa » considération à un vil intérêt, en tombant » dans le piège qu'on lui avoit tendu. » Tout cet interrogatoire se retrouveroit encore dans les bureaux de la préfecture de police; il étoit

sur-tout remarquable par l'entortillage et la perfidie des questions. Il faut savoir, pour l'intelligence des propos que je viens de rapporter, que l'expédition de Saint-Domingue venoit d'échouer, que nous y avions perdu l'élite de nos officiers et de nos troupes, et que le traitement des sénateurs avoit été récemment augmenté, par un sénatus-consulte rendu *sur la proposition* du premier consul. J'avois tenu ces discours, en effet, mais avec moins de violence qu'ils ne m'étoient imputés : j'en jugeai par l'ordre des questions posées dans l'interrogatoire. Je fus conduit à la Préfecture, et mis au secret pendant huit jours, avant d'y être interrogé. Mes papiers furent saisis, et rigoureusement examinés : une grande partie m'en a été enlevée, sans qu'il m'ait été possible d'en obtenir la restitution. Je reçus enfin ma *liberté*, avec l'ordre de partir, sous vingt-quatre heures, pour le L...... Sur la demande que j'en fis, j'obtins trois jours pour me préparer à mon départ. M. L. B***, qui habitoit Neuilly, étoit en ce moment à Paris. Je lui avois écrit, mais seulement la veille de ma mise en liberté, que je ne savois pas si prochaine, pour l'informer de mon arrestation. Il reçut ma lettre et ma visite presque en même temps. Je n'omettrai point ici une circonstance, très-indifférente

sans doute en elle-même, mais qui ajoutera un trait à l'idée générale qu'il faut se former de la plupart des hommes.

Lorsque j'entrai chez M. L***, il étoit à l'extrémité d'une assez longue galerie, au fond de laquelle je ne l'aperçus pas d'abord. Un grand nombre de personnes l'attendoient : j'en connoissois plusieurs. Comme mon aventure avoit fait du bruit, et qu'on étoit instruit que j'étois exilé, je remarquai un grand embarras sur les visages. On ne savoit si l'on devoit me parler, avant d'avoir vu quel accueil j'allois recevoir. Les uns (et c'étoient les plus hardis), avant de me saluer, examinoient attentivement s'ils n'étoient pas aperçus; les autres détournoient la tête, et feignoient de ne pas me voir. Je trouvai ce spectacle tellement amusant, que je ne me pressois pas de le faire finir, lorsque M. L***, ayant parlé à quelques personnes qui se trouvoient sur sa route, vint à moi, et me dit, avec son air et son obligeance ordinaires, et assez haut pour être entendu : « Comment, N......, vous » avez été prisonnier plusieurs jours, et vous » ne m'avez écrit qu'hier ? » Ce furent ses premières paroles. Je désirois que le reste de notre conversation ne fût entendu de personne; nous nous retirâmes à l'écart. Je lui demandai s'il n'y auroit aucun moyen de

faire lever l'ordre d'exil : il me promit d'en parler le jour même au premier consul. Il le fit, mais inutilement; car j'appris le lendemain, par lui-même, que le premier consul n'avoit rien voulu changer à la décision qui m'avoit été transmise, deux jours auparavant, par le préfet de police, et qu'il me renouveloit l'ordre exprès de partir sans retard.

L'instant où l'on avoit vu que M. L*** n'avoit rien perdu pour moi de sa bienveillance et de son accueil, m'avoit rendu, comme par enchantement, tous mes amis, et m'en avoit fait de nouveaux qui m'étoient tout-à-fait inconnus. Chacun se révoltoit contre l'injustice que j'avois éprouvée : c'étoit une chose horrible, épouvantable, sans exemple; il n'y avoit plus de sûreté pour personne, puisque j'y avois été exposé. On me protestoit de sa sincérité, de son attachement, de son zèle : c'étoit à qui me le prouveroit davantage, en m'étouffant dans ses bras. Tout le monde me pria d'écrire et de donner de mes nouvelles : je le promis; on m'excusera de n'avoir pas tenu parole.

Je partis le lendemain pour M........, où j'arrivai huit jours après. Le grand nombre d'étrangers, que le soin de leur santé y avoit réunis cette année, donnoit à cette ville un

mouvement

mouvement que, depuis long-temps, elle avoit perdu. M. le duc d'Ostr***, frère du roi de Suède; M. le comte et Madame la comtesse d'O***; M. le comte de Sf***, frère de l'ancien ambassadeur de ce nom à la cour de Turin, y étoient déjà depuis quelques mois, lorsque j'y arrivai. Ils m'accueillirent avec un extrême empressement, et bientôt je ne quittai plus leur société. Quoique la santé de M. le duc d'Ostr*** fût mauvaise, il aimoit la table, le plaisir et la gaîté. Je dînois régulièrement chez lui une fois par semaine, souvent plus. MM. les barons d'H***, et de B***, faisoient, avec beaucoup de politesse, les honneurs de la maison du prince. Celle de Madame d'Ost*** étoit ouverte tous les jours : nous y passions les soirées. On n'a ni plus de bonté, ni plus de charmes et de grâces qu'elle : elle embellissoit les réunions dont elle étoit le centre. Si l'on ne savoit pas à quel point la société s'est perfectionnée en Russie depuis cinquante ans, on seroit fort étonné de ne trouver aucune différence entre Madame d'Ost*** et nos Françaises les plus aimables. Son mari, plus militaire qu'homme du monde, et doué du plus noble caractère, n'étoit pas exempt d'une partialité peu favorable envers la France. Il y a quelques années que ce sentiment étoit bien pardonnable à un étranger : il étoit impossible

d'ailleurs d'avoir plus de justesse d'esprit. Je l'ai revu un moment à Paris, dix mois après, lorsqu'on eut mis fin à mon exil; mais je l'ai perdu presque aussitôt de vue. Ce que j'ai dit du comte d'Ost*** ne convient guère moins au comte St***; si ce n'est que celui-ci aimoit de plus, avec passion, les femmes, la table et le jeu. Son esprit avoit aussi plus de finesse et de trait. S'il eût moins vécu dans le monde, on auroit retrouvé, dans ses manières, une sorte de rudesse naturelle, dont il ne se défendoit pas toujours; mais que l'habitude de la bonne compagnie, où il apportoit quelquefois une gaîté un peu licencieuse, tempéroit souvent, et faisoit quelquefois disparoître. Nos matinées se passoient ou chez lui, ou chez moi : j'ai déjà dit l'emploi de nos soirées. L'agrément et la liberté de ces réunions nous faisoient trouver, dans le retour des mêmes habitudes, tout le piquant de la variété. J'ai souvent demandé de ses nouvelles, depuis que j'ai quitté le L....., aux personnes qui pouvoient le mieux m'en donner, mais toujours sans succès. J'aurois un grand plaisir à le revoir.

J'arrivois de M....., lorsque Lapierre, mon ancien valet-de-chambre, vint me voir, et me proposa de prendre à mon service un nommé *Hypolite*, homme de couleur comme

lui, mais que sans doute il connoissoit mal. Lapierre, ennuyé de sa solitude, s'étoit marié pendant ma longue captivité. Lors de mes voyages dans le Midi, je vis combien il lui seroit pénible d'abandonner sa femme pour me suivre, et je n'avois point exigé de lui ce sacrifice. Nous nous étions donc séparés; mais il m'avoit conservé un attachement sincère : il crut m'en donner une preuve, en plaçant cet Hypolite à mon service. On va voir si je m'en trouvai bien.

J'ai toujours eu, et j'ai conservé la très-mauvaise habitude d'abandonner toutes mes clefs à mes domestiques, et d'accorder, à ceux que je connois le moins, la plus entière confiance. Hypolite vit bientôt tout le parti qu'il pouvoit tirer de cette foiblesse, et se conduisit en conséquence.

Depuis quelques semaines, je croyois m'apercevoir que tout mon linge tomboit en lambeaux; que souvent, lorsque j'avois à m'habiller, il me falloit attendre une heure tantôt mes manchettes de dentelle, tantôt mon épée, tantôt mon chapeau : mais j'étois si loin de me douter de ce qui se passoit, que jamais l'idée ne m'en fût venue, si une circonstance particulière ne m'en eût à la fois donné le soupçon et démontré l'évidence.

Je dînois chez M. le C***, et j'étois placé à

côté de M. de B***, notre ambassadeur en Espagne. Je m'aperçus que ce dernier fixoit, à plusieurs reprises, Hypolite qui me servoit à table. Je dis enfin à M. de B*** : « Est-ce que » vous connoissez cet homme-là ? — Beau- » coup, me répondit M. de B*** ; et je vous » dirai comment après dîner. » J'étois dans une grande impatience d'apprendre ce que M. de B*** avoit à me dire. J'aurois voulu pouvoir examiner, pendant tout ce temps-là, la figure d'Hypolite ; je suis sûr qu'elle m'auroit appris d'avance ce que j'allois savoir : mais ma position ne me le permettoit pas. Enfin, dès que nous fûmes sortis de table, M. de B*** me prit à part dans une embrasure de fenêtre, et me dit : « Connoissez-vous bien » l'homme qui est à votre service ? — Très- » peu, au contraire : c'est un ancien valet- » de-chambre, dont j'ai toujours été fort » content, qui me l'a donné. — Eh bien, il » ne le connoît donc pas lui-même. — Com- » ment donc ? — Cet homme m'a servi quel- » que temps, et je l'ai chassé, parce que c'est » un voleur. Faites de ce que je vous dis l'u- » sage convenable, et soyez sur vos gardes. » Les observations que j'avois faites jusque-là sur le désordre de ma garderobe me revinrent alors à l'esprit : j'en fis part à M. de B***, et lui dis, « que, dès le soir même, je ferois » usage de ses conseils. »

Hypolite n'avoit pas assez d'adresse et d'impudence pour le métier qu'il faisoit. Lorsque je rentrai, il étoit huit heures. Je devois m'habiller plus tard. Je lui demandai à la fois ma chemise, mes manchettes, mes boucles de pieds, mon chapeau, et mon épée. Il fut troublé, et perdit toute contenance. Un moment après il me dit : « Je vois bien que M. de B*** » a parlé contre moi à Monsieur. » L'imbécille ne sentoit pas que cette seule observation devoit exciter toute ma défiance. — « Est-ce » que M. de B*** vous connoît ? » Il étoit de plus en plus embarrassé, et reprit : — « Oh! » fort peu ! Je l'ai servi quelque temps ; » mais je l'ai bientôt quitté, parce qu'il est » fort mauvais maître. » Je fis semblant de ne donner aucune attention à ces paroles, et j'ajoutai : « Il est tard ; nous parlerons de cela » une autre fois : donnez-moi vite de quoi » m'habiller. » Je m'aperçus très-clairement alors que son embarras redoubloit. Jusque-là, il avoit presque toujours été prévenu de l'heure où je devois faire ma toilette, et avoit eu le moyen de se faire rendre, pour quelques instans, les objets qui m'étoient nécessaires, afin que je ne m'aperçusse pas de leur disparition. Comme je n'avois point encore eu de soupçons, je faisois peu d'attention à mille allées et venues, qui ne m'avoient jamais frappé, et

dont je me ressouvenois maintenant. Je continuai : « Eh bien ! qu'attendez-vous donc ? » Il me donna alors toutes les excuses dont il m'avoit si souvent abusé. Il me dit : « Que la » blanchisseuse n'avoit pas rendu le linge ; » qu'il avoit laissé tomber l'épée, et qu'elle » s'étoit cassée ; que les dentelles étoient à » raccommoder, etc. » Je vis enfin bien clairement à qui j'avois à faire. Je ne lui dis plus un mot. Je sonnai, pour faire monter mon portier, à qui j'allai parler dans la chambre voisine. Je lui donnai l'ordre d'aller, sans perdre un moment, chercher le juge de paix. Il y fut, et amena ce magistrat avec lui peu de momens après. Pendant que cela se passoit, j'avois tenu Hypolite renfermé : nous entrâmes, le juge de paix et moi, dans ma chambre à coucher, où il étoit. Là, je lui déclarai : « Que j'étois instruit de ses friponneries ; que mes effets étoient ou volés, ou » mis en gage ; qu'il eût à faire connoître à » qui il les avoit engagés ou vendus : qu'à ce » prix seul je voulois bien ne pas le mettre » entre les mains de la justice. » Au lieu de profiter de cet excès d'indulgence, il fit l'insolent, et protesta « qu'il étoit bien malheu» reux d'être aussi injustement accusé. » Le juge de paix fit entrer alors un des hommes qu'il avoit amenés avec lui, et lui parla à l'o-

reille. Je voulois engager encore ce misérable Hypolite à faire l'aveu de ses vols, et à indiquer ce qu'il en avoit fait : il fut impossible au juge de paix et à moi de l'y amener. J'aurois désiré ne pas le perdre. Voyant enfin que ses efforts et les miens étoient inutiles, le magistrat fit appeler l'agent qu'il venoit de charger, en secret, de faire perquisition dans les armoires, et jusque dans les matelas et dans les paillasses de la chambre qu'occupoit Hypolite dans la maison où j'étois logé, rue de la Chaussée d'Antin. On y avoit trouvé près de quarante reconnoissances de maisons de prêt, et quelques lettres qui prouvoient que cet homme étoit en rapport avec des recéleurs, auxquels il avoit vendu ceux de mes effets qu'il n'avoit point engagés, et qui, jusqu'à ce qu'il eût fait ses dispositions pour disparoître de ma maison, les lui prêtoient encore de temps en temps, quand il étoit prévenu que j'en aurois besoin. Lorsque Hypolite vit que tout étoit découvert, il se jeta à mes pieds pour demander grâce; mais il étoit trop tard : le procès-verbal étoit dressé; et ni le juge de paix, ni moi, n'avions le pouvoir de le sauver. Il fut arrêté, et traduit au tribunal criminel de la Seine. J'appris peu après, par les journaux, qu'il avoit été condamné à huit ans de fers. Je perdis néanmoins le plus grand nombre de

mes effets, et n'obtins la restitution des autres qu'en payant une partie des sommes pour lesquelles ils avoient été engagés.

A mon retour à Paris, les occasions de voir M. le duc D'***, étoient devenues, par ma situation même (j'arrivois d'exil), beaucoup plus fréquentes. Depuis lors s'est formé et s'est accru le sentiment qui m'a pour jamais attaché à lui. Je n'ai plus passé un jour sans le voir. Chaque jour aussi sembloit ajouter à la confiance qu'il vouloit bien m'accorder. Je ne suis pas le seul à savoir que cette confiance a été souvent utile, et j'éprouve un grand bonheur à me rappeler qu'elle n'a jamais été nuisible. Je plains ceux qui ne trouveront pas au fond de leur âme l'assurance qu'on peut être l'ami d'un ministre de la police, homme d'esprit et d'honneur, sans s'avilir devant sa propre conscience. En abandonnant aux méchans le plus terrible ministère, on prive en même temps tous les gens de bien, de leur unique garantie et de leur sécurité. Je ne parle point ici comme il est aisé de le croire, de ces agens infâmes dont le vil métier ne sauroit être justifié, ni défendu, et qui sont voués par les gouvernemens même qui les emploient à un juste mépris; je parle des personnes qui, par leur existence de tous les temps dans le monde, leur éducation et

leurs lumières, ayant de plus grands moyens pour recueillir des observations journalières plus solides et plus éclairées sur toutes les parties d'une vaste administration, s'empressent, dans l'intérêt commun, de les soumettre au Gouvernement. Quelles sont donc celles qui, dans quelque situation diplomatique, judiciaire, administrative, qu'on les suppose placées, se refuseront à donner de telles lumières aux ministres, lorsqu'elles leur seront demandées? et, dans ce cas, n'est-il pas évident qu'un ministre de la police cesse d'être un ministre d'inquisition et de rigueur, pour n'être plus que celui de l'ordre public et le régulateur universel. Si ces justes bornes ont été trop souvent dépassées par des hommes flétris ou coupables, ce n'est pas l'institution, c'est le cœur humain qu'il en faut accuser. De ce qu'il y a des tyrans, faut-il en conclure qu'il n'existe pas de bons rois? Dans les gouvernemens sages, il importe sans doute d'avoir une charte écrite; mais ce qui importe davantage, c'est de confier son exécution à des hommes vertueux, éclairés, et habiles; car les meilleures lois cessent d'être bonnes dans les mains des méchans; au contraire, les lois les plus imparfaites peuvent rendre les peuples heureux, si les ministres et les ma-

gistrats les exécutent de bonne foi; et dans l'intérêt du monarque et des sujets.

Les événemens politiques qui ont eu lieu depuis l'année 1806, sont connus de tout le monde. Je m'arrêterai un moment à l'époque de 1809. Une circonstance qui m'est personnelle, exige quelques développemens qui ne seront peut-être pas aussi sans utilité pour l'histoire.

On n'a pas oublié quelle impression de terreur avoit produite dans ce temps-là, sur les esprits, la nouvelle de l'occupation de l'Ile de Walcheren par les Anglais, et leur attitude menaçante dans l'Escaut. Leur flotte avoit pénétré sans obstacle dans ce fleuve; aucun des forts destinés à en défendre le cours n'étoit approvisionné; enfin, tout annonçoit que bientôt Anvers lui-même couroit les plus grands dangers. Des débarquemens ennemis devoient avoir lieu sur plusieurs points, et occuper tout le pays dans lequel le Gouvernement français n'avoit songé à placer aucuns moyens de défense, et qui certes n'en auroit pas trouvé dans l'esprit public et les dispositions de ses habitans.

On sait que, sur la proposition de M. le duc D***, alors ministre de la police générale et de l'intérieur, M. de P*** C***, mainte-

nant prince royal de Suède, fut nommé, par le conseil des ministres, au commandement général du très-petit nombre des troupes de lignes qui se trouvoient dans les départemens de la Belgique, et des gardes nationales qu'on y organisoit. On sait que ce prince souffrant et malade, qui venoit d'éprouver, de la part de Bonaparte, le traitement le plus odieux, avoit été forcé de quitter l'armée, où il venoit de donner des preuves d'un talent et d'un courage si brillans, et d'aller aux eaux. Il en fut immédiatement rappelé pour se rendre au poste qui venoit de lui être confié; il n'hésita point à sacrifier sa santé et de justes ressentimens à ses devoirs. Il ne fit que paroître à Paris, y recevoir les instructions du Gouvernement, et partit.

On avoit annoncé au prince qu'il trouveroit, à Anvers, des troupes de ligne et des gardes nationales. Il réussit avec beaucoup de peine à y réunir quelques centaines de soldats, mais le mouvement général qu'avoit imprimé à la France le ministre de la police et de l'intérieur, mit à sa disposition un assez grand nombre d'hommes pour la formation des gardes nationales. Cependant on n'avoit ni armes, ni munitions à leur donner; et à peine avoit-on l'espoir d'en obtenir, car tous les magasins étoient épuisés par la guerre

d'Allemagne, et la fabrication ne fournissoit plus aux consommations. Les troupes de terre et la marine se refusoient les secours qu'elles pouvoient se donner mutuellement. L'esprit chevaleresque du prince réconcilia, comme par enchantement, la terre et la mer, et sa prodigieuse activité suppléa à tout ce qui manquoit. On eut des armes, des munitions, et quelques troupes des lignes qu'on tira de tous les dépôts. Comme le nombre des armes étoit loin de suffire au besoin qu'on en avoit, on donna aux gardes nationales, des bâtons pour faire l'exercice. Il n'y avoit pas un mois que le prince étoit arrivé, et déjà ces paysans, rassemblés à la hâte, manœuvroient avec une précision et un ensemble dont il étoit étonné lui-même. Il avoit communiqué son énergie et ses résolutions à tous les chefs militaires et civils. Monté sur le vaisseau amiral, il leur avoit fait serment de se défendre jusqu'à la dernière extrémité, et de sauter en l'air plutôt que de se rendre. Tous les chefs des armées de terre et de mer lui avoient répondu par le même serment. Vers la fin d'août, les esprits étoient à Anvers dans l'agitation la plus vive ; d'un moment à l'autre, on s'attendoit à y être attaqué.

J'arrivois alors d'un voyage aux eaux de Forges à Dieppe, à Rouen et dans quelques-

unes des villes de la Normandie. J'apprends les événemens du Nord, que je ne connoissois qu'imparfaitement; je cours, sans perdre un moment, chez M. le duc D'***, qui réunissoit, ainsi que je l'ai dit plus haut, le portefeuille de l'intérieur à celui de la police, et qui, dans la première de ces qualités, étoit chargé de l'organisation des gardes nationales. Je le prie de m'y accorder un emploi, et de me faire partir sur-le-champ pour l'armée. J'obtins celui de chef d'escadron avec une lettre pour M. le prince de P** C**; trois jours après, j'étois à Anvers.

Le prince m'accueillit avec la bonté la plus particulière, ou plutôt il me traita dès le premier jour, comme si je lui avois été toujours attaché. Je remplissois auprès de lui les fonctions d'officier d'ordonnance. Il ne me séparoit point de ses aides-de-camp, qui, à leur tour, n'ont pas cessé un moment, pendant le temps que j'ai passé avec eux, de me considérer comme leur camarade. Mon voyage ne tarda pas à devenir l'objet des interprétations les plus calomnieuses et les plus absurdes; on en écrivit au prince lui-même, qui ne fit d'autre usage des lettres *anonymes* qu'on n'avoit pas eu honte de lui adresser, que de les jeter au feu, après me les avoir communiquées. J'en ai depuis connu les auteurs. Ils

ont dû être assez punis du mal qu'ils ont voulu me faire, en apprenant le peu de succès de leur lâcheté.

L'immobilité des mouvemens de l'ennemi n'exigeant aucunes dispositions de la part du prince, j'étois sans occupation. Dans tout ce qui appartenoit au service, je ne pouvois, sous aucun rapport, remplacer ses aides-de-camp, tous si recommandables par leurs talens militaires, leur dévouement et leur intrépidité. Je résolus cependant d'employer mon temps à quelque chose. Le prince envoyoit un officier de marine à la découverte dans l'Ile de Sud-Béveland; je lui demandai la permission d'accompagner cet officier; il me l'accorda; je partis avec lui.

Notre voyage fut de huit jours. Nous nous arrêtâmes toutes les nuits. La première, au fort de Bath; la seconde, à Warden, village situé sur la côte de Sud-Béveland, et dont les habitans se refusèrent, avec violence, à nous fournir des chevaux et des charrettes; nous menacèrent de nous mettre en pièces, nous et notre escorte, composée de dix-huit Danois, et coururent au clocher pour y sonner le tocsin. Nous arrêtâmes ce mouvement; quelques paysans, plus raisonnables, contribuèrent à ramener le calme, et un conseil de guerre, convoqué par le lieutenant-général

Bruno, fit dès le lendemain justice des plus mutins; les motifs de tant de résistance tenoient à l'opinion où étoient les paysans, que nous voulions nous emparer de tout par voie de réquisition, et sans payer. Les Anglais, qui les quittoient, avoient agi envers eux avec une grande générosité, et nous ne leur paroissions plus que des brigands qui venoient les dépouiller. Nous ramenâmes les esprits par de sages observations, quelques menaces, et sur-tout en payant tout ce qu'ils nous fournirent. Nous couchâmes la troisième nuit à Goës, capitale de l'Isle, où nous apprîmes que les Anglais avoient résolu de ne rien tenter contre Sud-Béveland, mais de se maintenir à Walcheren; et la quatrième à Hyde-ken-Sand, où nous trouvâmes le lieutenant-général comte Bruno, grand-écuyer du roi de Hollande. Ce général nous donna tous les renseignemens qui nous étoient nécessaires, et nous confirma tout ce que nous avoit dit le commandant de la place de Goës sur les projets de l'ennemi. Celui-ci étoit heureusement alors en pleine retraite; car, s'il eût songé à attaquer l'Isle, toute défense eût été impossible. Les troupes hollandaises étoient très-peu disposées à la défendre; et d'ailleurs, les maladies causées par l'insalubrité du climat, en avoient tellement diminué le nombre,

qu'il y restoit à peine sur pied sept à huit cents hommes, dont quinze ou vingt tomboient malades tous les jours. Le but de notre voyage étoit rempli; nous revînmes par d'autres villages; nous nous embarquâmes à Edekenkerque, sur l'Escaut. Nous passâmes la dernière nuit à Bath, d'où nous partîmes le lendemain pour Anvers.

Il n'étoit plus douteux que l'expédition anglaise n'eût abandonné ses projets. Je crois me rappeler que les causes en ont été connues. Je n'en dirai qu'un mot. Au moment où le conseil de guerre venoit d'arrêter qu'on se porteroit sur Anvers, lord Chatam, qui commandoit en chef, et qui étoit revêtu de pleins pouvoirs, décida que la flotte rétrograderoit, et en donna l'ordre. Une altercation violente s'éleva entre lui et l'un des commandans, dont le nom m'a échappé. Celui-ci, entrant au conseil, auquel il n'avoit pas assisté, et jugeant, par la consternation qui régnoit sur les visages, de ce qui venoit de se passer, dit: « Je vois, à l'air de vos seigneuries, qu'elles » ont pris une résolution contraire à l'hon» neur des armes britanniques. Je proteste » contre toute décision honteuse tendante à la » retraite. » La protestation fut inutile; la retraite s'exécuta : les ordres de l'amirauté étoient précis; il fallut obéir. Il a été démontré

tré que, si le passage de l'Escaut eût été forcé en ce moment, il ne restoit au généreux prince de P*** C*** qu'à périr, et il eût vendu cher sa vie à l'ennemi. Lord Chatam, qui ne l'ignoroit point, étoit d'un naturel très-pacifique, et préféroit à la vanité de la gloire militaire, et sur-tout à ses dangers, la digestion paisible des tortues qu'on servoit journellement sur sa table, et dont il mangeoit avec excès. Pendant notre voyage à Batz, et dans l'Isle de Sud-Béveland, les habitans ne nous parloient qu'avec admiration, de ces tortues t des repas du général.

Dans cet intervalle étoit arrivé de Vienne, à Anvers, M. le général comte R***, aide-de-camp de Bonaparte; il étoit chargé sans doute d'une mission secrète. La conduite loyale de cet officier général mérita l'estime du prince, et lui en fit un ami. Bonaparte s'étoit trompé dans son choix; il réussit mieux dans celui de M. le maréchal duc D'I***, qu'il envoya peu après.

Nous revenions du spectacle, où j'avois accompagné le prince et la princesse; en rentrant à l'hôtel, on annonce au prince que M. le duc D'I*** venoit d'arriver, et l'attendoit. « B***, dit le prince avec étonnement; » et que vient-il faire? » Il nous quitte, et monte pendant que la princesse, avec une

dame de sa suite, M. le chef d'escadron C*** et moi, entrions dans l'appartement du rez-de-chaussée. Nous faisions mille conjectures sur l'objet du voyage du duc D'I***, lorsque le prince redescend de l'air le plus gai, et dit en riant : « Eh bien, B*** vient prendre le commandement de l'armée, mais il arrive un » peu tard ; il n'y a plus rien à faire. » Cette âme, si haute et si incapable de feindre, étoit bien loin de soupçonner toute la perfidie dont on usoit envers elle : mais voici ce qui s'étoit passé, et ce que le prince ignoroit encore. Le duc D'I*** l'attendoit. A l'instant où il le vit paroître, il courut à lui avec une sorte d'embarras, s'excusant, du mieux qu'il lui fut possible, du choix que Bonaparte avoit fait de lui pour une telle commission, et lui montrant les ordres dont il étoit porteur. « Au reste, » ajouta-t-il, je n'ai voulu voir personne » avant Votre Altesse, ni donner aucun ordre » sans l'avoir prévenue et consultée ; ce n'est » que par elle seule que je veux être pré» senté aux troupes ; il faut que tout ce qui » va se passer paroisse convenu entre Votre » Altesse et moi ; demain matin je viendrai la » prendre. Elle voudra bien, d'ici là, faire » mettre mon arrivée à l'ordre du jour, et » donner les ordres nécessaires pour que les » troupes soient sous les armes, et que le com» mandement me soit remis en leur présence.»

Le duc D'I*** ajouta beaucoup d'autres paroles dont le prince fut satisfait. Ce ne fut que le lendemain qu'il apprit, qu'arrivé à sept heures du soir, le premier soin du duc D'I*** avoit été de mander, à l'hôtel où il étoit descendu, les commandans de toutes les armes, pour enjoindre, au nom de l'empereur, de ne reconnoître d'autre chef que lui, ni d'autres ordres que les siens, et de faire passer sur-le-champ cet ordre du jour à tous leurs subordonnés. On a vu que le duc D'I*** s'étoit bien gardé de faire connoître au prince les dispositions aussi outrageantes qu'absurdes, qu'il avoit prises. Peut-être en eût-il été honteux lui-même. Dès que le prince en fût informé, il s'exprima, avec sa véhémence ordinaire, et toute l'indignation d'un homme d'honneur offensé, sur le compte de Bonaparte, et sur celui de l'exécuteur de ses ordres. Il avoit résolu d'abord de passer quelques jours de plus à Anvers, pour donner à son successeur toutes les instructions nécessaires au succès de sa mission. La conduite injurieuse du duc D'I*** changea ses projets, et le décida à partir sans différer. Il ne voulut pas même se rendre à Paris, et alla passer quelque temps à la campagne.

Il ne sera pas sans intérêt d'expliquer les causes de cet événement.

Depuis long-temps une grande mésintelligence existoit entre Bonaparte et le prince de P*** C*** : elle avoit commencé à l'armée d'Italie. On sait que, lorsque le corps qui étoit aux ordres du prince en Allemagne, vint, sous les siens, se réunir à cette armée, une grande jalousie éclata entre les soldats qu'il amenoit, et les premiers. L'armée de Bonaparte appeloit les soldats du corps de B*** *les Messieurs*, et ceux-ci désignoient les autres par le nom de *Sans-culottes*. Loin d'affoiblir cet esprit de rivalité et de haine, Bonaparte porta tous ses soins à l'envenimer. Les opinions du prince de P*** C*** étoient alors ce qu'elles n'ont cessé d'être depuis qu'il est entré dans la carrière des affaires militaires et politiques ; amies de l'ordre, et d'une liberté sans licence, mais avec un dégré d'exaltation de plus, qui tenoit aux temps. Quant à celles de Bonaparte, il n'étoit pas facile de juger, par ce qu'elles étoient alors, de ce qu'elles devoient être un jour. Elles ont été, dans tous les temps, tellement soumises aux calculs et aux intérêts de son ambition, qu'il est plus probable de croire qu'il n'en a jamais eu qui lui aient appartenu en propre. On sent assez quelle force a dû prendre, depuis lors, cette opposition, des circonstances diverses dans lesquelles l'un et l'autre se sont trouvés. Elle se manifestoit

par-tout, et avec une aigreur qui n'échappoit à personne. Il est peu d'occasions où on en ait eu la preuve plus qu'à Wagram. Bonaparte, voyant son armée écrasée par l'artillerie ennemie, qui, en ce moment, occupoit de meilleures positions, vouloit faire charger les batteries à la baïonnette. « Vous ne réussirez » pas, lui dit le prince de P*** C***. Votre » armée n'est plus ce qu'elle étoit, lorsque » rien ne résistoit, en Italie, à l'impétuosité » du choc de vos grenadiers : ce ne sont plus » ni les mêmes hommes, ni le même esprit. » Ils ne sont pas moins braves, sans doute, » puisqu'ils sont Français; mais la génération » des premiers est presque épuisée, et celle-ci » n'est pas formée encore. » Qui n'auroit rendu hommage à la justesse de ces observations? Elles mirent Bonaparte en fureur. « Mon armée est toujours la même, s'écria- » t-il; il n'y a que quelques hommes de chan- » gés. » Le moment n'étoit pas propre à une discussion : les résultats de cette journée sont connus. De semblables victoires épuiseroient bientôt la population et les richesses d'un Etat; mais depuis long-temps nous n'en remportions plus d'autres : faut-il s'étonner des suites qu'elles ont amenées!

Le prince de P*** C*** sentit bien qu'après cet éclat il n'avoit plus rien à faire à l'armée.

Sa santé se dérangeoit de plus en plus : il se rendit aux eaux. Les malheurs et les besoins de l'Etat l'en rappelèrent bientôt. Il fut nommé, par le conseil des ministres, au commandement de l'armée du Nord : ce choix fut regardé de mauvais œil par Bonaparte, mais confirmé, quoique à regret, par lui. Il ne pardonna pas au duc D'O*** d'en avoir fait la proposition. Il envoya couriers sur couriers à Anvers, pour être mieux instruit de ce qui s'y passoit. Le dévouement le plus absolu au salut de l'Etat n'étoit devenu qu'un crime de plus à ses yeux défians : il ne voyoit que son autorité menacée, et considéroit le prince et le duc D'O*** comme ses plus grands ennemis. Il ne doutoit pas que l'un et l'autre n'attendissent le résultat d'une nouvelle bataille d'Esling pour se prononcer hautement, lui fermer les barrières de son empire, et changer les destinées de la France. Cette crainte le tourmentoit sans cesse : dès-lors, ne pouvant encore quitter l'Allemagne, il résolut de retirer au prince le commandement de l'armée du Nord, et au duc les deux ministères : mais il n'exécuta ce plan que graduellement. Il commença par la destitution du premier, qu'il regarda comme plus pressée ; ensuite il retira au second le porte-feuille de l'intérieur ; enfin, un an après, il lui ôta le ministère de la police

générale. Cette destitution, les circonstances qui l'accompagnèrent, la proscription qui les suivit, ont fait trop de bruit pour que je les rappelle ici.

J'avois vu quelques instans, à Anvers, M. le duc D'I***. Un mois auparavant, je l'avois rencontré, à Paris, chez M. le duc de P***. J'étois alors prêt à partir : je lui avois demandé ses commissions. Il se rendoit lui-même à Lille, où il alloit organiser les gardes nationales; et lorsqu'il me retrouva à Anvers, chez M. le prince de P*** C***, j'étois sur le point de revenir. Il me demanda les motifs de mon retour. Je lui répondis : « Qu'ayant accom-» pagné le prince à son arrivée, je croyois ne » pas devoir me séparer de lui à son départ. »

Comment perdrois-je jamais la mémoire de mes adieux au prince; des marques touchantes qu'il voulut bien me donner de sa confiance et de sa noble amitié, et sur-tout de l'attendrissement qui s'empara de nous deux à un tel point lorsque nous nous séparâmes, qu'il m'ouvrit ses bras, où je me précipitai les yeux baignés de larmes? Il me promit un éternel souvenir; c'étoit l'unique faveur qu'il pouvoit m'accorder, et la seule aussi dont je fusse jaloux. J'avois pris, pour cet excellent prince, un attachement presque religieux, qu'il sait si bien inspirer à tout ce qui l'ap-

proche, par l'extrême élévation et la candeur de son âme. Qu'on juge si, dans un cœur reconnoissant, et digne peut-être d'apprécier tant de hautes qualités, de telles impressions peuvent jamais s'affoiblir!

J'ai été témoin de la plupart des faits que je viens de raconter : les autres m'ont été confirmés par des personnes dont la parole est une autorité.

Il est inutile que je fasse observer à quel point la situation dans laquelle je venois de me trouver placé, avoit dû ajouter à la défiance et à la défaveur dont Bonaparte m'avoit si constamment accablé. Il ne pouvoit rien m'enlever, car il ne m'avoit rien donné; mais il ôta, à ceux qui m'étoient attachés, jusqu'au pouvoir de me servir.

Ma position resta donc la même. J'allois souvent à la campagne; je m'isolois tous les jours davantage. Depuis deux ans, un lien de plus m'attachoit à la vie. Ce n'étoit pas sans peine que je ne me voyois point d'avenir; et cependant je n'en avois aucun à espérer.

Enfin, en juillet 1810, M. le duc D*** quitta le ministère, et le porte-feuille en fut confié à M. le duc De R***. Je n'hésitai pas sur le parti que je devois prendre : je me défis du mobilier peu considérable que j'avois à Paris. Je fis les dispositions nécessaires pour

quitter cette ville, le même jour que M. le duc D'***, et pour me rendre dans la terre d'un de mes anciens amis, en Franche-Comté. Je partois le jour même, lorsque je reçus, le matin, un billet de M. le duc De R***, qui m'invitoit à me rendre chez lui, le soir, à neuf heures. Ce billet me jeta dans une vive inquiétude. Je ne connoissois M. le duc De R*** que pour l'avoir vu chez M. le duc D'***, où il étoit venu quelquefois depuis que ce dernier avoit quitté le ministère. Je ne pouvois donc attribuer à aucun sentiment d'intérêt qui me fût personnel, la démarche de ce ministre envers moi. J'en fis part à mes amis; ils ne furent guère plus tranquilles. Le bruit couroit que j'avois été arrêté, et conduit à Vincennes. C'eût été sans doute une révoltante injustice, à laquelle il n'y eût pas eu le plus léger prétexte: mais je connoissois mieux que personne les dispositions de Bonaparte à mon égard; et, dans ce moment, je pouvois m'attendre à tout.

Je résolus de me rendre à l'invitation du ministre : j'achevai tous mes préparatifs. Je fis partir mes malles, et ne gardai que ce que j'avois sur moi. Un peu avant neuf heures, je me rendis à l'hôtel de la police : je trouvai au ministre l'air le plus prévenant et le plus gracieux. Nous passâmes ensemble dans une

longue galerie du rez-de-chaussée, où nous commençâmes une conversation qui, sans être très-longue, me laissa cependant le temps de lui dire tout ce qu'il m'importoit de faire savoir à Bonaparte.

M. le duc De R*** me témoigna, « qu'il » me voyoit partir avec peine; qu'il étoit con- » venable que je ne quittasse point Paris; qu'il » le désiroit personnellement; que, jusqu'à ce » moment peut-être, je n'avois pas été servi » auprès de l'empereur avec assez d'intérêt; » qu'il vouloit m'être utile, et qu'il ne tien- » droit qu'à moi de m'en convaincre, et de le » mettre à l'épreuve; qu'il feroit pour moi » tout ce que je pourrois désirer, et tout ce » qu'il seroit en mesure de faire; que je n'a- » vois qu'à lui faire connoître, avec confiance, » mes desseins, et que j'aurois la preuve de sa » sincérité. »

Je fus touché de ce langage, sur lequel je n'avois nul droit de compter. Je lui répondis :

« Que j'avois lieu de penser que ce qu'il » vouloit bien me promettre étoit au-dessus » de ses forces; que la défiance, et la disgrâce » de l'empereur, me poursuivoient depuis » trop long-temps et avec trop d'obstination, » pour qu'il fût au pouvoir de personne d'y » mettre fin; qu'il ne m'avoit jamais bien » connu; que j'avois été sans doute exaspéré

» par de longues et d'injustes rigueurs; que
» l'empereur ne pouvoit ignorer que je fusse
» dévoué, par affection et par reconnoissance,
» au duc D'***; que, sans ce double motif,
» j'aurois depuis long-temps quitté Paris, où
» ma liaison avec ce ministre, qui, en dernière
» analyse, n'avoit jamais eu pour but hono-
» rable que le bien de son service, m'avoit
» attiré les chagrins les plus amers; que, si
» l'empereur me considéroit comme un im-
» meuble attaché à son ministère de la police,
» j'espérois lui prouver qu'il étoit dans l'er-
» reur; que je préférois l'estime des gens de
» bien, et sur-tout la mienne, à toutes les
» faveurs qu'il pourroit m'accorder; que si,
» contre mon attente, il croyoit pouvoir, lui
» duc De R***, obtenir pour moi une place
» de maître des requêtes, je n'étois pas assez
» ennemi de moi-même pour la refuser;
» que, dans le cas où cela ne seroit pas
» possible, je priois instamment le ministre
» de ne voir, dans le refus le plus formel d'ac-
» cepter toute autre marque de la bienveil-
» lance de l'empereur ou de la sienne, qu'un
» sacrifice indispensable de ma part à l'hon-
» neur, à mon devoir, et à l'opinion publique;
» que sans doute cette opinion pouvoit s'é-
» garer, mais qu'on ne pouvoit jamais l'être
» par sa conscience; qu'après cette déclara-

» tion, il ne me restoit plus rien à lui dire;
» que, si je n'y pouvois rien changer, je de-
» sirois sur-tout qu'il fût bien convaincu que
» je n'en étois pas moins sensible à l'accueil
» que je recevois de lui, à la bienveillance et
» au désir de m'être utile qu'il m'avoit mon-
» trés, et que je croyois ne pouvoir mieux
» justifier qu'en lui faisant connoître à mon
» tour combien j'étois digne de son estime. »

Je n'eus qu'à me louer de M. le duc De R*** pendant tout cet entretien. Il me renouvela, en me quittant, ses offres de services, et exigea de moi la promesse de ne point partir avant qu'il eût vu Bonaparte, qui étoit alors à Rambouillet, où le ministre devoit aller le lendemain, et qu'il ne m'eût rendu sa réponse. Je le lui promis, et nous nous séparâmes.

Ce retard ne me causoit pas un petit embarras. Je n'avois plus de quoi me vêtir; car je ne m'étois exactement réservé que ce qui m'étoit nécessaire pour mon voyage. Deux jours se passèrent; je retournai enfin chez le ministre à la fin du second, à la même heure. Son accueil fut le même que la première fois, mais j'y aperçus un peu de contrainte; je l'attribuai à l'obligation où il étoit de me donner de mauvaises nouvelles; et je ne me trompois pas.

M. le duc De R*** adoucit, le plus qu'il lui

fut possible, toute la dureté de la réponse de Bonaparte, et insista encore, en son propre nom, pour m'engager à différer du moins mon départ; mais je lui fis sentir que le différer seroit le rompre. Je lui rappelai ses promesses de n'y mettre aucun obstacle; il me les confirma, et je partis dès le lendemain pour la Franche-Comté.

Je ne sais si c'est philosophie ou insouciance de caractère, mais j'ai toujours remarqué que les contraintes et les chagrins qui résultent pour moi, d'un embarras d'argent, de la perte d'un emploi considérable, ou d'une brillante espérance trompée, lors même que j'en suis vivement affecté à l'instant où je les éprouve, ne me laissent jamais cependant une impression profonde et durable. J'attribue quelquefois cet état de mon âme à la fréquence des émotions terribles, déchirantes, et souvent au-dessus de mes forces, qui m'ont accablé dans les premières années de ma jeunesse. Aujourd'hui, quelles que soient mes peines, si elles ne tiennent qu'aux causes que je viens d'indiquer, ma première pensée est toujours un souvenir : ce souvenir une comparaison; et cette comparaison est presque toujours à l'avantage du présent. En effet, quel rapport y a-t-il entre ces peines de l'âme qui détruisent en nous jusqu'à la force né-

cessaire pour les supporter, entre ces douleurs dévorantes qui font souffrir d'inexprimables tourmens pour nous-mêmes, et ce que nous avons de plus cher; et ces inconstances de la fortune, qui tantôt ajoutent à notre aisance, tantôt en retranchent quelque chose, mais effleurent à peine la superficie de nos sensations. Dans ces grandes catastrophes, dans ces renversemens effrayans de fortune qui plongent tout à coup: dans l'excès d'un malheur et d'une misère non mérités, des familles nombreuses et respectables, je trouve de grands exemples pour justifier ma proposition; car, dans ce cas, le spectacle de ceux qu'on aime, manquant de tout et souffrant les horreurs du besoin, n'est-il pas ce qui excite uniquement dans notre âme ces peines et ces douleurs qui rendent la vie odieuse, et font souhaiter la mort?

Je passai six mois à S. S. S...., j'y trouvai ce qui embellit tout, la liberté. Je montois à cheval, je me promenois à pied; l'uniformité des soirées ne les rendoit pas plus tristes. Cette uniformité étoit d'ailleurs souvent rompue par de jolies promenades en bateau, dans un bois charmant où l'on arrivoit par eau. On y dînoit quelquefois; on y goûtoit presque tous les jours dans la belle saison. Rien n'étoit plus aimable que ces parties. Quand on étoit ren-

tré au château, on lisoit, on écrivoit, on jouoit; le temps se passoit, et l'on croyoit être à peine au milieu de la journée, que déjà l'on touchoit à la fin. Je me cassai le tendon d'Achille, pendant mon séjour à S. S. S.....; je fus condamné à garder le lit pendant six semaines. Cet accident n'est pas douloureux, mais il exige un régime cruel pour celui qui a l'habitude du mouvement. La pantoufle de *Petit* est assurément l'une des questions les plus dures qu'on ait jamais inventées.

Je revins passer trois mois à Paris, en janvier 1811; j'en passai ensuite deux autres dans une terre à vingt lieues de Paris, chez un de mes plus anciens amis. Nous étions là dans une solitude qui n'étoit troublée par aucun voisin. Je m'y occupai d'une introduction à des Mémoires sur le règne de Napoléon Bonaparte; j'en ai conservé quelques fragmens. J'y traduisis des passages de Milton et de Pope. Je repartis ensuite pour S. S. S...., où je demeurai jusqu'au milieu de novembre, époque où les causes dont je vais parler, me ramenèrent à Paris.

J'avois reçu vers la fin d'octobre, de M. le comte F***, alors directeur-général de l'administration des droits réunis, une commission pour les départemens français au-delà des Alpes. Je la devois à la demande qu'en

avoient faite pour moi deux personnes que je n'avois point importunées de mes réclamations, mais qui connoissoient les embarras de ma situation. C'étoient M. le duc De P*** et M. le duc De R***. Qu'ils agréent ici l'expression sincère de ma reconnoissance pour l'intérêt qu'ils me témoignèrent alors. Sans doute mon choix, s'il eût été libre, ne m'auroit pas attaché de préférence à cette branche de l'administration publique; mais, dans le renversement de ma fortune, et l'impossibilité de rien attendre de Bonaparte qui fût à ma convenance, je dus accepter avec empressement tout ce qui pourroit ajouter quelque chose à mon bien-être, et sur-tout m'éloigner de la France; car l'une des conditions expresses mises par lui, avec son consentement, fut que je ne serois employé que hors de l'ancien territoire français. M. le duc De P*** me fit connoître l'intention de Bonaparte. Je la regardai comme un bienfait de plus.

Je partis de S. S. S..... pour Paris peu de de temps après avoir reçu cette commission. On m'y donna mes instructions; j'y vis M. le comte F***, que je ne connoissois pas encore, que je ne pus apprécier alors dans le peu de momens que je passai avec lui, et dont

j'ai

j'ai eu depuis à me louer sous tant de rapports. Son éloignement de l'administration qu'il avoit créée et dirigée avec une si rare intelligence, a été, pour tous les employés qui ont été sous ses ordres, et dont j'ai cessé de faire partie, du moment où il a cessé lui-même de la diriger, un malheur irréparable. J'ai été le confident des regrets d'un très-grand nombre d'entre eux; je lui en offre l'hommage: c'est celui dont il doit être le plus flatté.

Je passai peu de jours à Paris, et je pris la route de l'Italie par la Franche-Comté, où je m'arrêtai une semaine encore.

Ce fut le 8 décembre 1811, que je partis de S. S. S.... pour me rendre à Turin. La terre étoit couverte de neige, et le froid très-vif. Je passai par Besançon, où je ne m'arrêtai point. Je continuai ma route par le Jura; je trouvai un chemin horrible, de Salins à Champagnole, où je ne descendis qu'un moment de voiture pour manger deux œufs, qui me causèrent une violente colique d'entrailles, dont je pensai mourir deux heures après. En arrivant à Maison-Neuve, poste isolée au milieu des montagnes, je n'y trouvai aucnne ressource. J'avois heureusement porté du thé avec moi; le froid de la nuit m'avoit comprimé l'estomac; mon valet de chambre fit chauffer des serviettes: l'effet de ce remède fut prompt;

mes douleurs devinrent beaucoup plus supportables, et je me sentis le courage de passer encore la nuit suivante. Des *Rousses* à la *Vattay*, avant-dernière poste de la chaîne du Jura, en descendant vers Genève, je mis six mortelles heures au milieu de la plus profonde obscurité, environné de précipices dont on avoit peine à distinguer les bords, et ne trouvant point de route frayée; la neige qui tomboit en abondance, ne laissoit plus de traces. Deux enfans me servoient de postillons, et les roues de ma voiture étoient presque entièrement enfoncées dans les ornières. Les chevaux, épuisés et engourdis, alloient le pas, s'arrêtoient ou tomboient à tous les momens, et les enfans, à demi gelés, n'avoient plus la force de tenir leurs guides. Enfin, mourant de froid et de fatigue, j'arrivai aux Rousses, où je m'arrêtai une heure vers le matin. J'y fis faire un grand feu, et j'y repris quelques forces, dont j'avois grand besoin. A dix heures, j'étois à Genève.

Je passai quelques jours dans cette ville chez M. le baron C***, préfet du département du Léman, si arbitrairement destitué depuis, pour n'avoir pas voulu, à l'approche des Autrichiens, exposer les habitans, par une défense hors de saison, à toutes les horreurs d'un pillage. Le temps fut si constam-

ment mauvais, lors de mon passage à Genève, que je ne sortis qu'une fois pour aller au spectacle. Je dirai deux mots, à mon retour d'Italie, de cette ville que je quittai le 15 décembre, pour continuer ma route par Chambéry. Au Mont-Cénis je trouvai le plus beau ciel du monde, et le temps le plus calme. Le 20, je couchai à Suze, afin d'avoir toute la journée du lendemain pour me rendre à Turin, où j'arrivai le 21 à six heures du soir. La beauté de cette ville, la régularité de ses édifices, l'élégance des boutiques de la rue de la Doire, et l'illumination qui faisoit ressortir tout cela, me charmèrent. Quatre ou cinq jours après mon arrivée, l'ouverture du grand théâtre eut lieu. On ne peut se défendre d'une vive impression de surprise, en entrant dans la salle. Nos salles françaises actuelles ne donnent aucune idée de la magnificence et des belles proportions de celle de Turin. C'est sur-tout le jour de l'ouverture du théâtre qu'il faut la voir. Toutes les loges sont garnies; toutes les toilettes sont brillantes; mais, dès le lendemain, c'est un tout autre aspect, et cependant ce sont à peu près les mêmes personnes. Les loges ont perdu leur éclat, et le parterre, si tumultueux la veille, est devenu presque désert. En Italie, une première représentation est toujours un

jour de fête. Le public et les loges ne s'occupent du spectacle que dans des momens convenus. On prête de l'attention à l'ouverture : puis toutes les conversations recommencent jusqu'au premier air ou au premier morceau d'ensemble. Tout se tait alors de nouveau. En une seule représentation, un étranger peut en Italie se former une idée du goût du public. On s'étonne d'ordinaire de la patience avec laquelle les Italiens écoutent un même opéra pendant un mois de suite, et souvent plus encore; cependant la raison en est simple. Ce n'est jamais du premier jour qu'on peut bien concevoir l'ensemble d'une composition musicale; il faut l'entendre au moins cinq ou six fois pour la débrouiller; il faut à peu près le double pour bien juger les airs, les finales, les scènes; et, lorsque le mérite de chaque pièce est bien reconnu, on commence seulement à jouir de l'impression produite par chacune d'elles. Il est presque impossible d'aimer la musique, d'avoir vécu en Italie, et de ne pas avoir éprouvé progressivement chacune de ces sensations. Si l'on est bien organisé, on devient *Italien* sans s'en apercevoir.

Dans les ballets, les Français *ont* une grande supériorité sur les Italiens; ils les conçoivent mieux; ils leur donnent plus de grâce,

plus de développement. Leurs tableaux sont plus rians, plus naturels, plus moelleux; en Italie, il faut du mouvement, du fracas, une action bien noire et bien compliquée; c'est ce qu'on appelle de l'effet. L'extrême simplicité de nos sujets ne réussiroit pas bien chez les Italiens; pas un de leurs compositeurs ne voudroit s'y soumettre, et il auroit raison; car il agiroit contre son intérêt et contre le goût du public.

Mais c'est sur-tout dans l'exécution que la supériorité des danseurs français se fait sentir; et, pour en bien juger, il faut les comparer avec ceux du pays, lorsqu'ils figurent ensemble dans les mêmes ballets. C'est ce qu'on a pu faire depuis plusieurs années sur les théâtres dont j'aurai successivement occasion de parler. Dans la conception comme dans l'exécution, le naturel n'est pas ce que l'on préfère en Italie. On veut en tout du merveilleux; de là cette passion de la multitude pour les grotesques, ce genre détestable qui n'est pas même défendu par les Italiens d'un goût délicat. Les tours de force ou de passe-passe, les attitudes exraordinaires, tout ce qui est hors de la nature et de la vérité, ravit en admiration la foule des spectateurs. J'ai vu, à Milan, mademoiselle Millière être en concurrence avec mademoiselle Pallerini, gentille

petite personne que j'ai revue ensuite à Florence et à Turin, mais tout-à-fait incapable de soutenir la rivalité. Cependant ce n'étoit que depuis peu de temps que le public, après une longue injustice, étoit revenu à la première de ces danseuses.

Tout le monde est d'accord sur le mérite des peintres italiens. Leurs toiles de fond, sur-tout, et celles d'avant-scène, sont d'un effet admirable pour la perspective. Nulle part la magie de l'optique n'est portée plus loin que là. L'art du machiniste n'est pas, à beaucoup près, perfectionné au même point. Tout leur mécanisme théâtral s'exécute dans les cintres. Les machines qui se meuvent, par le moyen des contrepoids dans les cavités du théâtre, sont presque inconnues; ou, s'il en existe quelques-unes, leur exécution est presque toujours imparfaite ou manquée: et dans l'un et l'autre cas, elle est ordinairement très-dangereuse pour le dieu, le diable ou le héros que la machine doit élever ou descendre. J'en ai vu le plus effrayant de tous les exemples, dans le ballet de Prométhée. A l'instant où Vulcain et les Cyclopes s'emparent de lui, et l'entraînent dans les cavernes de l'Etna, le ressort qui soutenoit la machine servant à descendre ce groupe, se rompit tout-à-coup, et sept à huit personnes qu'elle supportoit,

disparurent avec la rapidité de l'éclair. Des cris déchirans partirent aussitôt de tous les points du théâtre ; les spectateurs furent saisis d'effroi ; mais, à leur grande satisfaction, et à leur plus grand étonnement encore, ils revirent le moment d'après reparoître Vulcain, Prométhée et les Cyclopes, qu'on croyoit au moins estropiés. Vulcain, que son rôle condamnoit à l'être, inquiéta quelques momens; mais on apprit bientôt qu'il n'étoit arrivé aucun accident. Ce bonheur fut l'effet d'un miracle que je ne me suis pas fait expliquer, mais il est certain que la moitié du groupe devoit se tuer dans la chute. Rien de tout cela cependant ne servira de leçon, tant les vieilles habitudes se corrigent difficilement!

Je reviens à l'art de la perspective. J'ai vu à Milan, au commencement de l'hiver de 1814, dans je ne sais quel ballet, une toile de fond représentant un escalier qui partoit du cintre, et arrivoit presque à l'avant-scène. Cette toile m'a constamment fait illusion, après dix représentations du même ballet; et lors même que je m'étois bien assuré que cet escalier n'étoit point un échafaudage, il m'étoit impossible, en jetant les yeux sur la scène, de ne pas retomber dans ma première erreur.

Cette digression me dispensera de revenir

sur cette matière. Ce que j'ai dit des deux théâtres de l'Italie septentrionale est applicable à tous les autres. Il me reste un mot à ajouter sur le grand théâtre de Milan. Ces Mémoires, n'exigeant point d'ordre dans les matières, j'y place indistinctement les réflexions qui se présentent à mon souvenir.

La salle de la Scala est construite dans les plus grandes proportions connues, si l'on excepte celle du théâtre de Saint-Charles, à Naples. Elle est d'un rond oblong, et ne ressemble pas mal à une vaste bonbonnière; elle me paroît manquer de noblesse, parce que les loges, vues de l'intérieur de la salle, sont très-étroites, et paroissent l'être encore davantage, en ce qu'elles sont ornées de draperies et de rideaux. Néanmoins, l'aspect de la salle est fort agréable à l'œil. Les draperies et les rideaux règnent à tous les rangs de loges. Elles sont alternativement bleues et jaunes; c'est précisément parce que rien n'est plus élégant que ce genre d'ornement, que rien n'a moins de majesté. Ce sont des boudoirs charmans, où l'on joue, où l'on mange. Ceux qui veulent s'y abandonner à leurs rêveries, et jouir du charme de la musique sans être distraits par les objets extérieurs, éteignent souvent leurs bougies, et ferment les rideaux de leurs loges. Un quart d'heure

après, souvent beaucoup plus long-temps encore, les rideaux s'ouvrent, et les bougies se rallument. Ce qui naguère ressembloit à une chambre à coucher, devient un brillant salon où se rassemble une société nombreuse et bruyante. La liberté dont on jouit à Milan est si grande, que ce qui paroîtroit au moins fort extraordinaire en France, est en Italie une chose d'usage à laquelle personne ne fait attention. Pendant que nous avons occupé Milan, il y avoit un assez mauvais théâtre français, connu sous le nom de la *Conobiana*. Les autres troupes sont Italiennes, et composées de chanteurs fort médiocres qui parcourent les villes, et s'engagent, pendant les diverses saisons, à peu près comme le font en France nos comédiens de campagne : il est remarquable que, depuis quelques années, le nombre des talens supérieurs a fort diminué en Italie.

Lorsque la France avoit réuni le Piémont à son territoire, elle y avoit porté ses lois et ses usages; ceux-ci s'étoient plus difficilement introduits que celles-là. Pour les premières, un décret, un ordre du Gouvernement suffisoient ; il n'en étoit pas ainsi des usages qui sont la suite nécessaire des mœurs et des préjugés qu'on ne change point, ou qui du moins ne changent qu'avec les générations. Les salles

italiennes n'étoient éclairées autrefois que par les lumières du théâtre. Milan, restée capitale du royaume d'Italie, a conservé cet usage ; mais on a introduit les lustres dans les salles des départemens réunis au territoire français. A Turin, on s'est très-difficilement accoutumé à cette innovation. Les femmes sur-tout aimoient à venir au spectacle sans toilettes. Elles ne quitttoient leurs salons que pour monter en voiture, et ne descendoient de voiture que pour entrer dans leurs loges. C'étoit ne pas sortir de chez elle, car l'usage des rideaux étoit établi par-tout. Lorsque M. le prince B***, alors gouverneur-général du Piémont, fit présent à la ville de Turin du beau lustre qu'on y voyoit encore il y a quelques mois, on eut toutes les peines du monde à décider les femmes à revenir au spectacle; elles s'y accoutumèrent ensuite insensiblement, mais je ne doute pas qu'elles ne reprennent avec beaucoup de plaisir leurs anciennes habitudes. La majesté de la salle de Turin perdra à ce changement; le genre de cette construction est trop sévère pour se prêter aux embellissemens frivoles qui conviennent si bien au théâtre de la Scala. D'ailleurs, les ornemens de la salle de Turin étant revêtus d'or, l'éclat des lumières est indispensable pour les faire ressortir; et les rideaux

de diverses couleurs, en formant une bigarrure désagréable à l'œil, devoient nécessairement en diminuer l'effet.

Il seroit impossible de trouver ailleurs un meilleur ton qu'à Turin. La bonne compagnie y est à la fois spirituelle, enjouée, et décente. Quelques Français se sont plaints long-temps, et presque toujours avec injustice, du peu d'accueil qu'ils recevoient dans cette ville. Je dois répondre à leurs objections. Lorsque le Piémont fut réuni à la France, les Gouvernemens de cette époque y envoyèrent successivement, pour l'administrer, des hommes qui, par l'exagération de leurs principes, par la conduite qu'ils y tinrent bientôt, par l'indécence de leur ton, et le peu de prévenance de leurs manières, étoient peu propres à inspirer la confiance, l'estime et le désir de les admettre dans la société (1). Si l'on ajoute à cela la vieille influence des idées nobiliaires, établies à la cour de Turin, et qui n'avoit éprouvé encore aucune modification; cette défiance naturelle qui met en garde contre des inconnus; l'opi-

(1) Je n'ai pas besoin de dire que je ne parle ici que de certains agens subalternes, et que, même parmi ceux-ci, la justice des habitans a souvent fait de nombreuses et d'honorables exceptions.

nion générale et fondée où l'on étoit alors, que le Gouvernement français considéroit les pays conquis comme une terre d'exil, qu'il peuploit des partisans de la terreur et de l'anarchie, et de tous ceux qui lui faisoient ombrage, et dont il vouloit se délivrer; on cessera d'être étonné du peu d'empressement, je dirai même, de la défaveur dont les Piémontais ont dû environner la plupart des Français qui sont venus occuper des postes parmi eux. Pouvoient-ils d'ailleurs voir, sans quelque jalousie, des étrangers mis à la tête de leurs administrations, leur enlever des places qu'ils étoient accoutumés à considérer comme le juste héritage et le patrimoine de leurs familles? Je veux croire que la politique française l'exigeât quelquefois ainsi; en est-il donc moins vrai que les sentimens de malveillance et de mécontentement qu'inspirent ces préférences, sont par-tout dans la nature, et qu'aucun de nous n'a le droit de s'en plaindre? Dans mon opinion, je n'ai jamais cessé de tenir ce langage au Gouvernement pendant toute la durée de mon séjour en Italie. J'aurois cru trahir à la fois, et les intérêts de ce pays qui m'a laissé des souvenirs si chers, et mon propre devoir, si j'en eusse agi autrement. Je puis interpeler ici hautement l'excellent esprit du dernier chef de

l'administration à laquelle j'appartenois, et le Gouvernement lui-même, dans les archives duquel mes correspondances existent encore. Ce que je pourrois désirer jamais de plus heureux, dans le cas où j'aurois à expliquer les motifs de ma conduite, c'est que toute cette correspondance fût compulsée et mise au jour. Si je ne le fais pas moi-même, c'est par des considérations qui me sont tout-à-fait étrangères. On y reconnoîtroit si j'ai déshonoré mon caractère et mes opinions par une seule flatterie .... ; si je n'ai pas constamment énoncé les vérités les plus hardies contre le Gouvernement, en m'adressant à lui-même ; si j'ai dissimulé quels devroient être les résultats nécessaires de ses iniquités, de ses violences, de ses fausses mesures : certes, je n'ai jamais fait mystère de mes correspondances ; elles m'étoient trop honorables. Très-souvent je les ai communiquées à mes amis ; j'en ai conservé un grand nombre d'originaux que je suis prêt à communiquer encore, et dont je pourrois invoquer la comparaison. Comme les intérêts de l'Etat, ceux du pays où je résidois, ou des particuliers, étoient leur mobile unique, je mettois, à les rendre publiques, autant de soin peut-être que d'autres en mettroient à cacher les leurs. Aujourd'hui même, mon amour-propre seroit intéressé à les publier ;

car c'est, en quelque sorte, autant pour mes concitoyens que pour le Gouvernement, qu'elles ont été écrites; elles prouveroient, de la manière la plus évidente, jusqu'à quel point j'ai porté la franchise, la loyauté, le désir d'être utile, et sur-tout le désintéressement. Mais je m'aperçois que je me défends comme si j'étois attaqué, et comme s'il étoit possible encore de répondre à des rumeurs vagues et sans preuves, qui dès long-temps ont pris leur source dans la diversité des opinions, l'effervescence et l'animosité des partis. Il est difficile sans doute, lorsque, accablé par l'injustice des hommes, on a le sentiment du peu de bien qu'on a fait, et de tout le mal qu'on peut avoir empêché, de discuter froidement des matières, auxquelles tout homme de bien doit attacher son honneur et le repos de sa vie. Les temps, les gouvernemens, les hommes changent; mais la justice et la vérité sont immuables et éternelles.

La cour de M. le prince B*** réunissoit ce qu'il y avoit de plus distingué à Turin et dans le Piémont. Il y régnoit moins de gaîté que de politesse et de décence. Les bals étoient charmans et animés. Dans ce qu'on appeloit les thés et les cercles, il y avoit plus d'étiquette, et par conséquent de l'ennui. Il seroit trop long de désigner ici les femmes qui

faisoient l'ornement de ces réunions, ou plutôt il faudroit les nommer toutes; car, sans être toutes également belles, elles y apportoient la même décence et la même élégance de manières. Turin est, sans exception, la ville de l'Italie où les femmes se mettent avec le plus de goût. Leur toilette n'est ni pesante, ni embarrassante; peu de chose les pare, parce qu'elles ont une grâce naturelle qui s'embellit de tout.

Les Piémontais aiment leur pays avec passion. Placés entre deux grandes puissances, dont l'influence peut peser alternativement sur eux, ils sont naturellement mécontens et inquiets de leur situation politique. Ils sentent qu'elle n'est point en rapport avec l'élévation de leur âme et celle de leur courage; ils sont braves, fiers, aimables, spirituels, et amis dévoués et sincères, quand toutefois ils sont amis. Personne n'a conservé des qualités qui les distinguent, un souvenir plus ineffaçable que l'auteur de ces Mémoires.

Mais, puisque j'ai apporté jusqu'ici une si grande franchise dans les portraits que je viens de faire d'eux, pourquoi n'ajouterois-je pas à leur ressemblance un trait qui m'a été fourni par eux-mêmes, et qui n'est qu'une suite de leur esprit naturellement facile, enjoué et persiffleur? Les Piémontais ont un grand pen-

chant à la médisance. Un ridicule découvert est pour eux une bonne fortune; ce trait de leur caractère est dominant dans les deux sexes. Il jette quelquefois des nuages passagers parmi les parens, mais il ne les rend ni méchans, ni injustes. Ils sont faciles à se laisser prévenir, mais leurs préventions ne résistent point à l'évidence; elles peuvent les égarer un moment, mais elles n'altèrent point leur justice naturelle. Ainsi on voit qu'il n'est pas à craindre que le léger défaut que je viens de leur reprocher, laisse jamais des traces durables ou dangereuses.

J'ai parcouru, dans une année, toutes les capitales du Piémont. A Coni, je fus assez heureux pour rendre à M. le Marquis de L***, alors maire de cette ville, un service de quelque importance. Je ne le rapporterai ici que comme une preuve de plus du peu d'ensemble qui régnoit alors entre les principes du gouvernement de Bonaparte et les mesures de ses ministres. Cette anecdote donnera aussi une idée de l'esprit qui a dirigé toute ma conduite.

Un déficit assez considérable venoit d'être constaté dans la caisse des octrois; la direction de cette caisse avoit été confiée par M. de L*** à un individu autrefois secrétaire de la marine. Il fut prouvé à cet homme, que c'étoit

par

par une confiance peu méritée, dans un des agens, que la Commune venoit d'éprouver la perte de cette somme, dont on le rendoit responsable, et qu'il étoit tenu de réintégrer dans la caisse de l'administration des droits réunis. Il est évident que l'État ne pouvoit avoir de recours sur un homme insolvable, et cet homme étant la créature du maire, le maire lui-même pouvoit être considéré comme responsable de ses agens, et, en cette qualité, débiteur de la somme réclamée. M. de L***, vivement inquiet des suites de cette affaire, vint me trouver, et m'observa, « qu'il n'avoit accepté la » place de maire de Coni que sur les instances » et presque sur l'ordre qu'il en avoit reçu » du Gouvernement; qu'il n'entendoit rien à » l'administration et à la comptabilité des » octrois; que, s'il eût su se compromettre » en acceptant cette place, au point où » il craignoit de l'être, il s'y seroit constamment refusé; qu'il étoit bien évident que » ce n'étoit pas lui qu'on pouvoit soupçonner » d'être l'auteur de ce délit, et que c'étoit lui » cependant à qui le directeur des droits réunis vouloit en faire supporter la peine; qu'il » me prioit instamment de bien peser toutes » les raisons qu'il venoit de m'exposer, et » d'en écrire sur-le-champ à Paris. » Je le lui promis, et lui tins parole. Mais dans l'in-

tervalle arrivèrent des ordres du ministre des finances et du directeur-général des droits réunis, sous les yeux desquels l'affaire avoit été mise. Après l'avoir examinée administrativement, et sans aucune considération politique, leur décision étoit ce qu'elle devoit être, en effet, aux termes des lois; elle portoit que le maire de Coni seroit traduit devant les tribunaux comme prévenu de dilapidation des deniers de l'octroi, et que ses biens serviroient de gage à l'Etat et à la Commune, jusqu'à la réintégration de la somme soustraite, dans la caisse de l'administration des droits réunis. Je compris combien cette mesure seroit à la fois violente, injuste et impolitique; j'en prévis les conséquences, qui tendoient à décourager tous les gens de bien, ceux sur-tout qui, par leur naissance leur rang et l'indépendance de leur fortune, n'étoient que trop portés à refuser les places qu'il entroit dans le système du Gouvernement de leur faire accepter. Je ne sentis pas moins combien cette rigueur aliéneroit l'esprit et peut-être l'obéissance d'une population considérable, qui avoit, dans la probité et dans les lumières de M. de L***, la confiance la plus entière et la mieux méritée. Je ne balançai donc point à prendre sur moi, quoique je n'en eusse nullement le droit, de sus-

pendre l'exécution de l'arrêté du ministre, jusqu'à ce que j'eusse reçu la réponse à mes lettres, bien persuadé que le Gouvernement reconnoîtroit toute la sagesse et toute la justice de mes observations. Les réponses arrivèrent bientôt après, et j'eus lieu d'en être parfaitement satisfait. Mes propositions furent pleinement adoptées, et le maire fut mis hors de toute recherche. L'irritation dont le commencement de cette affaire avoit rempli les esprits, s'apaisa insensiblement; une partie de la somme réclamée fut restituée par les employés qui avoient dû veiller à sa conservation; l'administration supporta la perte de celle qui ne put l'être, et ferma les yeux sur le reste; mais du moins un grand scandale fut épargné, et un homme d'honneur ne fut pas exposé aux poursuites, toujours flétrissantes, d'une procédure criminelle dans une affaire où il y avoit prévention de soustraction de deniers.

A mon retour de Coni à Turin, je tombai très-gravement malade d'une fièvre inflammatoire et bilieuse. Jamais les tendres soins du pauvre comte de M***, que j'ai vu depuis mourir en quelques momens, ne s'effaceront de ma mémoire. A peine quittoit-il, trois ou quatre heures par jour, le chevet de mon lit. Dans les intervalles de raison que me laissoit

le délire de la fièvre, je le retrouvois toujours près de moi : je recevois les preuves de l'attachement le plus sincère de la part de tous ceux avec qui j'avois une liaison plus intime, quoique bien nouvelle. Ce n'étoit pas une foible consolation pour un étranger, jeté, presque en exil, sur une terre inconnue, et qui ne devoit espérer d'y trouver que l'isolement, l'indifférence et l'abandon. Ma maladie fut longue, ma convalescence le fut davantage. Dès que je pus me soutenir, je partis pour Verceil, où j'avois reçu l'ordre de me rendre pour y examiner la conduite tenue par les tribunaux dans des affaires contentieuses qui intéressoient l'administration, et dont M. le comte F*** m'avoit chargé de prendre connoissance. J'y trouvai dans M***, jeune magistrat plein de zèle, d'esprit et de talens, et qui a été replacé depuis fort au-dessous de son mérite, tout ce qui étoit nécessaire à la suite des intérêts qui m'étoient confiés; cette opération étant terminée au gré de M. le directeur-général, j'allai passer quelques jours à Ivrée, chez M. le préfet de la Doire, avec lequel j'étois lié *depuis* long-temps. Je profitai de cette occasion pour visiter la Madone d'Oropa, magnifique couvent situé sur une montagne élevée à très-peu de distance de *Bielle*, et dont la vue

s'étend sur une plaine immense. A mon retour d'Ivrée, j'allai à Milan, que je ne connoissois pas encore; je ne m'y arrêtai que peu de temps cette fois. Je revins passer ensuite la fin de l'automne et l'hiver à Turin, où les bals de la cour et ceux de M. le préfet du Pô eurent leur éclat accoutumé. Vers la fin de décembre 1812, je retournai à Verceil, où de nouvelles affaires m'appeloient avant de me rendre en Toscane, où je venois de recevoir l'ordre de fixer pendant quelque temps ma résidence. J'y retrouvai M***, dont les soins et les services ne me furent pas moins nécessaires et moins utiles que la première fois. Sa maison étoit augmentée; Mad. ***, qui étoit au milieu de sa famille lors de mon dernier voyage, en étoit de retour depuis quelque temps, et ne contribuoit pas foiblement à embellir la société de Mad. D***, femme du receveur général, chez laquelle on se réunissoit tous les soirs. Nous fîmes, pendant ce voyage, quelques projets vagues de jouer la comédie le mois suivant. Nous étions alors dans les derniers jours de décembre. Je revins faire à Turin toutes mes dispositions pour mon nouvel établissement. J'assistai au dernier bal donné par M. le prince B***, et je partis dès le lendemain, 18 janvier 1813, après avoir pris congé des amis que je lais-

sois à Turin ; je les quittois avec un vif regret, mais avec l'assurance de les retrouver dans une année. On verra bientôt que les événemens ont rendu mon retour plus prompt que je ne l'imaginois.

En arrivant à Verceil, je retrouvai les projets de comédie presque aussi peu arrêtés que lorsque j'en étois parti ; on n'étoit pas même d'accord sur les pièces qu'on devoit représenter. Enfin, nous nous décidâmes pour les Fausses Infidélités et le Barbier de Séville. Notre troupe n'étoit pas considérable, surtout en femmes ; nous n'avions pour actrices que Mad. *** et Mad. G***, femme du préfet du département. C'étoit beaucoup pour le talent, et très-peu pour le nombre. Le choix de nos pièces mit tout d'accord. J'avoue que je n'étois pas sans inquiétude pour le Barbier de Séville, dont je connoissois toutes les difficultés, et où j'avois déjà joué le rôle du comte. La rapidité du dialogue, les scènes d'ensemble, le jeu du théâtre, si indispensable dans cette pièce, la rendront toujours fort difficile à jouer en société, et m'inspiroient des craintes que l'événement n'a pas justifiées. Enfin, nos répétitions commencèrent. Elles avoient lieu, tantôt dans l'appartement de Mad. G***, tantôt au théâtre, situé dans la cour de la préfecture. Je fus

étonné, plus que je ne puis le dire, de la rare intelligence de nos actrices; avec tant de zèle et de talent, nos succès étoient assurés. Mad. *** avoit déjà joué la comédie; il étoit moins extraordinaire qu'elle eût plus d'àplomb, d'aisance et de fermeté, que Mad. G***, qui la jouoit, pour la première fois, dans une langue qui n'étoit pas la sienne. Les scènes les plus difficiles entre Rosine, Bartholo et le comte, furent rendues avec un ensemble rare. Mad. *** et M. L*** montrèrent sur-tout dans celles entre Rosine et Bartholo, l'expérience et le talent des acteurs les plus consommés. Au reste, cette supériorité de Mad. ***, dans un art qui exige de l'instruction, du goût, un sentiment juste de toutes les convenances et le concours des qualités les plus aimables, ne pourroit étonner que ceux qui ignorent à quel point cette femme, si distinguée par tous les dons de l'âme et de l'esprit, excelle aussi dans tous les arts. Je n'ai pu me refuser au plaisir de réserver, dans ces Mémoires, une place beaucoup trop modeste sans doute à un mérite si vrai, si solide, si peu connu, et qui n'auroit besoin que d'être placé dans un jour plus convenable pour obtenir tous les hommages. Ce fut le premier de février 1813, que la représentation dont je viens de parler, eut

lieu. Je ne crois pas avoir jamais goûté, dans les temps les plus heureux de ma vie, qui n'ont été pour moi que des éclairs, un plaisir aussi vif, aussi vrai, qui m'ait laissé des traces plus durables que celui que j'éprouvai dans cette soirée, où tout alla beaucoup mieux que nous ne l'avions espéré. Il sembloit que les derniers momens que je passois en Piémont, étoient destinés à me faire regretter davantage ce beau pays. Il y auroit trop de bonheur à passer ainsi sa vie. Le souvenir de cette époque, où je pus me livrer à mon goût favori, et qui rappeloit, en les surpassant, toutes les jouissances des premières années de ma jeunesse, m'est encore tellement présent, qu'il ne s'est pas écoulé vingt-quatre heures entre elle et l'instant où j'écris.

Je passai quelques jours encore à Verceil, et je partis pour Florence. Le mercredi 10 février 1813, je m'arrêtai quelques heures à Milan, où j'arrivai indisposé. Je fis prier un ami de quinze ans, M. le comte de St. F***, conseiller d'Etat du royaume d'Italie, de se rendre chez moi. Je n'avois pu le voir lors de mon dernier voyage dans cette ville; il étoit alors à Venise. Je l'embrassai; il me raconta ses malheurs. L'odieux système de finances que le ministre Prina, tourmenté par d'insatiables demandes d'argent, et par

sa propre cupidité, avoit fait adopter en Italie, écrasoit sur-tout les États Vénitiens. Il consommoit tous les jours la ruine de M. de St. F***, et celle des habitans de ce pays, qui dès-lors préféroit le retour du joug autrichien, dut-il en être accablé, à la protection spoliatrice de la France. C'est à l'histoire qu'il appartient de perpétuer la mémoire de tant de calamités que la France a fait peser sur ses amis les plus fidèles; M. Prina, qui n'étoit pas le plus coupable, a été le plus à plaindre. Chargé de tout le poids de l'exécration universelle, on sait quelle a été sa déplorable fin.

Je me trouvai si souffrant le 12 février matin, lorsque je quittai Milan, que je fus obligé de passer la nuit à Plaisance. Le jour suivant, je n'allai qu'à Parme, où je m'arrêtai quelques jours chez M. le baron D'***, préfet du département du Taro. Je visitai Parme dans le plus grand détail; sa bibliothèque, son théâtre Farnèse, sa cathédrale : je parcourus long-temps, sur-tout, ces jardins abandonnés, et ce palais désert. Ce pays, qui ne vivoit point, sous ses anciens ducs, du produit du travail et de l'activité de ses habitans, mais seulement des aumônes de ses maîtres, étoit alors plongé dans la misère : les anciennes pensions avoient cessé d'être

payées, et la population n'étoit devenue ni plus agissante, ni plus industrieuse. L'autorité française faisoit bien quelques efforts pour donner aux esprits et aux bras une direction utile; mais elle étoit si nouvelle elle-même, qu'elle n'avoit acquis encore aucune consistance, et que son influence étoit presque nulle. Il faudroit, à Parme, un souverain doué d'un caractère ferme, qui imprimât à son administration une impulsion stable comme sa volonté, et dont le règne fût d'une assez longue durée pour que ses institutions reçussent de lui et du temps toute la vigueur et toute la solidité nécessaires pour se soutenir, par leur propre force, sous son successeur, et, s'il le falloit, malgré ce successeur lui-même, si c'étoit un prince sans énergie. L'impossibilité presque démontrée d'un tel concours de circonstances, ne permet pas d'espérer que l'Etat de Parme puisse jamais s'élever et se soutenir à quelque dégré de prospérité.

De Parme j'allai coucher à Bologne. J'avois une lettre de recommandation pour une des plus jolies femmes de cette ville, nommée Madame M*** : je la lui remis. Je passai chez elle une journée qu'elle me rendit fort agréable. On y fit, le soir, d'excellente musique. J'allois me retirer presque le dernier; mais elle ne voulut jamais me permettre de rentrer

seul chez moi, dans la crainte, disoit-elle, que je ne m'égarasse. Elle ordonna qu'on mît ses chevaux, et me ramena sans événement à mon hôtel, qui étoit à l'autre extrémité de la ville. Je pris congé d'elle, et partit dès le lendemain matin. Elle parloit français comme on le parle à Paris. Nous avions commencé, dans les premiers temps de mon arrivée à Florence, une correspondance en anglais; mais elle me manda bientôt qu'elle partoit pour Paris; et cette lettre, qui n'étoit que la seconde, fut une lettre d'adieu. Comme je revenois de Milan à Turin, avec M***, je l'ai rencontrée sur la route, à peu de distance de Verceil; elle étoit avec son mari, et arrivoit alors de France. Nos voitures s'arrêtèrent; nous causâmes quelques instans: elle se rendoit à Bologne, par Milan; je rentrois en France, par Turin.

Je traversai les Apennins le 26 février. Ce passage m'a paru plus pénible que celui des Alpes; non qu'en effet la route y soit plus mauvaise, mais parce que la nature n'y a aucun de ces effets pittoresques, si remarquables sur le Mont-Cénis: d'ailleurs, la chaîne des Apennins, entre Bologne et Florence, a beaucoup plus de largeur que celle des Alpes entre Lans-le-Bourg et Suze; et comme la monotonie de ces montagnes pelées, qui ne

méritent pas qu'on les honore du nom de rochers, se soutient pendant quinze lieues, sans que les yeux puissent se reposer un seul instant sur quelque beau tableau qui les récrée, ou s'épouvanter à la vue de quelques-unes de ces sublimes horreurs de la nature, si fréquentes dans le Mont-Cénis et dans le Simplon, le sentiment qu'on ne cesse d'éprouver pendant tout ce passage est la fatigue et l'ennui. L'emploi des bœufs, dont on ne fait point usage dans les Alpes, rend cette fatigue plus insupportable encore, en la prolongeant. La seule auberge où l'on trouve quelques ressources, dans les Apennins, est celle d'*Elle-Maschere*; mais on s'y arrête rarement en descendant vers Florence, parce qu'on en est alors beaucoup trop près. Ce n'est donc qu'en revenant de cette ville, si l'on en est parti le soir, qu'on peut passer la nuit à l'auberge. Ce conseil est sur-tout nécessaire à ceux qui voyagent en hiver, parce que les jours étant très-courts, et les routes quelquefois très-mauvaises, on se trouve presque toujours fort loin de son compte, et l'on est souvent exposé à passer les nuits dans des maisons isolées, où l'on manque de tout. L'obscurité au milieu de laquelle je me trouvai, en franchissant les Apennins, et le brouillard épais qui ne permettoit plus aux postillons de reconnoître

leur chemin, me forcèrent de passer la nuit à Monte-Carelli, où j'éprouvai tous les inconvéniens que je viens d'indiquer, et dont je désire que mon récit préserve les voyageurs, si le hasard met ces Souvenirs entre leurs mains. Il y a au plus six heures de chemin de Monte-Carelli à Florence.

Le revers des Apennins, du côté de cette ville, est d'une richesse et d'une beauté dont il est difficile de se faire une idée. Le trajet qu'on vient de parcourir contribue à faire paroître plus imposant encore le spectacle qui se présente tout-à-coup à la vue. Florence apparoît, au milieu d'une immense et riche vallée, dont une partie forme le plus magnifique jardin, et n'est coupée que par quelques collines, que la nature a si heureusement distribuées pour embellir ce pays enchanté, qu'on les croiroit l'ouvrage de l'art. L'autre partie, traversée par l'Arno, offre, à l'horizon, des montagnes, derrière lesquelles se cachent Pise et Livourne, et ne permettent pas à l'œil de suivre le cours du fleuve, qui disparoît au milieu d'elles, traverse Pise, dont les quais sont comparables à ceux des premières capitales de l'Europe, et va se perdre dans la Méditerranée.

On descend des Apennins dans Florence, comme des Alpes dans Suze, presque sans

s'en apercevoir. Cette manière d'arriver est assez triste. On fait ainsi plus d'une lieue entre des murs de clôture, qui ne finissent qu'à uue très-petite distance de la ville. Les faubourgs de Florence sont considérables et populeux, les maisons y sont basses; mais l'air de l'extrême misère y frappe rarement les regards. La ville présente un tout autre aspect : les maisons y sont des palais, et un grand nombre de ces palais sont de véritables forteresses, dont la construction rappelle l'usage auquel elles étoient destinées du temps des guerres civiles.

Ce n'est pas un foible sujet d'observations et d'étonnement, pour le voyageur éclairé qui arrive à Florence tout rempli du souvenir de ces temps malheureux, de la fureur des partis, et des crimes où elle entraîna tour à tour les diverses populations de l'Italie, de retrouver aujourd'hui ces peuples, si fameux alors par leurs divisions et leurs vengeances, tellement doux et civilisés, qu'on imagineroit à peine qu'ils fussent des descendans des hommes des treizième et quatorzième siècles, dont on ne trouve plus de traces en Toscane que dans le canton d'Arezzo. On sait que ce grand et heureux changement est dû aux Médicis, dont les princes de la maison d'Autriche ont depuis suivi les traces; car, ainsi que je l'ai dit plus

haut, ces étonnantes révolutions qui changent les mœurs, les penchans, et jusqu'aux préjugés des peuples, ne sont jamais le résultat d'un seul règne, mais du règne successif de plusieurs princes, animés d'un même esprit, et doués d'un même génie et d'une égale force de volonté.

Une des institutions les plus admirables du règne du dernier grand-duc, est celle de la *Miséricorde*. Cette association se compose de tous ceux des habitans qui veulent concourir à son but sublime : ce but est la charité. Tous les jours, un nombre déterminé de ses membres est désigné : ceux qui sont appelés doivent, au premier son d'une cloche, se rassembler dans le lieu de la réunion, et y recevoir leurs instructions particulières. Le devoir des frères consiste à se transporter par-tout où, sans distinction de sexe, un malheureux près d'expirer, réclame les secours de l'humanité ou ceux de la religion. S'il n'est pas dans une situation tout-à-fait désespérée, on le conduit à l'hôpital; et cet hôpital, riche des dotations des derniers souverains de la Toscane, et de celles de la bienfaisance, peut servir de modèle à tous les établissemens de ce genre qui existent en Europe. Si, au contraire, on juge que sa dernière heure est venue, tous les secours destinés à soutenir

l'homme dans ces momens suprêmes, et à lui offrir les consolations éternelles, lui sont prodigués par le ministre de la religion qui accompagne les frères. Ceux-ci, en se retirant, laissent toujours à la famille indigente des dons plus ou moins considérables, selon la fortune de chacun. Léopold, qui avoit honoré son nom et son pouvoir, en se faisant inscrire parmi les frères de la Miséricorde, ne manquoit à aucun des devoirs que prescrivoit l'institution : il abandonnoit tout pour se rendre au son de la cloche d'ordre. Combien de fois ne l'a-t-on pas vu se dérober à sa cour, pour remplir les pénibles devoirs qu'il s'étoit imposés lui-même ! Personne ne l'ignoroit ; mais on eût craint de l'affliger, en lui laissant soupçonner que son secret sublime étoit pénétré. On ne le reconnoissoit jamais, dans l'asile de la souffrance et du malheur, qu'à des bienfaits plus grands. Le nombre des membres de cette association n'est point limité. Il n'y a pas de jours, pas d'heures, pas d'instans peut-être, où l'on ne les rencontre parcourant les différens quartiers de Florence, ployés sous le noble faix de l'infortune. Les habitans, les étrangers, qui se trouvent sur leur passage, les saluent avec attendrissement et respect. Par-tout leur secours est invoqué ; par-tout leur nom est béni. Une telle institution suffit

pour

pour immortaliser le nom et le règne du souverain qui l'a fondée.

La galerie de Florence est une des plus admirables réunions connues. Quoiqu'on lui ait enlevé plusieurs de ses chefs-d'œuvres, il lui en reste assez cependant, indépendamment de tant d'autres avantages, pour attirer les étrangers de toutes les parties de l'Europe. C'est sur-tout en parcourant cette galerie que j'ai pu me convaincre mieux de la nature de mes sentimens et de mes impressions, et que j'ai reconnu combien ce que j'en ai dit, dans les commencemens de ces Mémoires, étoit juste et vrai. L'excellent comte A***, directeur-général, avoit la bonté de m'accompagner par-tout, et de me donner, sur les tableaux, les statues et les bronzes antiques, toutes les explications que je ne cessois de lui demander, et dont mon ignorance avoit si grand besoin. Nous avons visité plusieurs fois ensemble, et dans le plus grand détail, toutes les salles de la galerie, où j'allois ensuite, seul avec mes souvenirs, passer des matinées entières. Je jouissois, j'admirois, et presque toujours sans pouvoir m'expliquer les motifs de l'admiration dont je me sentois pénétré.

Dans ce même temps, j'avois prié Madame ***, que je venois de quitter en Piémont, de me permettre de commencer avec

elle une correspondance, dans laquelle je lui soumettrois mes observations sur les chefs-d'œuvres qui étoient maintenant sous mes yeux, et où elle me feroit connoître son opinion sur chacun d'eux. Madame *** avoit fait le voyage d'Italie; je l'avois souvent entendue en parler : ses jugemens, dont j'avois reconnu la solidité et la justesse, étoient pour moi des autorités. A la passion la plus éclairée pour les arts elle réunissoit le goût le plus sûr et le plus épuré. Elle dessinoit dans une rare perfection; t, si le sort l'eût contrainte à vivre de ses talens, elle eût trouvé dans peu d'artistes des rivaux dignes d'elle. Ses connoissances, dans tous les genres de littérature, n'étoient ni moins variées, ni moins étendues. Son goût pour la musique n'avoit pas été moins heureux : elle y avoit réussi avec cette supériorité qui lui étoit naturelle, et qu'elle apportoit dans tout ce qu'elle vouloit entreprendre. Elle ajoutoit un nouveau prix à tant de qualités si rares, par le caractère le plus noble et le plus aimable. L'excès de sa modestie lui laissoit ignorer tout ce qu'elle valoit, quand chacun s'empressoit de le répéter autour d'elle.

Telle étoit la personne à qui j'avois offert ma correspondance, et qui avoit bien voulu l'agréer. Nous ne nous écrivîmes cependant

que très-peu de lettres, parce que la perte d'une de ses parentes l'obligea à un voyage éloigné, qui ne nous permit plus de conserver des rapports auxquels elle avoit bien voulu attacher quelque intérêt, et dont j'espérois retirer les plus grands avantages pour mon instruction.

Je n'en continuois pas moins régulièrement mes visites à la galerie, mais je n'avois plus personne à qui je pusse faire part de mes idées et de mes observations. Je ne me sentois plus le même courage pour revenir sur des objets que j'avois déjà admirés, mais où il restoit tant à admirer encore. Insensiblement je me répandis un peu plus dans le monde, et je trouvai dans quelques sociétés un dédommagement bien foible à ce que j'avois perdu; car rien ne remplace les jouissances de l'esprit et de l'âme. Cependant, même dans les derniers temps de mon séjour à Florence, je ne me rappelle pas d'avoir jamais passé quatre jours sans être retourné à la galerie; mais je donnois alors une attention plus particulière à la salle des antiques. Cet examen occupoit doublement mon imagination, en la remplissant de grands souvenirs; et, à cet égard, les vastes connoissances de M. le comte A***, à qui j'avois recours dans toutes les difficultés qui se présentoient, me

laissoient rarement quelque chose à désirer.

La plus extrême liberté règne à Florence dans les derniers jours de carnaval. D'anciens amans sont congédiés, de nouveaux amans leur succèdent, et doivent à leur tour éprouver le même sort. L'amour, ou plutôt la galanterie en Toscane, a ses usages particuliers. Il y a une sorte de convenance et d'honneur à s'y conformer. Il est rare qu'une femme qui a quelque considération pour elle-même, remplace, avant la fin de l'année, l'amant qu'elle a pris en la commençant. Il faudroit des circonstances bien extraordinaires pour rompre cet engagement; et, dans ce cas, c'est un événement très-sérieux qui fait pendant plusieurs jours l'entretien public, et sur lequel le tribunal de la galanterie a seul le droit de prononcer. Quoique les unions amoureuses aient leur législation particulière, et que cette législation soit assez généralement respectée, il n'est pas rare cependant de lui voir éprouver des atteintes graves, mais secrètes; car, comme alors, il est de l'intérêt de tout le monde galant, de garder le silence, parce que chacun peut être exposé au même malheur, on s'accorde à ne donner aucune publicité à ces sortes d'aventures. Le *ton* des femmes, à Florence, se rapproche beaucoup de celui des femmes de Milan, et n'a rien de

commun avec celui de la bonne compagnie de Turin, où l'on est beaucoup plus réservé. On dit que cette liberté va plus loin encore à Rome et à Naples : je n'ai pu en juger ; les événemens ne m'ont pas permis d'étendre mes voyages et mes observations au-delà de la Toscane.

Je me suis confirmé à Florence dans l'opinion où j'étois que l'Italie ne possédoit plus de chanteurs comparables à ceux que j'avois entendus à Paris en 1791. Les troupes des théâtres de la Pergola et du Cocomero étoient médiocres. Je n'y ai trouvé de grand talent, dans la dernière saison de 1813, que celui de *Veluti*, dont on m'avoit déjà parlé à Turin. Je ne me suis pas aisément accoutumé à sa voix et à sa manière ; mais, cette habitude une fois prise, je n'ai plus entendu de chanteur qui m'ait fait autant de plaisir. M. le préfet de l'Arno nous a souvent donné des concerts, où le talent de *Veluti* prenoit toutes les formes, et n'en étoit que plus aimable. Au théâtre, je ne l'ai entendu que dans l'Opéra Seria ; je crois que, dans l'Opéra Buffa, il doit être beaucoup mieux à sa place.

J'étois à peine établi en Toscane, que j'y vis arriver le jeune marquis de C***, qu'un chagrin d'amour conduisoit sur les rives de l'Arno ; nous nous étions connus à Turin. La

solitude et l'isolement où nous nous trouvâmes dans les premiers momens de notre séjour à Florence, resserrèrent notre liaison, et nous ne nous quittâmes presque plus depuis, que pour quelques instans. Il alla à Rome, je partis pour Pise et Livourne.

Il n'y a aucun pays sur la terre que je voulusse habiter de préférence à cette belle Italie. Le ciel le plus pur, les plus grands souvenirs, la réunion de tous les arts, tout y appelle l'homme au bonheur. J'y sentois doubler mon existence; j'oubliois qu'il y avoit sur la terre d'autres pays où j'avois été malheureux. Si quelque pénible pensée venoit troubler encore mes paisibles jouissances, l'espoir en tempéroit l'amertume, et je trouvois dans le calme actuel de mon âme, que je n'appréciois pas assez alors, de quoi la supporter avec plus de résignation et de courage. Mon séjour à Pise ne fut pas long. Je ne passai dans cette ville, où je ne connoissois personne, que le temps nécessaire pour visiter le Campo-Santo, la cathédrale et la tour. Je jugeai avec regret, par l'état de dégradation où sont les belles peintures qui ornent les murs du Campo-Santo, que dans peu d'années il n'en existeroit plus que quelques traces; mais ce malheur, qu'on ne sauroit trop déplorer, est inévitable.

La tour, dont je ne m'étois formé jusque-là qu'une idée inexacte, me causa moins d'étonnement que je n'aurois cru. Il est évident qu'on n'a pas voulu lui donner, comme à celle de Bologne, une direction penchée, et qu'un tremblement de terre, ou un affaissement de sol, sur lesquels les Pisans n'ont cependant conservé aucune tradition, ont pu seuls causer cet accident. La preuve de cette assertion est dans la construction même de l'édifice dont toutes les proportions sont entre elles de la plus exacte harmonie. Il est clair que, s'il fût entré dans l'intention de l'architecte qui l'a élevée, de n'exécuter qu'une chose extraordinaire, cette intention résulteroit de la manière dont les fondemens auroient été jetés. Il auroit placé un massif de pierres plus fort du côté de la pente, et n'auroit pas donné aux ornemens qui touchent le sol, une hauteur égale dans tout leur contour, s'il eût voulu en cacher une partie, ainsi qu'elle l'est aujourd'hui par l'effet de l'inclinaison. Cette intention de l'architecte, de construire un monument bizarre, ne se feroit pas moins sentir dans toutes les autres proportions de l'édifice; au lieu de cela, on voit qu'elles sont parfaitement d'accord entre elles, et que les fondemens de la tour ont sur tous les points la même profondeur; que les ornemens et les

colonnes du rez-de-chaussée, dont une partie est ensevelie sous terre d'un côté, sont dans des dimensions égales avec la partie opposée, élevée de plus de cinq pieds au-dessus du sol; qu'enfin, tout annonce que la tour a été pendant un temps droite et régulière. D'ailleurs, pourquoi la bizarrerie de cette construction seroit-elle moins authentiquement constatée dans les archives des Pisans, que ne l'est celle de la tour de Bologne dans les archives des Bolognais? Deux guides du pays m'accompagnoient; je leur ai fait part de mes objections; mais je n'ai pu tirer un seul éclaircissement de l'un ni de l'autre.

On va en moins de trois heures de Pise à Livourne. La plus grande partie de la route est aride et sablonneuse. Livourne, que je n'ai vue que dans le temps de ses malheurs, est une ville agréable, bien percée, et régulièrement bâtie. J'y arrivai dans la saison des bains de mer. Ces bains, tels qu'on les y prend, exigent peu d'apprêt; en sortant du port sur la droite, sont construites, à une distance de sept à huit cents pas, vingt ou trente cabanes fermées de planches ou de roseaux, et qui appartiennent aux mariniers qui conduisent les baigneurs. Les deux sexes se baignent dans la même enceinte. Les personnes qui craignent de se montrer, restent enfermées dans

leurs cabanes ; celles qui sont moins timides, vont de l'une à l'autre. D'autres enfin s'avancent un peu plus loin dans la mer, et nagent. Je trouvai à Livourne Mad. la comtesse M***, l'une des femmes les plus agréables de Florence ; nous prenions les bains dans le même temps ; elle aimoit à nager, et faisoit tous ses efforts pour ne laisser sortir de l'eau que sa jolie tête, négligemment coiffée en cheveux, et ornée de quelques fleurs ; mais mes efforts étoient quelquefois inutiles, et il arrivoit souvent qu'un seul faux mouvement dérangeoit toutes les combinaisons de sa prudence. Elle n'avoit d'ailleurs d'autre vêtement que celui que la décence rendoit le plus indispensablement nécessaire, et avoit bien de la peine à parer à tout.

Je reçus à Livourne ma nomination à l'inspection extraordinaire de tous les départemens au-delà des Alpes et de la Toscane, avec l'ordre de revenir en Piémont. L'Europe venoit de former une coalition nouvelle contre Bonaparte. L'ordre qui me rappeloit me contrarioit d'autant plus, que j'avois résolu d'aller passer deux mois à Rome et un mois à Naples, à la suite de mon voyage à Livourne, et que j'avois attendu la fin des grandes chaleurs pour exécuter ce projet. Il n'y falloit plus songer. Je partis pour Florence, d'où

je me préparai à retourner bientôt en Piémont.

Je suivis, à mon retour de la Toscane, la même route que j'avois prise en y allant. J'avois songé d'abord à me rendre à Gênes par mer, mais il n'y avoit aucune sûreté; on pouvoit, d'un moment à l'autre, tomber entre les mains des Anglais. L'idée m'étoit aussi venue de prendre la route de Ferrare, mais je pensai qu'il n'étoit pas temps de satisfaire des fantaisies, et qu'il m'importoit d'abord d'obéir promptement aux ordres que je venois de recevoir. Cette considération me décida à me rendre sans différer en Piémont par Milan. Je préférois cette route à celle d'Alexandrie, parce qu'elle est beaucoup plus belle et plus sûre dans toutes les saisons.

J'avois quitté Florence dans la nuit du 27 au 28 septembre; j'étois à Milan le 1er octobre. Mon premier soin fut d'y voir mon ami, M. le comte de St. F*** : j'appris de lui le déplorable état de nos affaires en Italie, en Allemagne, et en France. On ne pouvoit en accuser que ce fatal génie, ennemi du repos du monde et de lui-même. L'issue aussi étonnante qu'heureuse de tant d'événemens, étoit impossible à prévoir. Jamais coalition n'avoit donné l'exemple d'un désintéressement aussi noble; c'étoit peut-être moins à nous qu'à

aucun autre peuple, à l'attendre d'elle; mais il étoit impossible qu'une entreprise, dont Alexandre étoit l'âme et le bras, ne fût pas conduite par les motifs les plus nobles, les plus généreux, et toute dirigée dans l'intérêt de l'humanité. Cependant les crises terribles dont on se voyoit menacé, étoient évidentes, et jetoient l'effroi dans toutes les âmes; car, sans parler des dangers publics, chacun y sentoit la perte de son existence actuelle, et l'incertitude plus cruelle encore de l'avenir. Mon séjour à Milan fut court; je me rendis à Verceil, où je passai quelques jours encore, et où je recevois à tout moment, de tous les points de l'Italie, les plus affligeans détails sur notre situation dans ce pays. J'arrivai peu après à Turin; j'y trouvai les esprits dans une effervescence difficile à concevoir. Tous les jours on y répandoit les nouvelles les plus alarmantes; et, quoique la vérité toute seule dût suffire pour exciter des troubles en Italie, et porter les esprits aux dernières violences, on y mêloit encore les mensonges les plus absurdes; les feuilles publiques de l'Allemagne inondoient la Suisse, et pénétroient en Italie. Malgré les efforts du Gouvernement général du Piémont, pour éviter les excès auxquels les habitans n'étoient que trop disposés à se livrer contre tout ce qui appartenoit au ré-

gime français, les journaux et les nouvelles se propageoient avec la plus incroyable rapidité. J'éprouvois alors deux sentimens bien distincts, qui sembloient mutuellement s'exclure, et que je m'efforçai peut-être avec succès de concilier ; l'un étoit l'aversion bien légitime que m'inspiroit le gouvernement oppresseur d'un homme que je devois regarder comme l'auteur des maux de mon pays et des miens ; l'autre, le sentiment des devoirs que m'imposoit ma place, et celui de la sûreté de tous ceux de mes compatriotes qui occupoient des fonctions publiques en Italie, et dont un mouvement populaire pouvoit d'un moment à l'autre compromettre l'existence. Le service de l'administration des droits réunis exigeoit de moi de fréquens voyages sur tous les points des départemens français ; je résolus de les rendre plus fréquens encore, et je m'appliquai à leur donner un plus haut degré d'intérêt et d'utilité ; celui de m'éclairer par moi-même sur la situation des esprits et des affaires, d'en instruire journellement les magistrats préposés à l'administration publique, dans les départemens du Piémont, de l'état de Gênes, de ceux de Parme et du grand duché de Toscane ; et les directeurs de la régie des droits réunis dans ces mêmes départemens ; de leur faire connoître l'exacte

vérité sur nos affaires militaires, qu'on ne cessoit d'envelopper d'un voile épais; enfin, de donner par-là aux uns et aux autres les moyens de repousser avec avantage les bruits controuvés, les fausses nouvelles qu'on ne cessoit de répandre avec l'art le plus perfide, pour exaspérer l'esprit des peuples, et les exciter à un soulèvement général contre les Français. J'ai conservé toutes les lettres qui m'ont été répondues par ceux des magistrats ou des chefs d'administration avec lesquels j'avois cru devoir me mettre en relation plus particulière. D'après les circonstances, elles font foi de l'importance qu'ils attachoient à ces correspondances, des services qu'elles ont rendus. Je les ai continuées avec M. le président, M. le ministre des finances du Gouvernement provisoire de France jusqu'aux derniers momens de mon séjour en Italie; d'après les instances des Français et de celles des Italiens, dont l'opinion pouvoit ne pas nous être favorable, mais dont la conduite, à notre égard, a été constamment sans reproche. Le but que je m'étois proposé m'avoit paru d'une si haute utilité, que je m'étois empressé de le soumettre à M. le comte F***, alors directeur-général, qui l'avoit approuvé pleinement, et avoit transmis les ordres les plus précis pour mettre à ma disposition les moyens

de l'atteindre; car toute idée saine, juste, utile, et protectrice des employés de son administration, étoit toujours accueillie par lui avec un empressement qui méritoit, et qui a obtenu toute *leur* reconnoissance. Qu'on me dise maintenant si, par cette conduite, je servois mon pays, ou si je flattois la tyrannie? Aussi ses agens, en Italie, loin de m'en savoir aucun gré, me prodiguoient-ils tous les genres de découragemens! J'exprimois si hautement mes opinions par-tout où je me trouvois, je les dissimulois si peu lorsque j'écrivois aux ministres eux-mêmes, qu'il étoit impossible que, si Dieu se fût déclaré pour une cause injuste, je n'eusse pas été, tôt ou tard, victime de ma franchise. Je dois cette justice à ceux qui me demandoient des vérités que je ne leur ai point épargnées, *qu'ils n'ont jamais* trahi ma confiance, et que, sans moyens de rendre ces vérités utiles, ils se sont montrés cependant en cela dignes de les entendre. Dès-lors, je voulois séparer mon opinion de ce que je regardois comme mon devoir: je ne me croyois permis de trahir, que par mes voeux, le Gouvernement dont je recevois un salaire: toutefois, je ne lui rendois d'autres services que de lui répéter sans cesse ces vérités terribles qui le fatiguoient sans lui ouvrir les yeux; car il étoit facile de reconnoître, à l'inconcevable

insouciance de son chef sur le sort des Français dispersés dans toute l'Italie, et au silence qu'il gardoit sur les mesures qui lui étoient proposées pour assurer leur salut, ou qu'il ne comptoit pour rien leur conservation, ou qu'il la croyoit impossible. Cette alternative étoit désespérante : il falloit cependant la cacher à tous les yeux, pour ne pas porter la terreur à son comble, et persuader que tous les moyens de retraite étoient assurés, alors même que le Gouvernement paroissoit avoir tont-à-fait oublié qu'il existât des Français au-delà des Alpes. De tant d'impressions diverses auxquelles mon âme étoit livrée, résultoit pour moi une situation pénible et fausse, dont je sentois bien tout le malheur, mais qu'il n'étoit pas en mon pouvoir de faire cesser. Cependant, comme Français, je ne pouvois me défendre de souhaiter un changement qui mît un terme aux malheurs de mon pays, sans me faire illusion sur toutes les chances qui pouvoient me le rendre funeste.

Le Gouvernement du royaume d'Italie, par des causes que l'on pourra faire connoître un jour, ne cessoit de s'opposer à ce que les départemens de l'Italie française fussent exactement informés des événemens de la guerre. Les intérêts de ces deux États, que tout auroit dû réunir, étoient tellement divisés à l'instant

même où ce n'étoit que par nous seuls que le lieutenant de Bonaparte se soutenoit encore en Italie, que les correspondances étoient saisies aux postes de Milan, et qu'on s'efforçoit de plus en plus de rompre toutes les communications que l'intérêt, l'existence des Français commandoient si impérieusement de maintenir et de protéger. Un seul but existoit alors dans la tête de quelques hommes d'état de Milan : les moyens misérables avec le secours desquels on avoit cru assurer son exécution, étoient connus dès-lors, et ne méritoient que la pitié de ceux qui étoient bien instruits de la situation des affaires de ce pays. L'histoire fera justice de l'ineptie de quelques-unes de ces ambitions subalternes, qui seront un jour mieux connues, et dont on auroit quelque peine à soupçonner encore l'existence, si l'on ne savoit à quel point l'ignorance présomptueuse et l'esprit d'intrigue peuvent égarer l'inexpérience et la médiocrité.

De ces constantes entraves mises aux communications les plus nécessaires, résultoient une inquiétude et un mécontentement universels parmi les magistrats français. Ils en sentoient sur-tout les conséquences dans un moment où l'esprit public de leurs départemens étoit livré à toutes les craintes, et pouvoit l'être à tous les malheurs qui résultent

d'une incertitude sans terme. Je fis, à Milan, quelques observations que l'on parut trouver justes : mais, comme les choses ne changèrent point, il me fut démontré que cela tenoit à un système dont alors je ne connoissois qu'imparfaitement le but, mais dont la proscription des Français pouvoit à tout moment être le résultat. Je m'expliquerai mieux un jour : ces Souvenirs ne sont point accusateurs. D'ailleurs, en m'élevant contre des opinions, des systèmes, des projets, je me ferai toujours un devoir de me défendre de toute personnalité offensante, quoique quelques-uns de ceux dont je pourrois avoir le plus à me plaindre n'aient pas toujours gardé la même mesure envers moi. Quant aux faits historiques que j'ai annoncés, je les renvoie à une autre époque, qui ne sera pas éloignée ; et à un autre ouvrage, l'emploi d'un grand nombre de matériaux qui ne seront pas perdus pour l'histoire.

J'ai parcouru, dans les vues que j'ai fait connoître, presque toutes les villes du royaume d'Italie qui se rapprochoient du théâtre de la guerre. Vers la fin de décembre 1813, je me suis rendu à Gênes, où les esprits étoient encore tranquilles, parce qu'on y sentoit bien que ce n'étoit plus en *Italie* que le sort de l'*Italie* seroit fixé. Cette opinion si juste, que j'ai vue s'accréditer de bonne heure, et que je

me suis efforcé, dans mes résidences et dans mes voyages, de fortifier et de rendre universelle, étoit un des plus puissans et des plus heureux moyens de maintenir l'ordre public, et de rendre vains les projets de ceux qui vouloient exciter des soulèvemens contre les Français : car, comme il étoit évident que, dans le cas où une insurrection générale se fût manifestée, les Français, en grand nombre, et appuyés sur leur armée, dont il n'est pas probable qu'on les eût repoussés, ne se seroient pas laissé égorger sans défense, quelques-uns des esprits les plus ardens sentirent qu'ils auroient de grands risques à courir, si l'incendie étoit allumé par eux-mêmes, et qu'il falloit laisser aux forces de la coalition le soin de rendre aux États de l'Italie l'ancienne forme de leurs gouvernemens. Cependant des observations si sages étoient loin d'être généralement accueillies : les passions et les ressentimens écoutent rarement le langage de la prudence et de la raison. Gênes n'a pu se soustraire à quelques-uns de ces mouvemens; mais ils n'ont éclaté, sur ce point des départemens au-delà des Alpes, que parce que les habitans des montagnes se croyoient appuyés de la présence des Anglais. On a vu à quoi s'étoient bornées ces insurrections populaires à Milan, à Parme, et à Florence. Jamais

sans doute, au milieu d'un bouleversement plus menaçant et plus général, on ne devoit espérer que l'évacuation de l'Italie s'opérât par des moyens aussi doux.

Je fis, vers le milieu de février, un nouveau voyage à Parme, d'où l'on croyoit, en Piémont, que les ennemis s'étoient retirés. Dans le plan que j'avois adopté, et dont j'avois jusqu'à ce moment recueilli les fruits les plus heureux, j'avois des motifs particuliers de voir le roi de Naples, dont les Piémontais, et quelques Français mieux éclairés sur les événemens, désiroient presque au même point l'arrivée; les premiers, pour être affranchis de la domination de Bonaparte; les seconds, parce qu'ils n'ignoroient pas qu'à Rome et à Florence ce prince, dont la malveillance ou l'erreur apprécioient alors si mal les nobles motifs et les sages démarches, avoit mis tous ceux de cette nation hors d'insulte de la part de ses troupes et des habitans, en leur accordant une protection spéciale. La conduite à la fois prudente et ferme qu'avoit tenue, à Rome, le général Paul de la Vauguyon, que le roi de Naples en avoit nommé gouverneur, n'avoit pas foiblement contribué à inspirer une grande confiance dans les intentions de ce prince. D'un autre côté, on voyoit, avec autant de surprise que d'indignation, qu'on

s'obstinoit, sans but, à répandre du sang sur les bords de l'Adige, lorsque tout le monde avoit la conviction la plus intime que ce n'étoit plus sur ce point que pouvoit se décider la grande question qui réunissoit l'Europe pensante et guerrière contre l'excès de tous les genres d'ambitions et de tyrannies : néanmoins, vers les premiers jours de février, les deux armées eurent entre elles un engagement terrible. J'étois alors à Plaisance. J'y vis arriver, en très-grand nombre, au milieu d'une des nuits les plus froides de l'hiver, les charrettes qui transportoient les blessés, qu'on dirigeoit, du champ de bataille, sur Plaisance et Alexandrie. J'ai vu ces malheureux amoncelés pêle-mêle sur ces charrettes, et le sang glacé sur leurs plaies, qui n'avoient point encore été pansées. Plusieurs étoient déjà morts : à peine les autres étoient-ils déposés à terre, qu'ils expiroient! Rien n'avoit été prévu : mais il en étoit par-tout de même! Je ne perdis pas un moment pour mander au Gouvernement, et à M. le prince Borghèse, qui m'avoit témoigné le désir de recevoir tous les jours de mes nouvelles, le détail de tant d'horreurs inutiles. Je m'en serois épargné le soin, si j'eusse été exactement informé dès-lors de la situation de nos affaires en France; car il n'y avoit plus de moyens de s'opposer

à tous les genres de désordres. Quant au gouverneur général, il n'en restoit aucuns à sa disposition : bonne volonté, obéissance, argent, tout manquoit à la fois. M. le baron D***, préfet du Taro, montroit le zèle le plus empressé; mais l'ennemi occupoit presque tous les points du territoire de son département, et ses dernières ressources étoient épuisées. Je m'efforçois cependant encore d'inspirer aux agens de mon administration une confiance qu'il ne m'étoit plus possible de conserver. Les Autrichiens et les Napolitains arrivoient sous les murs de Plaisance : cette ville pouvoit être emportée d'un moment à l'autre. On sembloit s'y préparer à quelque défense; mais toute résistance étoit impossible : il y avoit à peine six cents hommes de garnison, et point de vieilles troupes. Plaisance n'a pas même été attaquée. Les alliés, fidèles à leur système de modération, et avares d'un sang qui eût été inutilement répandu, ne voulurent rien tenter, et se bornèrent, jusqu'à l'issue des événemens ultérieurs de la France, à conserver leurs positions. Un mois après, le sort de l'Europe étoit fixé.

Je retournai vers la fin de février à Turin; je ne songeai plus dès-lors qu'à me disposer à rentrer en France; mais toutefois je voulois différer encore jusqu'à ce qu'il ne

restât plus de doute sur le résultat des événemens. Cette certitude ne se fit pas attendre; je demeurai encore à Turin pendant les mois de mars et d'avril; je ne quittois qu'avec un regret extrême, des amis dont le souvenir et l'attachement me seront toujours chers. Enfin, le 8 mai, je m'éloignai de cette belle contrée, qui depuis deux ans avoit été pour moi une terre d'hospitalité et de bonheur. Il n'y avoit de praticable que la route du Mont-Cénis; j'y rencontrai les Autrichiens qui venoient occuper le Piémont, et quelques troupes françaises qui se rendoient dans l'Isle d'Elbe auprès de Bonaparte; nul spectacle n'étoit plus propre à faire naître de grandes réflexions. Elles m'accompagnèrent à Genève; cette ville étoit encore occupée par les Autrichiens qui devoient la quitter sous peu. J'y retrouvai des compagnons d'exil (1) chassés, comme moi, de la belle Italie; mais ils étoient là au milieu de leur famille, et j'y étois seul. Ils mirent, pendant plusieurs jours, tous leurs soins à me le faire oublier. Nous visitâmes ensemble quelques-uns de ces magnifiques côteaux qui s'élèvent sur les bords

(1) C'étoient Madame et M. *** qui venoient de quitter Verceil, où je les avois connus, et où *ils* m'avoient comblé de tant de bontés.

du lac. Je n'avois point d'idée de cet admirable pays, que je n'avois vu que dans le mois de décembre. Tout y étoit uniforme alors; la monotonie des climats régnoit par-tout. Dans ce moment la végétation brillante de la plaine formoit le contraste le plus beau avec ces hautes montagnes, dont l'œil peut à peine atteindre les sommets, et dont les cimes, habitées par un éternel hiver, se perdent dans les nuages qui les environnent. J'ai senti, en quittant Genève, que, même après l'Italie, on pouvoit encore regretter quelque chose; et je ne doute pas que cette opinion ne soit partagée par quiconque préfère à tout l'indépendance, l'étude et la nature.

Je repris, pour me rendre à Paris, cette même route du Jura que j'avois déjà suivie; mais, quoique ce fût au printemps, elle me parut moins belle; car je rentrai dans cette France où depuis tant d'années j'avois éprouvé une si longue suite de malheurs et d'injustices!

Je ne terminerai point ces Souvenirs sans offrir, à mes lecteurs et aux Italiens eux-mêmes, quelques réflexions qui, dans les circonstances où se trouve l'Europe, ne sauroient être étrangères à ses intérêts, et peuvent ser-

vir de développemens aux derniers événemens que je viens de raconter.

Un séjour de quelques années en Italie m'a fermement convaincu que le jugement que plusieurs nations européennes, et sur-tout les Français, portent sur les Italiens, manque également de vérité et de justice. Mais comment seroient-ils connus? ils ne se connoissent pas eux-mêmes. A l'exception d'un petit nombre d'hommes doués d'un noble caractère et d'un esprit d'observation, ils ne sentent ni ce qu'ils valent, ni ce qu'ils peuvent. Désunis, parce qu'il étoit également de l'intérêt des grands Etats de l'Europe, et des petits gouvernemens auxquels ils étoient soumis, qu'ils le fussent, ils ont conçu, de la situation même dans laquelle ils ont langui depuis plusieurs siècles, une grande défiance de leurs forces; ou peut-être ont-ils pensé, avec raison, que le succès des efforts qu'ils pourroient tenter pour redevenir nation, seroit au moins douteux, et que, si ces efforts étoient tout-à-fait inutiles, ils n'auroient à en attendre qu'une servitude plus assurée. De ces motifs puissans, dont tous les Italiens qui ne préfèrent pas à tout la gloire et l'indépendance, ont beaucoup plutôt l'instinct que la démonstration, résulte, pour un plus grand nombre d'étrangers, et même pour plusieurs natio-

naux, l'opinion qu'ils ne doivent rien changer à leur condition présente, parce qu'ils n'auroient que beaucoup à perdre dans une révolution. En effet, les liens d'intérêt commun qui unissent tous les peuples de l'Italie, sont tellement relâchés, qu'éprouvant tous collectivement, et chacun d'eux en particulier, combien leur étoit insupportable et accablant le joug du gouvernement de Bonaparte, ils n'ont cependant jamais songé sérieusement à s'en affranchir; ou, si cette idée est née dans quelques têtes plus ardentes et plus audacieuses, elle n'a été suivie d'aucun commencement d'exécution : et certes l'oppression qui pesoit alors sur eux, étoit bien autrement humiliante et douloureuse, que l'autorité des petits souverains qui l'avoient précédée, et qui va la suivre. Ce sentiment de la foiblesse de leurs moyens est tellement devenu l'esprit public de presque toutes les populations de l'Italie, qu'on a cru, avec beaucoup trop de légèreté, que, paroissant n'avoir point d'opinion extérieurement prononcée, elles ne renfermoient en elles-mêmes aucune sorte d'énergie. J'ose affirmer le contraire, moi qui crois les bien connoître, et qui les estime profondément, parce que je les connois. Les Italiens sont braves, et l'histoire de nos guerres modernes est un monu-

ment élevé à leur gloire militaire; mais, depuis plusieurs siècles, ils étoient devenus étrangers aux intérêts de l'Europe; ils sont penseurs, prudens, prévoyans sur-tout, ce qui, au premier aspect, ne semble jamais s'allier avec une valeur impétueuse et brillante. Ils sont éclairés par l'expérience de leurs propres malheurs et des nôtres, qui trop souvent leur sont devenus communs; ils préfèrent un ordre de choses stable et paisible, quoique imparfait, à un avenir orageux et incertain, non qu'ils ne connoissent et n'apprécient bien tous les avantages de l'indépendance et de la liberté, mais parce qu'ils craignent d'acheter ces avantages au prix du sang de leurs citoyens. Il est donc également à espérer et à croire, que tant que les souverains de l'Europe ne jetteront pas dans l'Italie des fermens de discorde et de division; tant qu'ils n'y donneront pas le signal de la guerre, en intervertissant l'ordre qu'ils y ont établi et reconnu eux-mêmes; tant qu'ils n'y porteront point atteinte aux droits et aux libertés de ses peuples, l'Italie conservera le calme profond dont elle jouit maintenant, et que les princes qui la gouvernent se doivent se faire un devoir de maintenir, autant dans l'intérêt de la justice, que dans celui de leur propre conservation. Mais, si quelques-uns de ces conseils

perfides ; dont l'influence n'est pas moins fatale aux trônes qu'aux nations, venoient à prévaloir dans les cabinets de l'Europe, je ne doute pas un moment qu'un vaste incendie, dont il seroit impossible de calculer et d'arrêter les ravages, ne s'allumât bientôt en Italie. A plus d'une époque, il n'eût fallu qu'un homme à cette contrée pour y réveiller des souvenirs que la prudence et l'amour de la paix commandent d'étouffer, mais qui brûlent dans tous les cœurs, et semblent n'attendre, pour éclater, que le signal d'une grande injustice, d'une insupportable oppression, ou d'une haute imprudence. Le plus grand bonheur de l'Italie a été peut-être jusqu'ici, qu'un tel homme ne se soit pas rencontré. Si les causes que je viens d'indiquer, et dont tout porte à croire que la sagesse des conseils européens et sa propre sagesse défendront l'Italie, le faisoient naître un jour, alors peut-être les Italiens reconnoîtroient, mais trop tard, que la gloire est rarement la compagne du bonheur. Cessons de considérer les Italiens, qu'ils cessent de se considérer eux-mêmes, comme une nation sans énergie. Sans doute il est parmi eux des populations dont la diverse nature des gouvernemens qui les régissent, ont altéré le caractère. Ainsi chez

celle-ci, l'esprit militaire a conservé toute sa force; chez celle-là, la littérature et les arts ont fait de plus grands progrès; car l'expérience démontre presque toujours que les directions diverses du génie et du caractère des peuples s'excluent réciproquement entre elles, et prennent dès routes différentes : mais qu'on se garde d'en conclure qu'ils en conservent moins au fond de leur âme le sentiment et l'espoir de leur indépendance. Dans les grandes circonstances, dans les dangers communs, et même entre les peuples que des discussions de territoire, des intérêts de localité ou de commerce, des jalousies nées de quelques rivalités semblent diviser, ce mot devient toujours le signal de la réconciliation et du ralliement. La difficulté des temps peut en affoiblir la puissance, mais jamais l'anéantir. Je devois rendre à l'Italie cette justice, bien plus encore que cet hommage (1). On est si souvent importuné des fausses idées que donnent sur ce pays tant de gens qui prétendent le connoître, et qui ne le jugent que sur des souvenirs anciens, et dont il reste à peine quelques traces, qu'il importe d'éclairer l'opinion trompée par des observateurs frivoles ou égarés par des intérêts personnels. Ne sembleroit-il pas, à voir les précautions avec lesquelles on cherche

(1) Il est essentiel de se reporter à l'époque à laquelle cet ouvrage devoit être publié.

à étouffer dans les Italiens le retour d'une généreuse confiance en eux-mêmes, que les souverains qui gouvernent l'Europe aient quelque chose à craindre de ce sentiment, qui n'élève pas moins les nations que les individus! Non, ils n'en craignent rien, car ils sont justes, et la justice n'a rien à redouter des lumières. Depuis que Bonaparte a cessé de peser sur le monde, il n'y a plus de tyrannie; ou, s'il s'en élevoit quelqu'une, et sur quelque appui qu'elle comptât, elle seroit bientôt ébranlée par l'opinion, et ne tarderoit pas à être renversée.

C'est dans le dessein de rassembler les titres de la gloire italienne si peu connue, ou si négligée par le conquérant despote qui lui dut une si grande partie de sa renommée, que je reviendrai visiter cette belle Italie, dont nos malheurs communs m'ont éloigné avant qu'il m'ait été permis d'en parcourir les plus riches contrées, et qui m'a laissé tant d'ineffaçables souvenirs!

FIN.

ERRATA.

Page 13, ligne 29, dirigées, *lisez :* digérées.

Page 18, lig. 21, ne se reproduisent plus, *lisez:* se reproduisent en foule. —— lig. 21, étoit l'homme, *lis.* étoit-il l'homme.

Pag. 19, lig. 11, il devenoit furieux, *ôtez* il.

Pag. 30, lig. 6, de la, *lis.* de sa.

Pag. 32, lig. 22, auteur, *lis.* acteur.

Pag. 34, lig. 18, l'instant, *lis.* et à l'instant.

Pag. 37, lig. 14, d'auteur, *lis.* d'acteur.

Pag. 40, lig. 24, nous réprimer le cours, *lis.* nous rendre le cours.

Pag. 43, lig. 7, *rétablissez ainsi ce passage:* le ton. Pour tout homme qui aime à rechercher ce qui est beau et bon, ce qui *etc.*

Pag. 55, lig. 10, consolider, *lis.* obtenir.

Pag. 59, lig. 21, courus, *lis.* connus.

Pag. 61, lig. 20, presqu'à moi seul, *lis.* et presqu'à moi seul.

Pag. 81, lig. 2, de s'arranger, *supprimez* de.

Pag. 124, lig. 2, les forcer, *lis.* le forcer. — lig. 4, le remettre, *lis.* se remettre.

Pag. 141, lig. 23, qui me parut président, *lis.* qui me parut présider.

Pag. 132, lig. 20, qu'on étoit, *lis.* qu'on ne fût.

Pag. 156, lig. 23, tout à craindre, *lis.* tout à en craindre.

Pag. 163, lig. 1, nous ramène, *lis.* nous y ramène.

Pag. 173, lig. 9, je pourrois, *lis.* je pouvois.

Pag. 180, lig. 15, le lui dire, *supprimez* le. — lig. 16, et qu'on lui a refusé, *supprimez* et.

Pag. 181, lig. 7, je trouvois, *lis.* je trouvai.

Pag. 196, lig. 13, *mettez un point après* m'accuser.

Pag. 228, lig. 19, je remonte, *lis.* je monte.

Pag. 229, lig. 16, malgré que, *lis.* quoique.

Pag. 247, lig. 2, je ne manquois pas d'expérience, *lis.* je ne manquois pas assez d'expérience.

Pag. 262, lig. 2, de la pensée, *lis.* de sa pensée.

Pag. 267, lig. 26, *mettez un point après ces mots* quelque part. — lig. 28, *ôtez le point après* incertitudes.

Pag. 282, lig. 28, M. de P. C. *lis.* M. le Prince de P. C.

Pag. 284, lig. 5, *supprimez ces mots*, comme par enchantement.

Pag. 285, lig. 11, j'obtins, *lis.* j'obtiens.

Pag. 301, lig. 11, contraintes, *lis.* contrariétés.

Pag. 302, lig. 10, *mettez une virgule après* tout à coup.

Pag. 313, lig. 12, Conobiana, *lis.* Canobiana.

Pag. 320, lig. 29, de la marine, *lis.* de la mairie.

Pag. 331, lig. 5, partit, *lis.* partis.

Pag. 345, lig. 10, mes efforts, *lis.* ses efforts.

Pag. 349, lig. 13, *rétablissez ainsi* : particulière dans les circonstances. Elles font *etc.* — lig. 15, *placez* et *après* correspondances.

Pag. 353, lig. 11, des projets, *ajoutez* : absurdes ou coupables.

Pag. 359, lig. 19, je rentrai, *lis.* je rentrois.

Pag. 360, lig. 28, pour un plus grand nombre d'étrangers, *lis.* pour le plus grand nombre des étrangers.

Pag. 361, lig. 17, l'avoient, *lis.* l'avoit.

2

